

9-17-2018

"Votre tres humble & obeissante soeur et seruante" L'usage des conventions orthographiques nouvelles dans les éloges funèbres monastiques écrits par les Ursulines de France et de Nouvelle-France entre le XVIIe et le XIXe siècle

Natacha Amandine Jeudy

Louisiana State University and Agricultural and Mechanical College

Follow this and additional works at: https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool_dissertations



Part of the [French Linguistics Commons](#)

Recommended Citation

Jeudy, Natacha Amandine, ""Votre tres humble & obeissante soeur et seruante" L'usage des conventions orthographiques nouvelles dans les éloges funèbres monastiques écrits par les Ursulines de France et de Nouvelle-France entre le XVIIe et le XIXe siècle" (2018). *LSU Doctoral Dissertations*. 4714.
https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool_dissertations/4714

This Dissertation is brought to you for free and open access by the Graduate School at LSU Digital Commons. It has been accepted for inclusion in LSU Doctoral Dissertations by an authorized graduate school editor of LSU Digital Commons. For more information, please contact gradetd@lsu.edu.

« VOTRE TRES HUMBLE & OBEISSANTE SŒUR ET SERUANTE »
L'USAGE DES CONVENTIONS ORTHOGRAPHIQUES NOUVELLES DANS LES
ÉLOGES FUNÈBRES MONASTIQUES ÉCRITS PAR LES URSULINES DE FRANCE ET
DE NOUVELLE-FRANCE ENTRE LE XVII^e ET LE XIX^e SIÈCLE

A Dissertation

Submitted to the Graduate Faculty of the
Louisiana State University and
Agricultural and Mechanical College
in partial fulfillment of the
requirements for the degree of
Doctor of Philosophy

in

The Department of French Studies

by

Natacha Amandine Jeudy
Licence, Université de Poitiers, 2008
M.A., Louisiana State University, 2012
December 2018

© 2018/copyright
Natacha Amandine Jeudy
All right reserved

À John, à mon Lapin et à ma Belette
À ma famille

REMERCIEMENTS

Mes premiers remerciements vont naturellement à Dr. Sylvie Dubois pour avoir accepté de diriger ce travail de thèse. Je la remercie d'avoir été une directrice de thèse exemplaire tout au long de ces années qui ont été si enrichissantes. Son soutien, sa bienveillance, sa patience, mais surtout la confiance qu'elle a su me donner m'ont permis de produire ce travail. Ses conseils judicieux et ses critiques constructives ont fortement contribué à me former dans ce parcours de jeune chercheuse. J'espère qu'elle sait à quel point je lui en suis reconnaissante.

Toute ma gratitude va également à Dr. Stéphanie Gaillard. Merci Dr. Gaillard d'avoir accepté d'évaluer mon travail et de m'avoir conseillé, mais aussi d'avoir partagé avec moi votre passion pour l'enseignement. Ces deux années à travailler à vos côtés ont été vraiment bénéfiques. Elles m'ont beaucoup appris.

Merci aussi, Dr. King d'avoir accepté de joindre cette aventure. Merci pour votre patience tout au long de ce projet, pour vos conseils et pour votre accueil.

Enfin, merci Dr. Boutwell for your time and interest in my research

John ... I wouldn't know where to start when it comes to all the support I received over the years from you. Things haven't always been easy during this process and yet, not once you doubted me. Thank you so much for sticking with me through all the doubts, tears, laughs, diaper changes and sleepless nights. I certainly would not have been able to finish this project without your help.

Noah et Zoé, sachez que je vous aime plus que tout au monde et que ce travail est autant pour moi que pour vous. Merci de m'avoir laissé finir patiemment. Je vais me rattraper, promis ! Il y a tant à explorer et à apprendre dans ce monde. Continuez à nous poser des questions et à vous émerveiller de tout. J'espère que vous aussi vous aurez l'occasion de trouver un sujet qui vous passionne.

Je ne peux conclure sans un mot pour ceux et celles, qui de chaque côté de l'Atlantique, m'ont apporté leur soutien. Merci à tout.e.s mes ami.e.s, ma famille, de loin et de près. Ils sauront se reconnaître, j'en suis sûre ! Je vous exprime tout mon amour et ma gratitude.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	iv
LISTE DES TABLEAUX.....	viii
LISTE DES FRISES.....	xi
LISTE DES CARTES.....	xii
ABSTRACT	xiii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 : DE LA FONDATION DU MONACHISME À L'ARRIVÉE DES URSULINES	13
1.1. Le monachisme : de l'Antiquité au Moyen Âge central	15
1.2. La sombre période du Moyen Âge tardif	19
1.3. Le monachisme au féminin	22
1.4. L'implantation de la compagnie de l'ordre de Sainte-Ursule en France et en Nouvelle-France	26
1.5. Les fonctions de l'écriture chez les Ursulines : marqueur de hiérarchisation ? Écriture personnelle ? Écriture hagiographique ?	34
CHAPITRE 2 : LES ÉLOGES FUNÈBRES MONASTIQUES.....	39
2.1. De l'éloge ecclésiastiques à l'éloge funèbre monastique : l'évolution d'un genre.....	40
2.2. Les éloges funèbres monastiques chez les Ursulines	47
2.3. Les différents formats de l'éloge funèbre monastique chez les Ursulines	49
2.4. La structure de l'éloge funèbre monastique.....	54
CHAPITRE 3 : LE FRANÇAIS ÉCRIT AUX XVI ^e ET XVII ^e SIÈCLES ET LES CONVENTIONS ORTHOGRAPHIQUES À L'ÉTUDE	60
3.1. Les efforts d'unification du système graphique.....	64
3.2. Les premiers réformateurs	68
3.3. Les conventions orthographiques à l'étude et les normes orthographiques dans les imprimés qui influencent les écrits des ursulines	75
3.4. Synthèse de chapitre	89
CHAPITRE 4 : CORPUS À L'ÉTUDE ET APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE.....	91
4.1. Construction du corpus : Méthodologie	92
4.2. Codifications des conventions orthographiques.....	104
CHAPITRE 5 : LES CONVENTIONS ORTHOGRAPHIQUES EN FRANCE.....	106
5.1. Distribution des données et choix méthodologiques	107
5.2. La graphie I > J pour le son [ʒ] à l'initiale et à l'interne	113
5.3. Les graphies U > V à l'interne pour le son [v] et V > U à l'initiale pour le son [y] ...	116

5.4.	La graphie Y > I	119
5.5.	Interprétations	129
CHAPITRE 6 : LES CONVENTIONS ORTHOGRAPHIQUES EN NOUVELLE-FRANCE		137
6.1.	Approche comparative avant et après 1700	138
6.2.	I > J à l'initiale et à l'interne	143
6.3.	U > V et V > U	146
6.4.	Y > I en finale absolue	148
6.5.	Les digrammes OY > OI, UY > UI et AY > AI à la finale et à l'interne	152
6.6.	Interprétations	155
CONCLUSION		164
BIBLIOGRAPHIE		179
ANNEXE 1 : LETTRE DE DIGNÉ		186
ANNEXE 2 : LISTE DES LIVRES DE L'ARTICLE DE DUBOIS (2017)		190
ANNEXE 3 : SCRIPTRICES DE QUÉBEC		194
ANNEXE 4 : SCRIPTRICES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS		200
ANNEXE 5 : SCRIPTRICES DE LA FRANCE		203
VITA		206

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 2.1. : Résumé de la structure de l'EFM dans les annales, les mortuaires et les lettres.....	58
Tableau 4.1. : Nombre d'éloges funèbres monastiques écrits par les différentes Ursulines de La Nouvelle-Orléans dans le mortuaire et le nombre de lettres écrites par Tranchepain à l'Abbé Raguet.	94
Tableau 4.2. : Liste des scriptrices de La Nouvelle-Orléans et leurs informations biographiques.....	97
Tableau 4.3. : Répartition des éloges de France dans les 39 monastères en fonction de leur format.	99
Tableau 4.4. : Nombre d'éloges funèbres monastiques écrits par les différentes religieuses du monastère de Québec en fonction du format de l'éloge.	100
Tableau 4.5. : Liste des scriptrices de Québec et leurs informations biographiques.....	103
Tableau 4.6. : Bilan des données avec le nombre d'éloges en fonction de leur provenance géographique et du type de documents.	104
Tableau 4.7. : Codes numériques pour la codification des conventions orthographiques (d'après Dubois).	105
Tableau 5.1. : Distribution des graphies anciennes et nouvelles parmi les scriptrices du sous-corpus de France pour les douze variables à l'étude entre 1676 et 1792.....	107
Tableau 5.2. : Distribution des graphies anciennes et nouvelles selon deux périodes d'écriture : période A = avant 1700 et période B = après 1700.....	109
Tableau 5.3. : Répartition des monastères de France en relation avec leurs diocèses, leurs provinces ecclésiastiques et leurs maisons-mères.....	112
Tableau 5.4. : Distribution des graphies I > J, répartie selon le contexte grammatical et les monastères français au XVII ^e siècle.	115
Tableau 5.5. : Distribution des graphies U > V, répartie selon le contexte grammatical et les monastères français au XVII ^e siècle.....	118
Tableau 5.6. : Distribution des graphies Y > I réparties selon les catégories de mots et les monastères français au XVII ^e siècle.....	120
Tableau 5.7. : Distribution des graphies Y > I dans <i>aussi</i> et <i>qui</i> dans les monastères français au XVII ^e siècle.....	123

Tableau 5.8. : Distribution des graphies Y > I dans <i>luy</i> > <i>lui</i> et <i>moy</i> > <i>moi</i> dans les monastères français au XVII ^e siècle	125
Tableau 5.9. : Distribution des graphies AY > AI à l'interne et à la finale dans les monastères français au XVII ^e siècle.....	128
Tableau 5.10. : Tableau récapitulatif de l'introduction des douze graphies dans les EFM des monastères français au XVII ^e siècle.....	135-136
Tableau 6.1. : Distribution des éloges dans les communautés des Ursulines de France, de Québec et de La Nouvelle-Orléans.....	138
Tableau 6.2. : Liste des scriptrices pour les communautés de La Nouvelle-Orléans et de Québec avec leur date de naissance et de décès et leur lieu de naissance.....	139
Tableau 6.3. : Distribution totale des douze graphies nouvelles dans les EFM rédigés avant 1700 et après 1700 en France et en Nouvelle-France.....	140
Tableau 6.4. : Distribution totale des douze graphies nouvelles dans les EFM rédigés avant 1700 et après 1700 au Québec et à La Nouvelle-Orléans.....	143
Tableau 6.5. : Distribution de la graphie J à l'interne et en finale dans le corpus des EFM de Québec et de La Nouvelle-Orléans.....	145
Tableau 6.6. : Distribution des graphies nouvelles U et V à l'interne et en finale dans le corpus des EFM de Québec et de La Nouvelle-Orléans.....	147
Tableau 6.7. : Distribution de la graphie nouvelle I en finale absolue des participes passés et des noms dans le corpus des EFM de Québec et de La Nouvelle-Orléans.....	150
Tableau 6.8. : Distribution de la graphie nouvelle I en finale absolue des mots outils comme aussi et qui dans le corpus des EFM de Québec et de La Nouvelle-Orléans.....	151
Tableau 6.9. : Distribution de la graphie nouvelle des digrammes UI et OI dans le corpus des EFM de Québec et de La Nouvelle-Orléans.....	153
Tableau 6.10. : Distribution de la graphie nouvelle AI interne et finale dans le corpus des EFM de Québec et de La Nouvelle-Orléans.....	155
Tableau 6.11. : Tableau récapitulatif des formes nouvelles des douze variables à l'étude pour les Ursulines des communautés de La Nouvelle-Orléans et de Québec.....	163
Tableau 7.1. : Tableau récapitulatif de la forme J à l'initiale et à l'interne en France et en Nouvelle-France dans les imprimés religieux et les éloges manuscrits des Ursulines.....	169
Tableau 7.2. : Tableau récapitulatif des formes U > V et V > U en France et en Nouvelle-France dans les imprimés religieux et les éloges manuscrits des Ursulines.....	171
Tableau 7.3. : Tableau récapitulatif de la forme I des finales absolues en France et en Nouvelle-France dans les imprimés religieux et les éloges manuscrits des Ursulines.....	175

Tableau 7.4. : Tableau récapitulatif des digrammes AI, OI, UI en France et en Nouvelle-France dans les imprimés religieux et les éloges manuscrits des Ursulines.....	177
--	-----

LISTE DES FRISES

Frise 3.1. : V > U : majuscule à l'initiale pour le son [y] : Vrsulines > Ursulines.....	81
Frise 3.2. : V > U : minuscule à l'initiale pour le son [y] : vne > une	81
Frise 3.3. : U > V à l'interne pour le son [v] : auoit > avoit.....	82
Frise 3.4. : U > V à l'initiale pour le son [y] : uie > vie.....	82
Frise 3.5. : I > J : minuscule à l'interne pour le son [ʒ] : touiours > toujours.....	84
Frise 3.6. : I > J : minuscule à l'initiale pour le son [ʒ] : iour > jour.....	85
Frise 3.7. : I > J : majuscule à l'initiale pour le son [ʒ] : Iustice > Justice.....	85
Frise 3.8. : Y > I en position finale des participes passés pour le son [i] : party > parti.....	87
Frise 3.9. : Y > I en position finale des substantifs pour le son [i] : ennemy > ennemi	88
Frise 3.10. : Y > I en position finale pour le son [i] : aussy > aussi et sy > si et quy > qui.....	88
Frise 3.11. : Y > I en position finale pour le diphtongue OY > OI / AY > AI : foy > foi / vray > vrai.....	88
Frise 3.12. : Y > I en position interne pour le diphtongue AY > AI : ayme > aime.....	89
Frise 3.13. : Y > I en position finale pour le diphtongue UY > UI : luy > lui	89

LISTE DES CARTES

Carte 5.1. : La France ecclésiastique par Bernard Jaillot dessinée en 1736 (BNF/domaine public) avec les monastères d'où proviennent les EFMs de la période A et B.	113
Carte 5.2 : Répartition de la variable $I > J$ au XVII ^e siècle	116
Carte 5.3 : Répartition de la variable $U > V$ et $V > U$ au XVII ^e siècle.....	119
Carte 5.4 : Répartition de la variable $Y > I$ pour les noms et les participes passés au XVII ^e siècle	121
Carte 5.5 : Répartition de la variable $Y > I$ pour aussi et qui au XVII ^e siècle	124
Carte 5.6 : Répartition de la variable $Y > I$ pour les digrammes $UY > UI$ et $OY > OI$ au XVII ^e siècle.....	126
Carte 5.7. : Répartition de la variable $Y > I$ pour les digrammes $AY > AI$ à l'interne et en finale de mots au XVII ^e siècle.	129

ABSTRACT

In France, the 17th century was a crucial period for the development of written French. New spelling rules were implemented but older ones were still in favor. When secular and religious elites established themselves in colonial *Nouvelle France*, (i.e., Canada and the United States), they brought in this set of old and more modern conventions.

Rare are the studies consecrated on hand-written French in the 17th century. Although a few researchers have looked at the literature produced by some famous French sisters, no one has ever studied their orthography. The originality of this dissertation arises from its protagonists—secluded religious women writing about women over two centuries—, but also from a rarely studied literary genre: monastic eulogies. Even though rhetorical genre is widely mentioned and studied in the Humanities, the monastic eulogy in itself, as written by the Ursulines in their annals, mortuary records and circular letters, remains to be understood. Indeed, each document presents a unique discursive structure, reflecting its complexity.

The main objective of my dissertation is the understanding of the evolution of written French within the religious world. To do so, I have decided to study twelve orthographic conventions in 618 monastic eulogies, all hand-written between the years of 1641 and 1835 by Ursulines in France, Quebec, and New Orleans. The French corpus is composed of 369 eulogies, written in 39 Ursulines convents between 1676 and 1792. This corpus is a solid starting point to my analysis as it helps me contextualize, and grasp, the orthographic tendencies in France at the time. 195 manuscripts were collected in Québec (1689–1800), while 54 are from New Orleans (1727–1835).

INTRODUCTION

ditte en Religion Vrsule des anges a rendu son Esprit a NS. dans la Charge d'a[s]istante aagée denuiron 47 ans dont elle en a passé plus de 24 en ce M^{re} dans vne S^{te} ~~odeur de vertu~~; C'estoit vne Ame doiée d'une g^{de} pieté laq^{lle} a tousjours paru et fait Connoître que Dieu auoit de grands de[se]ins sur elle, car des sa tendre Jeunesse elle s'estoit accoutumée dans ses petites peines dauoir son recours a NS. Dequoy s'estant fort bien treuuee (ainsy q^{lle} disoit souvent) elle n'auoit point de meilleur remede en toutes rencontres penibles et facheuses.

— Autrice anonyme éloge funèbre monastique de Troyes

Voilà comment débute l'éloge funèbre monastique (désormais EFM) d'une sœur ursuline de Troyes et écrit par l'une de ses consœurs en 1683. Cette lettre, longue de quatre pages, narre l'exemplarité religieuse de la défunte dans les moindres détails. Dans un premier temps, cet acte d'écriture nous permet de faire la lumière sur les pratiques de la vie quotidienne d'une communauté et sur ses représentations idéologiques au XVII^e siècle. Mais plus important encore, il nous permet de faire la lumière sur les pratiques linguistiques d'une communauté à une époque où chacun « écrit selon sa fantaisie », affirme Caput (1975, 93), et où l'histoire d'une langue écrite peut se confondre avec celle du peuple qui la parle.

Mon engouement pour ce genre d'écrits religieux s'est éveillé lors d'un séminaire dirigé par Dr. Sylvie Dubois, au département d'études françaises à Louisiana State University où il nous a fallu transcrire plusieurs EFMs rédigés par les Ursulines de La Nouvelle-Orléans au cours du XVIII^e siècle.¹ Ce fut autant l'histoire de ces femmes que leur écriture qui m'a interpellé. À travers les EFMs, on découvre de nombreuses personnalités féminines aux voies fortes et à l'écriture singulière. En effet, il émane des Ursulines un dualisme où la femme lettrée complémente la femme dévote. Cette coexistence, nous le verrons, a d'importantes implications

¹ Le projet s'est ensuite annexé au projet de recherche « Le français à la mesure d'un continent : un patrimoine en partage ». Dr. Dubois, faisant partie de ce projet, a pu recevoir des fonds qui lui ont permis de continuer ses recherches en Louisiane, en France et au Canada.

et soulève certaines questions vis-à-vis de leur relation avec l'orthographe française qui, comme chacun sait, a connu de nombreuses réformes au fil des siècles.

Grâce à l'essor de l'imprimerie, nous rappelle Baddeley, le XVI^e siècle est synonyme d'un mouvement de réflexion et de débat constant concernant l'orthographe (1997, 24). De nombreux auteurs, préoccupés par ce courant modernisateur, vont contribuer, à leur façon, à la modernisation de l'orthographe de l'époque et y laisser des traces. Ainsi, il n'a pas été surprenant de trouver des graphies nouvelles² entremêlées à des graphies anciennes dans les EFMs écrits par les Ursulines de La Nouvelle-Orléans. Ce qui était difficile à comprendre, néanmoins, c'est qu'il ait fallu autant de temps après le début du processus de modernisation orthographique pour qu'apparaissent ces changements dans l'écriture des Ursulines.

C'est ce décalage temporel qui nous a conduit à vouloir comprendre les conséquences et l'impact des réformes de l'orthographe sur l'écriture des Ursulines. Pour ce faire, nous avons décidé d'élargir notre corpus d'EFMs déjà existant, en sollicitant les écrits des Ursulines de France et du Canada. Une fois les autres documents collectés, il nous est apparu évident que les EFMs étaient bien plus qu'une simple coutume. Ils étaient le reflet d'un système orthographique en mouvement et les Ursulines étaient celles qui en capturaient ses moindres ricochets.

Afin de voir si les EFMs écrits par les Ursulines reproduisent toute une série de graphies originales attestant ainsi d'un mouvement d'orthographe « parfois victorieux » rythmé par les réformateurs (Catach 1968, xxiii), nous avons rassemblé, en tout, à travers trois ancres

² Nous avons choisi ici de reprendre la terminologie orthographe *ancienne* et orthographe *nouvelle*, utilisée par Baddeley, à moins que l'on ne reprenne les propos d'une autre personne. Celle-ci justifie son choix en rappelant que ce sont les termes employés aussi par les auteurs et les imprimeurs du XVI^e siècle (G. Du Mayne ; Simon de Millanges) (1993, 18-20). Le terme d'« orthographe moderne » comme l'emploi Catach est en effet trop ambigu, puisqu'il peut facilement se confondre avec notre orthographe actuelle.

géographiques, 618 documents manuscrits qui sont datés entre 1641 et 1835. Deux corpus en découlent. Tout d’abord, le corpus d’éloges des couvents français nous a fourni un point d’ancrage concernant l’origine et la fonction des EFMs, nos premiers éloges datant du milieu du XVII^e siècle. Il sert aussi à contextualiser d’un point de vue social et culturel les multiples dimensions de l’EFM et les règles orthographiques qui régissent sa rédaction et à analyser la variabilité des conventions orthographiques à cette époque. Ensuite, les corpus de La Nouvelle-Orléans et du Québec nous permettent d’examiner la dissémination de ces règles en Nouvelle-France à une même époque, mais sur un continent différent.

Cela dit, après la collection de ces documents inédits et non conventionnels dans les centres d’archives (archives départementales, universitaires, religieuses et privées) en France, en Louisiane et au Québec, il nous fallait trouver un moyen d’explorer ces deux collections. Pour ce faire, nous avons décidé de sélectionner une douzaine de variables graphiques afin de lier les réformes orthographiques du XVI^e siècle à l’écriture des Ursulines au XVII^e siècle : (1) le U > V ; (2) le V > U ; (3) le I > J à l’initiale ; (4) le I > J à l’interne ; (5) le Y > I en final des participes passés ; (6) le Y > I en final des substantifs ; (7) le Y > I en final des mots outils ; (8) le Y > I en final de QUI ; (9) le AY > AI en final ; (10) le AY > AI à l’interne ; (11) le OY > OI en final et (12) le UY > UI en final. Nous avons choisi de travailler sur ces variables parce qu’elles correspondent aux formes graphiques les plus mentionnées dans les travaux des réformateurs. Sans aucun doute, elles font l’unanimité et elles se retrouvent au centre de tous les débats orthotypographiques du XVI^e siècle (Catach 1968, Baddeley 1993). Ce qui est unique, néanmoins, est l’analyse quantitative de ces douze conventions graphiques. Celle-ci va nous permettre d’expliquer la variabilité des formes linguistiques qui se manifeste au sein des EFMs et qui est transmise d’une communauté à l’autre.

Nous avons dû, grâce à l'aspect unique de ces EFMs, approfondir nos connaissances dans plusieurs domaines, dont celui de la religion. En effet, ces documents sont rédigés par une communauté religieuse distincte : les Ursulines. Outre le fait que cet acte d'écriture est posé par des femmes religieuses à une époque où les femmes n'investissent que le lieu privé, le lieu de l'intime, l'originalité de la collection tient au statut de ces femmes à travers leurs institutions. Les mères supérieures occupent un lieu public, comme administratrices et représentantes de leur congrégation. Leur statut leur permet ainsi de produire une littérature originale : non seulement des documents publics écrits par des femmes, mais des documents publics portant sur des personnes inconnues de l'ensemble de la société : les défunt.

À cela s'ajoute le fait que de par leur position élitiste, les Ursulines recevaient, avant même de rentrer dans un couvent, un apprentissage initial qui, si elles le souhaitaient, pouvait être approfondi. À cette époque, le savoir écrire est considéré comme très prestigieux. Savoir orthographier présupposait une certaine connaissance de la morphologie et de la grammaire. Ainsi, les Ursulines, dont le quatrième vœu est l'éducation des jeunes filles, vont être amenées éventuellement à entériner les changements orthographiques qui évoluent au fil du temps et de l'espace. C'est d'ailleurs ce que Milroy et Milroy (1985, 340) expliquent en rappelant que le comportement langagier d'une personne est relié aux changements historiques à travers les règles qui reflètent les performances d'un individu. Entre d'autres termes, les choix linguistiques d'un individu reflètent les vagues de changement qui évoluent à travers le temps et l'espace. Ainsi, les résultats obtenus, dans cette étude, viennent s'ajouter à ceux obtenus au sein d'études en sociolinguistiques mettant l'accent sur des ouvrages imprimés et normés. Elle nous permet d'observer l'innovation et la disparition des formes linguistiques au sein d'une communauté rarement étudiée en linguistique.

C'est Angela de Merici qui fonde en 1501 la communauté de Sainte-Ursule, à Brescia, en Italie,. Elle réunit auprès d'elle des femmes désireuses de se dévouer à un apostolat actif auprès des pauvres et des malades et de se vouer à l'instruction chrétienne auprès des fidèles. Angela de Merici souhaite que ces premières sœurs ursulines poursuivent leur mission dans le monde — c'est-à-dire sans clôture — et sans obligation de vœux perpétuels. En d'autres termes, la religieuse Ursuline prend le voile avec promesse de vœu de chasteté ; seul vœu qu'elle prononce lorsqu'elle s'engage dans l'apostolat, tout en restant dans le monde extérieur. C'est ainsi que la compagnie de Sainte-Ursule se répand en Italie et qu'elle arrive en France vers la fin du XVI^e siècle. Plusieurs compagnies d'ursulines apparaissent spontanément dans le Sud de la France comme nous le rappelle Gueudré dans son *Histoire des Ordres des Ursulines en France* (1960) : Aix-en-Provence (1600), Arles (1602), Marseille (1602), Toulouse (1604), Dijon (1605), Bordeaux (1608), Valence (1608), Lyon (1610). Ces maisons adoptent des vœux simples et l'enseignement de la doctrine chrétienne. Cela permet aux Ursulines de vivre leurs vocations religieuses de manières distinctes. Certaines d'entre elles choisissent de rester dans la maison familiale et de se rassembler régulièrement pour la prière, ou bien encore lors des leçons de catéchisme. D'autres choisissent la vie communautaire dans des maisons dites « congrégées » (Pommereu 1673, 16). Loin d'être cloîtrées, les Ursulines « congrégées » sortent de leur maison pour se rendre au chevet des gens dans le besoin dans les hôpitaux et enseigner aux enfants dans les familles et les écoles. Malgré ces distinctions, chaque moniale doit suivre la Règle d'Angela de Merici, communément appelée la Règle authentique. Elle correspond à un ensemble de préceptes et coutumes érigées par sa fondatrice. Rédigée en 1535, cette règle reçoit l'approbation papale en 1544. Et malgré sa popularité auprès de la communauté religieuse féminine, elle va connaître de nombreux changements.

En 1584, l'évêque de la ville de Ferrare rééditera cette règle et y ajoutera de nouveaux chapitres. La Règle authentique deviendra la Règle « de Ferrare ». Cette nouvelle version insistera davantage sur « la doctrine chrétienne », c'est-à-dire les manières de vivre sa vocation religieuse, en réponse aux nombreuses réformes qui prennent place dans le monde catholique. La Règle « de Ferrare » arrive rapidement en France et prend le nom de la Règle « de Tournon », d'après l'endroit où elle a été traduite. Comme nous le verrons, ces transformations vont amener les Ursulines à s'inscrire dans le courant monastique et à adopter ses coutumes, notamment la profession des trois vœux perpétuels : obéissance, pauvreté, chasteté. Les Ursulines garderont leur vocation apostolique, qu'elles inscriront dans un quatrième vœu : l'instruction des jeunes filles. Cela ne sera sans ajouter l'implantation de la clôture par l'Église tridentine (Lelièvre 1991).

La clôture est un élément central à l'histoire des Ursulines puisqu'elle va changer la façon de vivre des Ursulines. Ne plus avoir accès à l'extérieur va avoir un impact sur la façon d'écrire des Ursulines et donc logiquement sur les EFM. En même temps, cet acte d'écriture va continuer à s'inscrire dans une perspective de tradition religieuse monastique. C'est grâce à cette cohérence structurelle et fonctionnelle que les EFM ne bougent pas au fil des années et qu'ils assurent par là même, la comparabilité de nos données.

Dans la littérature consultée (Molinier 1890, Billiet 1896, De Gaiffier 1961, Huyghebaert 1972, Ziadé 2007, etc...), les EFM des congrégations religieuses ont reçu de nombreuses appellations : billets mortuaires, littérature nécrologique, lettre de décès ou lettres circulaires. Nous avons préféré utiliser le terme « Eloges Funèbres Monastiques », EFM, non pas pour singulariser notre recherche, mais pour souligner ses dimensions complexes. L'EFM est peut-être encore un genre rhétorique assez vague et jugé mineur comparé à d'autres genres littéraires

ou oraux plus connus, mais il n'est pas un simple billet mortuaire dans un registre, un acte religieux de sépulture et encore moins une courte notice nécrologique. Dans notre cas, l'EFM est avant tout une photographie de la façon d'écrire des Ursulines en France et en Nouvelle-France tout au long de deux siècles.

Au travers de l'analyse des données et grâce à notre méthodologie de recherche, nous chercherons dans un premier temps à répondre à quatre problématiques de recherche concernant la pratique orthographique des Ursulines. Chaque problématique est présentée sous forme de question et correspond à un objectif que nous poursuivons. Cela nous amène dans un second temps à émettre une hypothèse de recherche que nous confirmerons ou discréditerons dans cette thèse.

Notre premier objectif se concentre sur les douze formes graphiques à l'étude. Nous nous arrêtons plus particulièrement sur le moment précis de l'arrivée de ces nouvelles formes graphiques dans les EFM. Le changement orthographique est-il abrupt dans le remplacement d'une ancienne convention par une nouvelle ? Ou s'agit-il d'une progression qui inclut un usage variable de la forme nouvelle en parallèle avec l'ancienne, et ce pendant un certain laps de temps ? Notre hypothèse est que le changement orthographique des variables va se faire progressivement dans notre communauté religieuse. De plus, nous supposons que les conventions orthographiques que nous avons choisies d'analyser ne suivent pas le même destin. Chaque convention aura sa propre évolution.

Notre deuxième problématique repose sur les points de référence des Ursulines. Puisqu'il y a bien une transformation de la graphie française et que celle-ci est perceptible même dans les écrits de religieuses cloîtrées, que pouvons-nous dire sur les modèles d'écritures que lisent les Ursulines ? En d'autres termes, la façon d'écrire des Ursulines correspond-elle à un modèle

religieux ou à un modèle littéraire que l'on retrouve à cette époque, y compris dans les ouvrages séculiers ? Si oui, quels sont les modèles qu'elles ont à leurs portées ? Afin de répondre à cette interrogation, nous allons comparer les pratiques orthographiques des Ursulines avec celles adoptées dans les imprimés religieux qu'elles consultaient. Nous posons comme hypothèse qu'elles cherchaient à imiter un modèle orthographique, de nature conservateur, qui se distinguait du modèle présenté dans les ouvrages séculiers (dictionnaires et grammaires écrites par les Réformateurs). Nous allons aussi vérifier l'hypothèse de Dubois (2018, en publication) qui suggère que les religieuses font preuve d'un certain avant-gardisme en faisant usage de nouvelles réformes, avant même que l'Académie française ne les utilise ou même ne les approuve. Selon Dubois, l'EFM des Ursulines reproduit « les normes orthographiques de plusieurs modèles idéalisés (le modèle des imprimés ou celui de l'écriture manuscrite) ».

Notre troisième objectif se concentre sur la communauté religieuse de France. Nous verrons si, à une même époque, les Ursulines de France montrent une pratique unifiée des conventions orthographiques. Si ce n'est pas le cas, peut-on voir la direction d'un quelconque changement dans l'espace français ? Si c'est le cas, à quelle échelle est-ce que la/les variation(s) existe(nt) ? Pour répondre à ces questions, nous comparerons l'usage variable des conventions graphiques selon quatre niveaux spatiaux : géographique (province), civil (diocèse), local (monastère) et religieux (maisons-mères). Notre hypothèse est qu'il existe une différence dans l'appropriation des réformes orthographiques et qu'elle est perceptible à chaque niveau.

Enfin, notre quatrième et dernier objectif sera d'observer si la pratique orthographique des Ursulines est influencée par la variation diatopique. Ce questionnement nous amène à analyser les EFM de deux régions. Nous allons comparer l'usage des conventions graphiques dans les éloges de Québec et de La Nouvelle-Orléans. L'apparition des formes graphiques

nouvelles se fait-elle au même moment d'une communauté à l'autre et reflète-t-elle les changements qui se produisent en France ? De plus, nous nous demandons s'il existe une différence entre les EFMs rédigés par une communauté entièrement native (les Québécoises) et les Ursulines françaises qui sont venues s'installer à La Nouvelle-Orléans. Notre hypothèse est que les Ursulines plus âgées de Québec vont avoir une pratique orthographique plus conservatrice que leurs consœurs en France et à La Nouvelle-Orléans puisqu'elles vont imiter une pratique encore ancienne. En d'autres mots, s'il existe une distinction entre le Québec et La Nouvelle-Orléans, nous croyons que l'usage des graphies nouvelles sera plus avancé à La Nouvelle-Orléans qu'à Québec.

Afin de répondre à l'ensemble de ces quatre questions, notre étude est organisée en cinq grands chapitres. Dans le premier chapitre, nous reviendrons sur l'histoire du monachisme, de l'Antiquité à l'implantation des Ursulines en Nouvelle-France. Comme nous le verrons, le monachisme a une histoire complexe et nombreuses sont les études qui ont été faites à ce sujet. C'est pour cette raison que nous ne nous y attarderons pas dans les moindres détails. Néanmoins, cette introduction au monachisme va nous permettre de faire connaissance avec la communauté étudiée. Pour ce faire, nous brossons l'histoire du monachisme féminin, depuis son arrivée en France jusqu'à l'implantation des couvents d'Ursulines en Nouvelle-France : à Québec et à La Nouvelle-Orléans. Enfin, nous porterons notre attention sur le rôle de l'écriture dans les cloîtres et sur l'impact que cela a sur les Ursulines et sur l'écriture des EFMs. Cela justifie l'hypothèse que nous formulons selon laquelle le français écrit par les Ursulines est une source authentique qui montre l'évolution de l'orthographe du français au XVI^e siècle.

Nous pourrions alors nous tourner vers notre deuxième chapitre qui se consacre à l'histoire des EFMs. Dans cette partie, nous verrons en détail l'évolution de ce genre littéraire

particulier. Nous nous arrêterons sur chacun des genres auxquels s'apparente l'éloge et nous verrons comment est né l'EFM. À partir de là, nous pourrions comprendre comment les Ursulines se sont approprié l'éloge funèbre et comment on le retrouve dans différents formats, que ce soit dans les annales, les mortuaires ou les lettres. Enfin, nous verrons en quoi l'EFM a une structure complexe et comment cela peut avoir un impact direct sur la façon d'écrire des Ursulines.

En retraçant dans notre troisième chapitre l'origine et l'évolution de l'orthographe française à travers les œuvres de réformateurs telles que Geofroy Tory, Jacques Sylvius Dubois, Louis Meigret, nous cherchons à établir le fait que les variables graphiques à l'étude étaient déjà au centre des débats de grammairiens, avant même que l'Académie française ne s'empare du sujet et décide de réformer, officiellement, certains aspects du français écrit. Nous retraçons donc l'origine de la variation de chacune de nos conventions orthographiques et son usage au XVI^e siècle dans les imprimés séculiers. Ensuite, nous décrivons cet usage dans les imprimés religieux de l'époque afin de montrer que l'instabilité de l'orthographe chez les Ursulines n'est en fait que les conséquences d'un mouvement réformateur déjà bien lancé en France. Finalement, nous nous arrêtons sur les douze variables à l'étude afin d'en comprendre leurs évolutions dans les imprimés civils et les imprimés religieux.

Une fois cette histoire de l'orthographe présentée, nous reviendrons sur notre méthodologie dans le chapitre 4 afin de mieux appréhender l'analyse des données pour le corpus France et le corpus Nouvelle-France. Ces deux bases de données procurent les conditions idéales pour mener à bien une étude linguistique sur l'orthographe puisque les documents choisis, en plus d'être en très grands nombres, présentent une variété géographique et temporelle importante. Nous expliquons en détail les critères retenus pour le choix des EFMs sélectionnés pour notre étude, tels que la provenance et la date de parution. Notre corpus comprend 618 EFMs

écrits par 98 ursulines : 75 religieuses proviennent et résident en France, 11 écrivent du couvent de Québec et 13 sont dans le monastère de La Nouvelle-Orléans. Deux siècles et demi d'orthographe sont représentés. Le facteur de la localité permet de mesurer que l'évolution de l'orthographe est aussi géographique. Cette information est très importante pour l'analyse et l'interprétation des résultats qui seront présentés dans les chapitres 5 et 6.

Dans le chapitre 5, nous rendons compte des résultats de l'analyse quantitative menée sur les douze variables graphiques à l'étude et qui proviennent du corpus France. Nous introduirons la fréquence des graphies nouvelles au sein du territoire français entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. Cette analyse ne pourrait être complète sans la détermination d'un facteur géographique tel que la province, le diocèse, le monastère et les maisons-mères. Après la présentation de l'analyse quantitative menée, nous livrons les résultats de l'analyse effectuée avec le logiciel JMP³ afin de vérifier le degré d'influence de chaque facteur sélectionné.

Le chapitre 5 ne couvre pas les corpus de La Nouvelle-Orléans et du Québec. C'est donc dans le chapitre 6 que nous allons présenter les données de l'analyse quantitative de ce corpus. Le but de comparer l'évolution de l'orthographe en Nouvelle-France sera de voir si une grande différence existe entre Québec et La Nouvelle-Orléans vis-à-vis de ce qui se passe en France. Ce que nous observerons dans ce chapitre, c'est que les Ursulines de Québec, bien que plus anciennes et natives à la Province de Québec, sont en fait plus avant-gardiste que les Ursulines de La Nouvelle-Orléans, plus jeunes, et presque toutes d'origines françaises. Ces résultats sont inattendus et suggèrent que les Québécoises ont accès à des modèles orthotypographiques plus modernes. Certain.e.s chercheur.e.s, comme Martineau le souligne (2014, 21), rappellent que

³ JMP est un logiciel informatique de statistiques qui nous permet d'entrer et d'explorer nos données.

« les commentaires de voyages sur le français qui est parlé en Nouvelle-France au XVIII^e siècle sont presque unanimes pour en vanter la qualité, qui ne se distinguerait pas de celle du français parlé à la même époque dans la métropole » et qu'à travers

[1] a diffusion du français sur une aire aussi vaste que l'Amérique du Nord [...] il s'y est établi tout un réseau de liens et d'échanges tissés par les migrations de population, qui ont eu pour effet dans un premier temps l'élargissement de la communauté bien au-delà des limites territoriales d'origine et peut-être, dans un deuxième temps, des changements internes du système linguistique (Martineau 2014, 36).

Dans cette perspective, s'explique mieux, la présence d'une graphie nouvelle en Nouvelle-France, mais ne s'explique pas pourquoi le français écrit de La Nouvelle-Orléans met autant de temps à changer. Peut-être cela s'analyse-t-il à travers les facteurs socio-économiques, qui en plus des personnalités des premières mères, vont inciter un usage nouveau de l'orthographe chez les unes et décourager les autres ? En d'autres mots, serait-ce des événements historiques combiné à des convictions intimes qui vont pousser les deux espaces francophones à prendre des chemins différents ? Autant de questions auxquelles nous répondrons dans ce chapitre.

Le premier chapitre qui suit propose de revenir sur l'histoire du monachisme de ses premiers moments à l'implantation de la communauté des Ursulines. De cette façon, nous serons en mesure de situer les Ursulines dans un contexte sociopolitique bien défini. Cette connaissance nous permettra de voir qu'il n'y avait rien de surprenant à ce qu'elles soient si réceptives aux changements de l'orthographe qui les entourent.

CHAPITRE 1 : DE LA FONDATION DU MONACHISME À L'ARRIVÉE DES URSULINES

De Saint-Antoine, fondateur de l'érémisme oriental au IV^e siècle à la création de la communauté des Ursulines au XV^e siècle, l'histoire du monachisme chrétien a su intéresser de nombreux érudits. Que ce soit au travers d'études strictement religieuses, de travaux historiques ou sociologiques, un nombre important de chercheur.e.s abordent les maints aspects de la vie des moines et des moniales du Haut Moyen Âge jusqu'à nos jours (Parisse 1983 ; Rapley 1993, 2001, 2011 ; Dinet 1999 ; Timmermans 2005, etc.).

Dans son livre intitulé *A Social History of the Cloister* (2001), Rapley nous offre une narration détaillée de la « féminisation » de l'Église et des différents ordres religieux féminins au XVII^e siècle. Elle défend l'idée que le monachisme a été la pierre d'angle du christianisme sans omettre de mentionner son importance au sein de la culture ecclésiastique. Pour ce chercheur, le monachisme s'explique à travers l'aspiration religieuse d'hommes et de femmes qui cherchaient le salut de leurs âmes en se soumettant à une vie de prière, seul ou au sein d'une communauté. Dans *L'accès des femmes à la culture*, un ouvrage monumental publié en 2005, Timmermans décrit la féminisation du monachisme, notamment la condition, le statut et la place de la femme, à l'intérieur de la société civile et du monde religieux. Ses études offrent une vision d'ensemble précise de la lente institutionnalisation du monachisme féminin, que ce soit à travers l'histoire de l'implantation des moniales en France et/ou de leurs établissements en Nouvelle-France (Québec et Nouvelle-Orléans).

Le but de ce chapitre est de situer les Ursulines dans le contexte sociopolitique de la Renaissance, en France, au moment où de nombreux ordres féminins monastiques tentent de trouver leur place et où la vie monastique commence à se décliner au féminin. Néanmoins, il nous faut mentionner que c'est à partir du Moyen Âge qu'une coutume féminine se formalise.

On y retrouve alors des moniales qui font le choix de se dévouer au Christ en acceptant de consacrer leur vie à la prière dans l'humilité et au service des autres. Leur dévotion au Seigneur se remarque à travers leur vœu de chasteté perpétuel et leur union matrimoniale avec le Christ (Parisse 1983, 14). Silence, modestie, travail, dévotion, discipline, soumission sont devenus des valeurs intrinsèques de l'identité d'une religieuse au fil des siècles.

Ce chapitre comporte cinq parties. Dans la première partie, nous allons décrire l'implantation du christianisme sur le territoire français en nous attardant sur l'histoire du monachisme pendant la période moyenâgeuse. Le Moyen Âge marque un seuil déterminant dans l'histoire des institutions de vie religieuse en Occident puisque les premières règles monastiques ont été perfectionnées et écrites entre les IV^e et le X^e siècles.

Dans la deuxième partie, nous verrons comment des moments sombres de l'histoire du Moyen Âge tardif ont influencé l'histoire du monachisme. Les XIV^e et XV^e siècles sont en effet calomniés par l'implosion des richesses matérielles du monde religieux qui a ainsi fini par rendre illusoire la quête spirituelle des moines et des moniales de ce temps.

La genèse des communautés religieuses féminines, et en particulier celle des Ursulines, est présentée dans la troisième partie. Il ne s'agit pas d'une présentation exhaustive de tous les ordres religieux féminins. Nous n'allons qu'en introduire succinctement quelques-uns pour pouvoir nous attarder sur la communauté des Ursulines.

Notre quatrième partie concerne l'implantation des Ursulines en France, puis en Nouvelle-France. Nous décrirons tout d'abord leur arrivée et leur installation en France, puis à Québec et poursuivrons ensuite celles qui sont descendues le long du Mississippi, vers La Nouvelle-Orléans.

La dernière partie concerne la fonction de l'écriture chez les Ursulines. Nous verrons que certains de leurs écrits étaient de nature administrative et d'autres de nature plus personnelle. Cela leur permettait de mettre par écrit les difficultés et les joies de leur vocation. Pour les Ursulines, prendre la plume n'est jamais entièrement un exercice individualiste même lorsqu'il est personnel. Et les moniales qui s'adonnent à l'écriture communautaire ne manquent pas de suivre un certain nombre de règles.

1.1. Le monachisme : de l'Antiquité au Moyen Âge central

Vers l'An 30 de notre ère, la crucifixion de Jésus de Nazareth fait naître un mouvement spirituel. Il faudra alors attendre plus de trois siècles pour que l'empereur Constantin se convertisse au christianisme, ce qui deviendra alors la religion officielle de l'Empire romain. Même si « le christianisme primitif était une culture fondamentalement orale » (Gamble 2012, 40), nous en retrouvons des traces écrites. Ces anciens textes ont amené les historiens à postuler que la structure religieuse de l'Europe occidentale a profondément changé avec la fin de l'Empire romain, amenant le christianisme à s'étendre sur toute la Gaule (Gamble 2012, 33-40). Bien que les premiers écrits littéraires sur la chrétienté primitive soient difficiles à dater, les historiens affirment que, très tôt, de nombreuses communautés constituées des disciples de Jésus se réunissaient au sein de l'empire pour prêcher ses paroles, préceptes qui ont ensuite été mis par écrit par les fidèles (Gamble 2012, 32-71).

Il semble que, dans un premier temps, les gens s'approprièrent la religion de manière individuelle plutôt que collective. Les premiers ascètes⁴ chrétiens ne cherchent pas à convaincre leur entourage. C'est en se retirant seuls dans le désert qu'ils vivaient leur spiritualité, éloignés

⁴ Personne qui s'impose à la vie rude et austère. Personne qui vit une vie d'oraison et de mortification. (Dictionnaire Larousse en ligne, www.larousse.fr consulté le 8 mai 2016)

du reste de la communauté chrétienne. Selon plusieurs chercheurs, c'est d'ailleurs ce qui a donné naissance à la vie monastique (Lafont 1975, Deseille 1990, etc.). Ainsi, pour les premiers anachorètes,⁵ l'exigence salutaire passe par la médiation, la prière et la contemplation. Il faut attendre près de trois siècles pour qu'un cap décisif soit franchi : celui de l'implantation du cénobitisme⁶ et de l'engouement spirituel chrétien (Deseille 1990, 21-27).

L'objectif des ordres religieux tout au long de l'histoire de l'Église est de vivre en communauté, isolés de la société profane, pour mieux garantir leur accès au Salut éternel. Cette quête spirituelle communautaire, centrale à la pensée chrétienne, va justifier l'élaboration d'un système de règles écrites qui permet, à quiconque fera le choix de les suivre, d'aspirer au Salut éternel. La conception de la vie commune et fraternelle, l'obéissance à un supérieur, la pauvreté et l'entraide sont les préceptes les plus importants. Cette organisation de la vie permet d'aider un individu, aussi bien que la collectivité, à tendre vers l'imitation du Christ. À ces débuts, le monachisme oriental est donc un mode de vie plutôt qu'une organisation hiérarchique au service de l'Église (Deseille 1990, 11). Mais imiter le Christ n'était pas une mince affaire et, pour s'aider dans leur quête, les adeptes se soumettent à l'autorité d'un guide spirituel (reconnu plus tard comme un Saint par l'Église) qui leur propose et se soumet lui-même à une règle de vie.⁷

⁵ Moine se retirant de la société des hommes pour vivre en ermite, par opposition au cénobite, qui vit en communauté. (Dictionnaire Larousse en ligne, www.larousse.fr consulté le 8 mai 2016)

⁶ Religieux, qui en opposition à l'anachorète ou à l'ermitte, conjugue la vie solitaire et la vie communautaire. Le cénobite vit dans une cabane solitaire et se joint occasionnellement, selon un horaire établi, à ses confrères pour des temps de réflexion de travail manuel, de repas et d'adoration en commun (Gabriel 2007, 71).

⁷ Le monachisme Oriental s'inspire initialement de celui en Orient où il n'existe pas de règle ou même de règlements. Ces premiers maîtres ont été les Pères du Désert du IV^e siècle : Saint-Antoine, Pacôme, etc. (Mbida 2015, 86-205)

Une des toutes premières règles de vie est la Règle de Saint-Benoît (~480 – ~547) qui « se présente sous la forme d’un petit livre divisé en 73 chapitres, précédés d’un Prologue. [...] La Règle répond au but de son auteur qui voulait instituer “une école de service du Seigneur” » (*Encyclopaedia Universalis* 2015, 14-15). Saint-Benoît est l’une des figures les plus importantes dans l’implantation du monachisme puisqu’il a su transmettre son expérience spirituelle et la transposer dans plusieurs dispositions législatives :

[...] Benoît considère son œuvre comme un tremplin nécessaire pour celui qui suffisamment aguerrit par l’épreuve de la vie communautaire, peut désormais « combattre corps à corps » contre le démon, dans la vie érémitique, qu’il continue de considérer comme le sommet de l’expérience monastique (Mbida 2015, 225).

Cet intérêt de vivre en communauté va permettre au monachisme de prendre son envol. Entre les VI^e et VIII^e siècles, durant l’époque carolingienne, on voit une augmentation remarquable du nombre de monastères implantés sur le territoire français (Sot 2014, 47) et ce nombre ne va faire que de croître au fil des siècles. L’importance de ces institutions monastiques va rapprocher les gens du peuple — très souvent les plus démunis — à un tel point que leur existence et celle des moines étaient intimement liées. Ainsi, dans le Haut Moyen Âge « [u]n don aux moines est toujours destiné en partie à la distribution aux pauvres [...] et qui, en contre-don, prie pour le bienfaiteur » (Sot 2014, 49).

Non seulement l’ordre de Saint-Benoît s’étend, mais un certain nombre d’ordres religieux voient le jour un peu partout, chacun suivant une Règle bien précise. Des hommes et des femmes se mettent à vivre comme des moines ou des moniales, sans renoncer à leurs occupations quotidiennes et sans avoir à prêter serment. Mais bien que les premiers monastères aient indubitablement été créés pour un usage entièrement masculin, les ordres monastiques vont commencer à offrir aux femmes la possibilité de vivre hors mariage, hors de la famille ou d’un cloître, une manière de vivre quasi inexistante auparavant pour le sexe féminin.

C'est au cours du XII^e siècle, avec l'arrivée du Moyen Âge central, que le monachisme se transforme. Même si la Règle de Saint-Benoît prédomine toujours, elle se modifie afin de répondre à d'autres demandes. D'autres voies contemplatives sont explorées et le monachisme masculin et féminin devient plus attrayant (Riche 2014, 79). Un de ces nouveaux visages du monachisme est saint François d'Assise. Il poursuit un objectif principal : empêcher l'Église de s'enliser dans ses richesses matérielles, la rappelant ainsi à sa première nature. Jean François d'Assise (1181-1226) était un ermite chrétien vivant dans la pauvreté. Très rapidement, un certain nombre d'adeptes imitent sa vie frugale. Ensemble, ils créent une communauté soumise à une règle commune : l'imitation du Christ dans la pauvreté et l'humilité. La consécration de l'ordre des frères mineurs (d'après les règles de saint François d'Assise) aura lieu en 1210, lorsqu'il se rendra à Rome pour recevoir du Pape, Innocence III, la reconnaissance de cet ordre (Mbida 2015, 417-424).⁸

Tirant leurs inspirations de Saint-Benoît et de Saint-François, les différents ordres vont développer une tradition monastique régie par un nombre de principes ascétiques et de prescriptions disciplinaires destinés à un monastère individuel ou à un groupe de monastères (Deseille 1990, 35). La vie monastique devient progressivement une institution propre, mais elle devra répondre également aux besoins d'une autorité ecclésiastique en pleine ascendance. Cependant, cette période faste, où le monachisme traditionnel s'est peu à peu institutionnalisé, va céder sa place à une période de décadence.

⁸ Pour le Pape, la communauté franciscaine est un moyen d'attirer plus de monde. Au début du XIV^e siècle, sur le seul territoire allemand, plus de 200 couvents suivent la règle de Saint-François. Les moines mendiants y prêchaient, remplissaient des tâches sociales, prenant en charge les vieux et les malades. À la différence des autres ordres, les franciscains ne recherchaient pas la solitude. (Mbida 2015, 406)

1.2. La sombre période du Moyen Âge tardif

Le XIV^e et le XV^e siècle marquent une période de stagnation, voire de régression, dans l'histoire de la vie religieuse en Occident, notamment en France. En effet, les principes d'une vraie vie chrétienne sont remis en question suite à une série de malheurs qui accable la population européenne (Mbida 2015, 442). Guerres et épidémies qui se succèdent rendent les croyants vulnérables et angoissés. Gagner la bénédiction céleste devient une priorité. La culpabilité prend alors le dessus, donnant un tout autre sens à leurs croyances. On évoquera ici la Peste, mais aussi la guerre de Cent Ans parmi les facteurs qui redéfiniront la relation des fidèles vis-à-vis de l'Église.

La *mort noire*, surnom donné à la peste bubonique, s'avère un tournant majeur dans l'histoire du christianisme. Les moyens proposés par les seigneurs pour lutter contre la propagation de ce fléau sont aussi futiles qu'inutiles. Le pape Clément VI « estimera les pertes à 24 millions de disparus entre 1347 et 1352, sur une population de 75 millions, soit le tiers de l'Occident » (Duhoux 2015, 25). Le monde médiéval est secoué au plus profond de ses fondations. Les théologiens voient en la peste un geste de Dieu qui abat les pêcheurs. Dans une tentative désespérée d'adoucir les pouvoirs célestes, les flagellants font pénitence et se punissent. Mais l'inquiétude et l'impuissance prennent rapidement le dessus.

D'autres bouleversements remuent l'Europe. C'est le cas de la guerre de Cent Ans, une guerre de succession au trône opposant le roi d'Angleterre (Édouard III) à son cousin français (Philippe IV). Cette guerre va mettre la France à feu et à sang pendant un siècle, de 1346 à 1453. Ce conflit incite de nombreux religieux et fidèles à remettre en question l'autorité ecclésiastique (Vauchez 2014, 187-196).

Au même moment, l'Église elle-même, traverse l'une de ses plus graves crises et oblige le Pape à quitter Rome pour se réfugier à Avignon, dans le sud de la France.⁹ Par conséquent, de nombreux soubresauts vont agiter la papauté, au XIV^e siècle. À la mort du pape Grégoire XI, en 1378, Rome exige, sans l'obtenir, le retour de la papauté sur le sol italien. Ce différend exacerbe la rivalité entre les Italiens et les Français. Cette période conflictuelle opposant les papes Urbain VI (pape de Rome) et Clément VII (pape d'Avignon), appelée le Grand Schisme, se prolonge pendant près de quarante ans. Pendant cette période, les papes se préoccupent principalement d'accumuler des richesses pour soutenir leurs armées. Les soucis du clergé local et de ses fidèles deviennent secondaires. Cette rivalité ecclésiastique et les disparités sociales entre une minorité de gens riches et la population vivant dans la misère provoquent un fort ressentiment envers l'Église. Les autorités germaniques réagissent en imposant au pape Jean XXIII (pape de Pise) de convoquer à Constance un concile qui va durer de 1414 à 1418. Le Concile de Constance va tenter, en vain, de remettre les choses en ordre avec, entre autres, une réformation des prêtres et l'arrêt des indulgences (Delivré 2014, 140-146).

Les conséquences de cette crise sont d'autant plus inquiétantes pour les ordres religieux. Les hommes et les femmes ne voient plus d'intérêt à suivre le modèle monastique dans une société qui commence à se déchristianiser (Mbida 2015, 442). Plusieurs incertitudes théologiques et de nombreuses questions sur la piété personnelle et l'assurance du Salut persistent (Gourdeau 1994, 33). Ainsi, alors que les autorités ecclésiastiques sont en crise et qu'elles voient

⁹ Comme le fait remarquer Delivré (2014, 140-146), en 1302, le Pape Boniface VIII proclame publiquement être au-dessus du Roi de France, Philippe le Bel et lui ordonne de lui obéir. Le Roi fait aussitôt arrêter le Pape et le fait transférer à Avignon dans un palais qui ressemblait fort à une prison. Dès lors, le Pape ne commandait plus au Roi, mais le Roi au Pape. Pendant 70 ans, les Papes resteront les marionnettes du Roi français, et Avignon restera à jamais pour l'Église le symbole d'un mouvement majeur de son histoire.

leur supériorité remises en question, de nouvelles manières de penser le monde spirituel se répandent en France à travers le protestantisme et les idées humanistes de la Renaissance. À cela s'ajoute la tenue de plusieurs autres Conciles réformateurs ayant pour objectif de remettre l'Église sur le droit chemin durant ce qu'on appelle le mouvement de Réforme catholique, entre 1480 et 1540.

Ce mouvement de Réforme catholique, aussi appelé la Contre-Réforme, va atteindre son apogée avec le Concile de Trente qui aura lieu entre 1545 et 1563. Bien que ce dernier propose de nombreux changements, il ne se préoccupe guère des ordres religieux, sauf pour soumettre les religieuses à la clôture et « rappeler l'obligation d'observer fidèlement leur Règle » (Brian & LeGall 1999, 50) et l'importance des vœux solennels. La Contre-Réforme va plutôt s'attarder sur la manière de vivre des séculiers plutôt que sur les manières de croire des religieux. Cette réforme aura deux conséquences positives pour l'Église et ses partisans : « un clergé mieux formé instruira les fidèles à l'église paroissiale dans un langage adapté aux masses et l'on mettra sur pied des écoles publiques [...] où les enfants apprendront le catéchisme » (Goudreau 1994, 34).

Cet élan de renouveau inspire un nouveau type de fidèles qui désormais militent pour cette Église dite tridentine (Mbida 2015, 488). Ces hommes et ces femmes se retrouvent au cœur de la vie sociale : dans les hôpitaux auprès des malades, dans les écoles auprès des enfants, dans les rues auprès des mendiants. L'une de ces figures masculines est Ignace de Loyola (1491-1556), fondateur de la Compagnie de Jésus.

La guerre est à l'origine du réveil spirituel de Loyola, ce qui l'amène à fonder un ordre ayant comme objectif à la fois la réforme de l'Église et le combat contre les protestants (guerres de religion). Les soldats du Christ de Saint Ignace de Loyola, appelés les Jésuites, font les trois

vœux habituels : pauvreté, chasteté et obéissance. Mais les Jésuites se distinguent par leur vœu d'obéissance absolu au Pape (plutôt qu'aux évêques locaux), auquel s'ajoutent, vers la fin du XVI^e siècle, de nouvelles réalités sociales qui les incitent à changer leurs priorités. Outre la vocation d'évangélisation, l'instruction de la jeunesse et l'évangélisation des autochtones deviennent leurs deux plus importantes missions (Guillermou 2007). On les retrouvera en France guidant l'établissement de l'ordre de Sainte-Ursule et en Nouvelle-France, en amont de l'arrivée des Ursulines.

L'arrivée de la Compagnie de Sainte-Ursule en France coïncide avec le mouvement de réforme de l'Église tridentine au XVI^e siècle et avec « tout un mouvement d'intérêt pour la *femme chrétienne* au XVII^e siècle » (Timmermans 2005, 399). La vocation apostolique des Ursulines — instruire les enfants et soigner les malades — répond parfaitement aux objectifs de la Contre-Réforme. Cependant, la poursuite de leur vocation entre en conflit avec une nouvelle réforme promulguée par le Concile de Trente : le retour à la clôture et la séparation du monde pour tous les monastères féminins sur le modèle des ordres contemplatifs (Reynes 1987, 12). De la Compagnie de Sainte-Ursule (sœurs converses faisant des vœux simples) dans le sud de la France à l'établissement de l'institution (professes cloîtrées) à Paris, les Ursulines vont connaître de nombreuses transformations.

1.3. LE MONACHISME AU FEMININ

Tout comme l'Église, le monachisme a essentiellement un visage masculin. C'est une institution « pensée par des hommes, pour des hommes [qui] n'accorde aux femmes qu'une place mesurée » nous dit Denyse Riche (2014, 86) dans son ouvrage *Le monachisme féminin : une place secondaire*. Très souvent, l'histoire du monachisme féminin nous est racontée à travers celles des congrégations masculines. Mais qu'en est-il vraiment des congrégations féminines ?

Quand sont-elles apparues ? Quelle est leur place et comment se manifestent-elles dans la société ?

À l'origine de la chrétienté, les femmes qui se vouaient au service de Dieu, appelées les vierges consacrées, n'étaient pas cloîtrées. Elles avaient des occupations qui leur étaient propres comme la lecture de livres saints et les travaux ménagers. Très peu d'informations sont disponibles sur la vie de ses premières vierges. Solignac (1980, 179) soutient que les vierges chrétiennes vont céder la place aux moniales, comme « les moines ont été précédés par les ascètes ». Jacques Dubois (1985, 26) précise que « [l]es institutions [féminines] les plus anciennes ne sont connues qu'à travers des personnalités exceptionnelles, comme la sœur de saint Pacôme à Tabennesi en Égypte, les correspondantes de saint Jérôme à Rome et à Bethléem [ou bien encore] Sainte Geneviève à Paris ».¹⁰

Les pratiques de ces vierges chrétiennes ne tardent pas à se propager en Occident. C'est ce qui amène Saint Augustin (354-430) « à donner à des femmes des préceptes de vie religieuse analogue à ceux qu'il avait destinés à des clercs » (Parijsse 1983, 19). Sauf exception, les premiers monastères féminins sont rattachés aux monastères masculins et les moniales suivent une version adaptée de la Règle d'un ordre (Bénédictins/Bénédictines).¹¹ La vie monastique des premières moniales se développe en parallèle avec celle de leurs confrères masculins, même pour les monastères féminins les plus excentrés. Fait rarissime, il y avait des communautés monastiques où hommes et femmes vivaient sous un même toit et suivaient une Règle unique, et ce jusqu'à tard (Solignac 1980, 180).

¹⁰ Parijsse (1983, 16) indique que « Saint Jérôme devint ainsi le maître à penser des moniales du Moyen Âge ; ses lettres à Paule, Eustochius, Marcella, Demetrias étaient répandues partout et ses conseils avaient valeur d'ordres ».

¹¹ L'un des premiers monastères à être créé est le monastère Sainte-Croix à Poitiers par la Reine Radegonde, vers 530 environ (Parijsse 1983, 20).

Comme nous l'avons souligné précédemment, le VII^e siècle a été synonyme d'expansion pour les fondations féminines qui se sont étendues au sein des grandes villes et dans les villages. Avec le regain des monastères, les abbayes féminines fondées par l'aristocratie se sont bien établies. L'Abbaye de Cluny en est un exemple célèbre où les moines et moniales vont suivre la règle bénédictine (Lorain 1845, 4-14). Cela n'a pas empêché plusieurs petites communautés de vierges et de veuves de choisir un engagement individuel en vivant dans leurs maisons (Parisse 1983, 23). Le mode de vie adopté par ses moniales était, bien évidemment, différent d'une maison à l'autre. Cette diversité a vite posé un problème aux autorités ecclésiastiques qui voyaient d'un mauvais œil cette altérité religieuse.

Les situations de crises auxquelles devait faire face l'Église entre le XIV^e et le XV^e envenimaient également la situation. Riche (2014, 85) souligne que, « [t]rès vite, l'Église a considéré que les femmes ne pouvaient prétendre aux mêmes prérogatives que les hommes : une exclusion dans laquelle les raisons institutionnelles pèsent au moins autant que les arguments scripturaires ». Dorénavant, si les moines et les moniales vivaient dans différents monastères, ils pouvaient suivre une Règle différente. Afin de contenir la multiplication des Règles auxquelles se soumettaient les moniales, l'Église va renforcer d'anciennes lois jusqu'ici négligées. Ces nouveaux arrangements, comme celui de la clôture, expliquent la très rapide recrudescence de monastères exclusivement réservés aux femmes. En effet, c'est pendant les changements mis en place par l'Église tridentine que la clôture va redevenir obligatoire pour les moniales au XVI^e siècle (Mbida 2015, 484-485).¹² Puisqu'on interdit l'érémisme aux moniales, le cloître représente alors le seul espace qu'elles peuvent s'approprier.

¹² En vérité, le Concile de Trente ne fait que de rappeler la règle oubliée, qui dictée par le pape Boniface VIII en 1298, fait de la clôture une nécessité autant d'ordre moral, spirituel que sécuritaire (Mbida 2015, 484-485).

Ainsi, le monachisme féminin connaît autant de bouleversements que le monachisme masculin. Toutefois, les femmes sont soumises à des restrictions plus sévères. En effet, le cloître renforce une inégalité déjà systémique au sein de l'Église. Même si les moines et les moniales suivent la même règle de vie, « la vie religieuse des femmes est pensée comme une union matrimoniale mystique avec le Christ [tandis que] la vie monastique pour les hommes a été construite dans la lignée de l'ascétisme du désert, comme un combat parfois violent contre soi-même et les démons » (Jonveaux 2015, 16). Ainsi, cette nouvelle dynamique de la clôture redéfinit le rôle des moniales dans la vie consacrée, surtout celles qui considéraient l'ascétisme comme une voie salutaire. Les ordres féminins déjà en place n'ont pas eu d'autres choix que de s'assujettir face à de « nouvelles » Règles, tandis que les autres communautés de moniales ont dû les prendre en compte lorsqu'elles ont fondé leur institution et rédigé leurs Règles.

Un exemple est celui des Bénédictines de l'ordre de Saint-Benoît, notamment celles de l'Abbaye de Fontevault, un monastère fondé en 1101. À l'origine, les bénédictines de Fontevault logeaient dans la même abbaye que les hommes. Au XVI^e siècle, la clôture leur fut imposée et elles furent dans l'obligation de suivre une adaptation féminine de la règle de Saint-Benoît. Cette règle comprenait certains chapitres supplémentaires sur la clôture et la conversion des mœurs (Jean de Viguerie 1979, 110).

Fondé en 1212 par Sainte-Claire, l'ordre féminin de Saint-François, les Clarisses, est un deuxième exemple. Bien que réticente à écrire une règle pour ses « Pauvres Dames », Sainte-Claire en écrit toutefois une (qu'elle appelle une *Forme de Vie*) et la soumet pour approbation (elle fut approuvée par l'Église en 1253). Cependant, les préceptes de cette règle étaient très stricts :

elle leur prescrivait le silence et la contemplation ; elle leur défendait de posséder quoi que ce soit, de prendre plus d'un repas par jour, d'écrire ou de recevoir des lettres sans avoir reçu au préalable l'autorisation de l'abbesse (Marchand 1881, 219).

Un troisième et dernier exemple est celui des Carmélites, un ordre féminin contemplatif issu de celui des Carmes déchaussés (réformés) et qui devient très populaire au XVII^e siècle.

Sous la gouverne de Sainte-Thérèse, une orpheline mondaine, les Carmélites suivaient une règle particulièrement austère et exigeante. Les vœux, comme celui d'obédience et celui de pauvreté, étaient appliqués avec une extrême sévérité. Les Carmélites subsistaient uniquement d'aumônes, portaient des sandales aux pieds plutôt que des chaussures et avaient recours aux sévices corporels comme la flagellation et les cilices (Marchand 1881, 56).

Il est donc important de retenir ici deux aspects bien spécifiques au monachisme féminin. Tout d'abord, les premiers ordres féminins se distinguent entre eux par une vocation bien particulière — par exemple la pauvreté chez les Franciscaines, la prédication chez les Bénédictines, la contemplation chez les Carmélites — ensuite, les règles que les moniales adoptent par conviction ou par obligation leur tracent un chemin d'une implacable austérité pour arriver au Salut éternel (Dinet 1988, 32).

1.4. L'implantation de la compagnie de l'ordre de Sainte-Ursule en France et en Nouvelle-France

1.4.1. Les Ursulines en France

L'église tridentine du XVI^e siècle ne laissait que peu de chance à Angela de Merici qui, rappelons-le, proposait une vie religieuse en dehors de la clôture fondée sur un nombre d'avis et de suggestions, et dont la vocation attirait, initialement, des femmes désireuses de se vouer à un apostolat actif auprès des pauvres et des malades, ainsi qu'à l'instruction chrétienne des fidèles. En effet, ce renouveau du catholicisme, au début du XVII^e siècle, se caractérise comme le

conçoit Rapley (2011) par une « féminisation » de l'Église. Il va marquer le commencement d'une ère nouvelle pour les Ursulines.

Des changements importants s'imposèrent à elles et les forcèrent à se réinventer. En effet, « [c]omment les Ursulines se proposent-elles de rester fidèles à leur vocation d'enseignantes et de catéchistes si elles sont enfermées dans l'isolement du couvent ? » (Lux-Sterrit 2004, 184). En faisant le choix, que Lux-Sterrit nomme « pragmatique », d'élever le statut de leur congrégation en couvent, les Ursulines doivent trouver un moyen de rester fidèle à leur vocation et de préserver leur congrégation puisqu'il convient de constater que leur quatrième vœu (vœu de l'instruction des jeunes filles) ne les y prédispose pas (Lux-Sterrit 2004, 184-185). Comme l'instruction demeure une priorité pour les Ursulines, l'enfermement monastique les oblige à recourir à différentes stratégies pour l'assumer. Dorénavant, au lieu de se rendre à l'extérieur, elles vont faire venir des jeunes filles dans leur monastère, qui elles aussi devront rester cloîtrées.¹³

C'est ainsi qu'en France, vivre sa vocation hors du monde prend le dessus sur la vocation dans le monde, et que progressivement « toutes les maisons ursulines existantes acceptèrent la *clausura* ; les nouvelles ursulines furent des cloîtres dès leur fondation et les dernières maisons ursulines de France à être cloîtrées le furent avant la fin de l'année 1658 » (Keller-Lapp &

¹³ Lux-Sterrit (2004, 189) décrit la perspicacité des Ursulines de Toulouse qui, suite à l'obtention d'un bref papal leur permettant d'enseigner à des jeunes filles externes, trouvent un moyen d'allier le cloître et l'enseignement :

les pièces réservées aux leçons des externes vont représenter une sorte de sas de sécurité, à mi-chemin entre le monastère et le monde séculier. Aménagées dans la muraille de l'édifice, les portes laissent, chaque matin, entrer les jeunes externes dans leur classe avant d'être refermées immédiatement à clé derrière elles. Puis s'ouvre une autre porte, intérieure celle-ci, pour laisser entrer les maîtresses ; elle est également refermée à clé par une sœur portière, chargée de s'assurer de l'hermétisme de la clôture et du bon déroulement de cette procédure quotidienne.

McKenzie 2010, 22). La réputation claustrale des Ursulines va tellement prendre de l'ampleur, qu'en même pas un siècle, elle va engendrer l'ouverture d'environ 320 couvents d'Ursulines en France (Lux-Sterrit 2004, 190).

Alors que la majorité des Ursulines alloue l'essor grandissant des maisons ursulines sur le territoire français à la clôture, d'autres y voient un moment opportun qui leur permettrait d'accomplir leur vocation apostolique en dehors de la France. C'est ce qu'a fait Marie Guyart, Ursuline de Tours, qui en choisissant de partir en Mission en Nouvelle-France va devenir la première femme missionnaire française.

1.4.2. Les Ursulines de Québec¹⁴

À l'instar des premiers Récollets et Capucins, puis des Jésuites, la ferveur missionnaire pousse les Ursulines françaises à voguer jusqu'au Canada « pour enseigner aux infidèles les mystères de la foi » (Gueudré 1960, 277).¹⁵ Québec, leur lieu d'établissement, n'était même pas un village. C'était plutôt une ville fortifiée qui comprenait quelques maisons au milieu de la forêt et la vie y était particulièrement rude (Oury 1999, 17).

¹⁴ Comme Dubois & Jeudy (2017, 8) le mentionnent dans leur article *Les éloges funèbres monastiques des Ursulines de France et de Nouvelle-France*, l'histoire des Ursulines de Québec est relativement bien connue grâce aux travaux de plusieurs chercheurs. Pour plus d'information, voir un ouvrage anonyme paru en 1863 : *Les Ursulines de Québec depuis leur établissement jusqu'à nos jours*. Mais aussi, Oury *Les Ursulines de Québec, 1639-1953* (1999) ; Dominique Deslandres « Le rayonnement des Ursulines en Nouvelle-France » (1994) et *Croire et faire croire : les missions françaises au XVII^e siècle (1600-1650)* (2003).

¹⁵ Keller-Lapp & McKenzie (2010, 28) rappelle que c'est en raison de l'insistance de Paul Le Jeune (1591-1664) — provincial jésuite de la Nouvelle-France et auteur des *Relations Jésuites* —, il devenait urgent que des sœurs missionnaires viennent s'occuper des jeunes filles et des femmes amérindiennes [...] Les Jésuites étaient arrivés à la conclusion que la conversion des Amérindiens et l'établissement d'une colonie en Nouvelle-France reposaient sur la conversion réussie des épouses et des mères amérindiennes. Les Jésuites avaient besoin des Ursulines pour réussir cela.

Initialement, la fondation des monastères féminins en Nouvelle-France était peu désirée, ce qui n'empêche pas au projet d'aboutir. Les *Relations de la Nouvelle-France* écrites par père Le Jeune faisaient « appel à la bonne volonté de “quelque brave maîtresse, aidée de quelque fille séculière” » (Oury 1999, 18). Grâce à l'aide de fondateurs potentiels comme le commandeur de Sillery ou Madame de la Peltrie par exemple, ce seront les Ursulines qui, les premières, auront l'honneur de fonder leur monastère à Québec (les Chanoinesses de Notre-Dame, les Religieuses de Notre-Dame étaient aussi en lice) (Oury 1999, 17-37).

C'est cette générosité financière qui va permettre, le 4 mai 1639, à un groupe de trois jeunes ursulines — Marie Guyart (en religion dite Marie de l'Incarnation), Marie de Savonnières de la Troche (ursuline de Tours de la congrégation de Bordeaux) et Cécile Richer de Sainte-Croix (ursuline de Dieppe de la congrégation de Paris), — d'embarquer, à Dieppe, dans un navire en direction du Canada.

Née en 1599, Marie Guyart est élevée dans une famille catholique qui valorise l'instruction. Même si son père est maître boulanger, sa mère descend d'une noble et ancienne famille. Très peu intéressée par le mariage, elle épouse Claude Martin en 1617. Ce dernier décédera en 1619, laissant derrière lui sa femme et un fils, Claude. Son statut de veuve, à l'âge de 19 ans, la conduit à prendre le voile et à prononcer ses vœux définitifs en 1633.¹⁶ Compte tenu de cette éducation profondément chrétienne et de cette solide instruction, il n'est pas surprenant que Marie Guyart ait pu allier son humble foi à sa prérogative pour l'écriture. Les lettres de Marie Guyart, écrites en 1681 à son fils, mentionnent les difficultés de la traversée, la pauvreté et les conditions de vie rigoureuses dans la colonie.

¹⁶ Toutes ses informations biographiques proviennent du livre de Claude Martin, *La Vie de la Vénérable mère Marie de l'Incarnation* (1677).

Les Ursulines fondent le premier monastère féminin, quelques mois après leur arrivée en 1639. On y retrouve Marie Guyart comme mère supérieure et quatre membres : Cécile Richer de Sainte-Croix, Marie de Savonnières de la Troche, Madame de la Peltrie et Charlotte Barré¹⁷ (l'assistante de Madame de la Peltrie). L'indépendance financière, grâce à Madame de la Peltrie, amène Marie Guyart de l'Incarnation à « rédiger de nouvelles constitutions en tenant compte du climat et des conditions particulières et en trouvant un *modus vivendi* entre les règles de Tours et celles de Paris »¹⁸ (Théry 2006, 89). Ainsi, le quatrième vœu parisien et le caractère apostolique de la vie en dehors de la clôture y sont incluent (Théry 2006, 89).

Dès 1640, les Ursulines de Québec accueillirent leurs premières étudiantes : « dix-huit Algonquiennes et deux Huronnes y seront pensionnaires », « sans parler des filles externes qui y viennent » (Marie de l'Incarnation 1857, 25). À la veille de l'année 1641, la colonie comptait un grand nombre de néophytes : « plus de 50 séminaristes, plus de 700 visites de sauvages, de sauvagesses » selon Marie Guyart de l'Incarnation (Oury 1999, 108). Au fur et à mesure de l'expansion de la colonie, un plus grand nombre de jeunes filles de colons français s'y rendront.

Cela dit, il faudra plusieurs années avant que se développe la communauté des Ursulines à Québec. Ce ne sera qu'au fur et à mesure de l'arrivée de religieuses en provenance des monastères de France qu'une certaine expansion va se faire (Oury 1999, 73). C'est ainsi que

¹⁷ Charlotte Barré vient de Tours. Elle « consentit à suivre [Madame de la Peltrie] au Canada, à titre de « demoiselle », avec promesse d'entrer plus tard chez les Ursulines de Québec » (Oury 1999, 43)

¹⁸ L'union de deux congrégations : l'une de Bordeaux et l'autre de Paris, va engendrer des difficultés dans la fondation du couvent des Ursulines à Québec. Nous ne souhaitons pas rentrer dans les détails. Cependant, il est essentiel de comprendre que les deux congrégations ne suivent pas les mêmes Règle de vie. Ainsi, alors que les Ursulines de Paris ont prononcé un quatrième vœu depuis 1614, celles de Tours ne l'ont pas fait. Il convient alors à Marie de l'Incarnation de trouver un juste milieu dans la rédaction de sa Règle afin de ne pas créer de tensions entre les congrégations en France. Pour plus d'information, voir Oury (1999).

pour faire suite à l'arrivée « de trois ursulines¹⁹ en 1639, de cinq²⁰ en 1640, de six²¹ en 1642, de sept²² en 1643, de neuf²³ l'année suivante » (Oury 1999,73), le couvent des Ursulines de Québec recevra les premières postulantes canadiennes dès 1646. Cette persévérance fera des Ursulines de Québec le premier ordre religieux féminin à vocation éducative à s'implanter avec succès en Amérique du Nord.

Outre la difficulté initiale à s'établir, deux événements importants sont à signaler : l'incendie de 1650 et celui de 1686 qui ont détruit tous les registres écrits. Et ce ne sera qu'une fois le monastère reconstruit en 1689 que les Ursulines de Québec vont reprendre leurs pratiques administratives et épistolaires. Ainsi, les registres que nous allons examiner datent du début du XVIII^e siècle. L'analyse des EFMs rédigés par les Ursulines de Québec va nous permettre de déterminer les coutumes administratives et les types de conventions orthographiques que les Ursulines ont pu conserver en Nouvelle-France. Parallèlement, ils vont nous donner un point d'attache pour comparer l'évolution des modes orthographiques entre la France et La Nouvelle-Orléans.

1.4.3. Les Ursulines de La Nouvelle-Orléans

Comme beaucoup de religieuses françaises à cette époque, le rêve missionnaire propagé par *Les relations de voyage*, était sur toutes les lèvres. Mais les couvents de Nouvelle-France étaient petits et un nombre réduit de religieuses étaient sélectionnées pour aller y prêcher. La première Française mère supérieure en Louisiane, Marie Tranchepain de Saint-Augustin, était une protestante convertie au catholicisme. Elle est entrée au couvent des Ursulines de Rouen en

¹⁹ Marie de l'Incarnation, Cécile de Richer et Marie de Savonnières de la Troche

²⁰ Arrivée de Anne le Bugle et Marguerite de Flécelles du couvent de Paris.

²¹ Arrivée de Anne Bataille du couvent de Dieppe.

²² Arrivée de Anne de Lézenet du couvent de Ploërmel.

²³ Arrivée de Anne Compain et Anne le Boutz du couvent de Tours.

1699. Son aspiration religieuse était vaine jusqu'à ce qu'elle reçoive un message divin qui « lui fit connaître qu'un Jésuite qu'elle ne connaissait pas, et dont elle n'étoit pas connue, qui passait actuellement en France, étoit celui qu'elle destinoit pour être son guide et son conducteur dans une terre étrangère, où il vouloit se servir d'elle pour commencer un établissement d'Ursuline » (*Relation du voyage des premières Ursulines à La Nouvelle-Orléans* 1859, 56). Quand un jésuite œuvrant en Louisiane nommé Ignace-Nicolas de Beaubois s'est présenté au couvent des Ursulines de Rouen en 1726, Marie Tranchepain de Saint-Augustin y a vu un signe de Dieu. Un an plus tard, Tranchepain, Marie Madeleine Hachard et dix autres religieuses ont mis les voiles vers La Nouvelle-Orléans où elles arriveront le 7 août 1727 (Clark 2007, 9). Leur but était d'y établir un pensionnat et une école de jour pour les filles. Sans tarder, elles sont heureuses d'annoncer que « [d]e tout côté on nous promet des pensionnaires » (1859, 33). En 1728, vingt-cinq filles fréquentent l'école de jour et seize pensionnaires sont inscrites au couvent.²⁴

Dans son ouvrage intitulé *Masterless Mistresses : The New Orleans Ursulines and the Development of a New World Society*, Emily Clark décrit l'établissement des Ursulines de La Nouvelle-Orléans.²⁵ Le titre de son livre sous-entend deux nouveaux aspects de la vie religieuse monastique en Nouvelle-France. Le nom « Masterless » fait référence aux Ursulines qui étaient capables de faire preuve d'autonomie face à une société patriarcale, qui plus est en désordre.

²⁴ Le contenu littéraire des éloges des Ursulines de La Nouvelle-Orléans a été décrit par Emily Clark (2007) dans son livre portant sur l'histoire de cette communauté. La traduction en anglais des six plus anciens éloges se trouve dans un petit volume : Emily Clark (2007). *Voices from an early American Convent: Marie Madeleine Hachard and the New Orleans Ursulines, 1727-1760*.

²⁵ Dans son deuxième livre *Voices from an Early American Convent : Marie Madeleine Hachard and the New Orleans Ursulines, 1727-1760 by Marie-Madeleine Hachard*, Clark donne une description historique exemplaire de la communauté ursuline louisianaise. Clark y traduit, en anglais, les lettres qu'Hachard a écrites à sa famille et qui ont été publiées par son père en 1728. Marie Madeleine Hachard était l'une de ces Françaises venues prêcher la parole de Dieu en Louisiane.

Alors qu'elles venaient de quitter leur cloître français, elles arrivaient à un endroit où elles allaient devoir s'exposer et aller à la rencontre de la population. Enfin, le nom « Mistresses » indique que les Ursulines étaient propriétaires de terres et d'esclaves (esclaves qu'elles échangeaient et vendaient).

Les conditions de vie étaient différentes de celles en France et l'adaptation ne se faisait pas aisément. Mais pour les religieuses, l'évangélisation des enfants et des personnes était comme un devoir plus important que les difficultés rencontrées, sans mentionner qu'elles connaissaient leurs priorités. La situation précaire de la colonie obligeait les Ursulines de La Nouvelle-Orléans (tout comme celles de Québec d'ailleurs) à s'occuper au mieux de l'hôpital. Mais même si diriger un hôpital faisait partie de leur fonction, leur mission principale restait éducative. D'ailleurs, l'article 15 du *Traité de la Compagnie des Indes avec les Ursulines* le précise :

[I]l convient que les religieuses aient la liberté de vivre à leur manière, elles auront pour elles en particulier, une dépositaire outre celle qui sera la dépositaire de l'hôpital, et qui sera comptable à sa supérieure pour pourvoir aux besoins des sœurs sur leurs fonds, comme pensions et revenus des habitations, et elles se gouverneront pour l'intérieur de la maison selon leur règle et l'esprit de leur Institut sans que le service de l'hôpital en souffre le moins du monde (Publications of the Louisiana Historical Society, New Orleans, Louisiana, vol. 1–2, 1895).

Comme trésor linguistique, les Ursulines de La Nouvelle-Orléans nous offrent des annales et des EFM's recopiés dans des registres, que nous comptons examiner et comparer aux écrits de Québec et à ceux de la France. La particularité des EFM's louisianais va nous emmener à revenir sur l'origine de cette coutume épistolaire afin d'en comprendre son utilisation et son importance.

1.5. Les fonctions de l'écriture chez les Ursulines : marqueur de hiérarchisation ? Écriture personnelle ? Écriture hagiographique ?

L'apprentissage de l'écriture au XV^e siècle était un savoir principalement élitiste et genré. Élitiste dans le sens où seulement certaines classes sociales de la société recevaient une instruction intellectuelle qui comprenait la lecture, l'écriture, les mathématiques, la philosophie, etc. Pour le reste de la population française, on privilégiait l'apprentissage d'un savoir-faire religieux à travers le catéchisme. Ainsi, plusieurs moyens étaient mis en place pour diffuser et pour instruire la foi chrétienne. La prédication, tout comme la messe dominicale par les prêtres des paroisses, permettait de diffuser cet enseignement religieux aux hommes et aux femmes. L'instruction proposée aux hommes et aux femmes n'était pas la même, ce qui nous amène à souligner le fossé éducationnel qui les séparait à cause de leur sexe. L'éducation des femmes au XVII^e siècle restait centrée autour du catéchisme, de la couture, de la musique et de la bienséance. Cependant, même si l'espace social de l'époque était monopolisé par les hommes, la position de la femme au sein du cloître leur a permis de s'approprier « un espace public » (Dubois & Jeudy 2017, 16). Comme dans plusieurs autres communautés féminines religieuses, les Ursulines ont érigé un système hiérarchique : d'un côté se trouvaient les dirigeantes des couvents, dont la Mère Supérieure, possédant des savoirs avancés et perfectionnés (lecture, écriture, gestion de l'argent) ; de l'autre, les sœurs converses n'ayant que des savoir-faire plus rudimentaires.

Les Mères Supérieures se trouvaient en haut de cette échelle. Elles étaient toutes des femmes « éduquées » puisque seules des femmes éruditesses de la société (civiles ou de la communauté) étaient nommées abbesses et Mères Supérieures. Elles possédaient des savoirs intellectuels dignes des hommes de l'époque et avec l'aide de leurs assistantes, elles écrivaient à leurs bienfaitrices, aux membres du clergé local, etc. L'éducation intellectuelle des religieuses se

poursuivait au sein du Conseil des Discrètes. Ce Conseil incluait l'Assistante, la Zélatrice,²⁶ la Dépositaire, la Maîtresse des novices, la Maîtresse générale des classes de pensionnaires, la Portière et la Secrétaire du Chapitre, c'est-à-dire toutes celles qui se devaient de faire preuve de talents intellectuels afin de remplir leur position pleinement selon le Règlement de Paris de 1705. Ainsi, la Zélatrice devait pouvoir écrire des lettres. La Dépositaire devait pouvoir dresser des comptes et la Secrétaire de chapitre devait être « fort soigneuse et fidelle à remarquer et coucher par écrit dans les Registres, toutes les propositions et conclusions faites dans lesdites assemblées marquant le jour, mois, an et la Mère qui y a présidé » (1705, 227).

Toujours au sein de la communauté, mais à un niveau inférieur, on retrouve les novices de ces couvents à qui l'on enseignait les mystères de la foi, les prières et les sacrements. En effet, une certaine instruction religieuse était attendue de la part des futures novices. Le Règlement de Paris de 1653 inclut une liste de questions sur leurs aptitudes intellectuelles et manuelles pour la période du noviciat. Certaines d'entre elles concernent le savoir lire et écrire ; d'autres portent sur leurs aptitudes à coudre, à laver le linge, etc. Mais là encore, la principale préoccupation restait religieuse. Ainsi, si la Mère Supérieure jugeait la postulante « incapable de la Religion, elle sera honnestement congediée. Sinon les Discrettes la verront ensemble, vne ou plusieurs fois au Parloir, pour en auoir plus de connoissance » (1653, 235).

Les sœurs converses devaient quasiment observer les mêmes règles que les novices. On leur posait les mêmes questions, mais elles n'avaient pas besoin de savoir lire et écrire pour pouvoir être acceptées au sein de la communauté (1653, 240). Cependant, cela a semblé changer

²⁶ La Zélatrice occupe la troisième position hiérarchique, derrière l'Assistante qui est le bras droit de la mère supérieure ; elle veille à ce que les règles adoptées par la communauté soient respectées. Selon la constitution des Ursulines de Paris, elle doit aussi rédiger les écrits de la communauté.

au fil des années. Diné (1999, 559) précise qu'« [a]u XVII^e siècle, moins de 10 % des converses, sur l'ensemble des ordres, ne parviennent pas à signer leur acte de profession et que peu à peu, entre 1700 et 1760, cette proportion se réduit presque à néant ». Pour les religieuses de chœur, « la totalité sait lire, écrire et signer durant les XVII^e et XVIII^e siècles. [...] Les rares signatures maladroites sur certains documents relèvent des infirmités apparues avec l'âge ou alors leur absence non-expliquée » (Diné 1999, 560).²⁷

D'après le *Règlement* des couvents d'ursulines, la lecture était autorisée, mais elle était surveillée. Ainsi, le *Règlement de l'ordre des Ursulines* du faubourg Saint-Jacques indique que les Ursulines « n'ayent, ni lisent aucuns Livres ou écrits profanes, & sur-tout qu'elles n'écrivent ni reçoivent aucunes lettres sans la permission de la Supérieure, qui les lira & fermera ou fera fermer pour les envoyer » (1705, 44). On reconnaît ici la règle on ne peut plus stricte qui définit ce que peuvent lire et ne pas lire les religieuses. Ces restrictions méritent d'être soulignées puisqu'elles dépeignent l'éducation littéraire religieuse que reçoivent les Ursulines. Pour parfaire cette éducation, la Sainte Écriture était indispensable à la bibliothèque de l'ordre de Sainte-Ursule, en plus de quelques livres qui étaient nécessaires à la bienveillance ecclésiastique des moniales :

²⁷ Néanmoins, il est important de souligner ici que savoir écrire son nom ne veut en rien dire qu'une personne sait lire et écrire. Par ailleurs, les signatures dont Diné parle font référence à celles que l'on retrouve dans les registres de professions et de vêtues des cloîtres qui étaient signés par les postulantes et novices et leurs familles lors de leurs entrées au couvent. De plus, cette assertion ne vaut que pour les communautés ursulines de France. (Diné ne fait aucunement mention ici des Ursulines de Nouvelle-France.)

chaque sœur aura un Missel,²⁸ un Diurnal,²⁹ et un Bréviaire,³⁰ lequel sera relié en deux tomes, et un Psautier³¹ français autant qu'il se pourra. Outre le livre de leurs Constitutions et Règlements, qu'elles doivent avoir en singulière recommandation, chacune aura en sa chambre un *Nouveau Testament* français et un Gerson *De l'imitation de Jésus-Christ* (Oury 1999, 93).

Comprendre la relation qu'entretenaient les Ursulines avec les livres permet de rendre compte de l'importance du lien qui unit les savoirs lire et les savoirs écrire. À la suite des transformations orthotypographiques au temps de la Réforme, les pratiques orthographiques des Ursulines se sont-elles adaptées aux modèles des imprimés dont elles avaient accès à l'époque ?

Les Ursulines ont laissé des écrits appartenant à différents genres littéraires bien qu'elles soient particulièrement connues pour leurs écrits personnelles (lettres de Guyart à son fils, correspondances de Tranchepain avec Raguet, etc.). Ainsi, elles ont pris la plume pour rédiger des lettres personnelles³² ou bien circulaires, des entrées dans des annales ou dans les mortuaires ou bien encore des récits de voyage. Chaque genre suivait des règles différentes et des objectifs certains.

Néanmoins, pour ces moniales, l'écriture était rarement individuelle et personnelle, comme le remarque Roy (2006, 55). Elle ne servait pas uniquement d'outil leur permettant de s'exprimer sur leur sentiment d'expatriée (dans le cas des Ursulines de Nouvelle-France). Cette

²⁸ Un *missel* est un livre qui contient les prières de la messe, et dont le prêtre se sert à l'autel.

²⁹ Un *diurnal* est un livre de prières, extrait du bréviaire, qui contient seulement les offices de la journée.

³⁰ Un *bréviaire* est un livre contenant l'office divin que devaient réciter chaque jour les clercs qui étaient dans les ordres sacrés.

³¹ Un *psautier* est un ensemble des 150 psaumes bibliques intégré dans le culte des religions juive et chrétienne.

³² En ce qui concerne les lettres personnelles, Roy (2006, 53) mentionne qu'elle était à la fois « un support et un prétexte, le nécessaire relais par lequel transite désormais l'écriture sous toutes ses formes ». Elles décrivaient les différentes activités qui avaient lieu au sein de leur communauté, mais aussi ce qui se passait dans la colonie.

activité se poursuivait aussi dans les annales du monastère ou dans les mortuaires, ces derniers faisant office de récits hagiographiques. L'écriture était un outil collectif dans le sens où les religieuses répondaient à leur devoir de mémoire en mettant sur papier tout ce qui avait trait à leur vocation religieuse. Les entrées des annales retraçaient tous les événements importants en relation avec la communauté religieuse, que ce soit les rentrées d'argent, la météorologie ou le décès d'une religieuse.

L'écriture a indéniablement plusieurs fonctions chez les Ursulines. Elle pouvait être personnelle, mais aussi coutumière comme nous venons de le dire. L'accès des Ursulines aux normes de l'écriture nouvelle est immuable et successif. Les formes graphiques évoluent d'une variation à l'autre, stabilisant leurs acquis anciens tout en empruntant des découvertes au moderne, indépendamment les unes des autres. L'analyse de certaines formes graphiques dans les EFMs permet de rendre compte de l'évolution de l'orthographe du français.

CHAPITRE 2 : LES ÉLOGES FUNÈBRES MONASTIQUES

Si l'éloge funèbre est un genre littéraire connu de tous, l'EFM a des origines plus obscures. On ne connaît que très peu les circonstances qui ont amené les moines et les moniales à adopter et à poursuivre la pratique de l'éloge depuis leurs cloîtres. En raison de sa nature peu attrayante, mais aussi en raison de la complexité de son origine, l'EFM reste un genre peu étudié. Nous allons démontrer que cette vieille coutume monastique porte en elle-même l'histoire d'une communauté religieuse et permet d'examiner la façon dont ses membres écrivaient.

Les EFM, écrits par les Ursulines entre le XVII^e et le XIX^e siècle, accomplissent plusieurs fonctions, notamment l'enregistrement du décès d'une religieuse comme élément de mémoire de l'institution et l'annonce de ce décès aux maisons monastères appartenant à un même ordre. Chaque éloge funèbre retrace, de façon exemplaire, le parcours religieux de la défunte, de son attrait pour la religion jusqu'à son décès.

Ce chapitre se divise en trois parties. Dans la première partie, nous présenterons l'évolution de ce genre littéraire. Perçu initialement comme un simple acte administratif par les membres du clergé — celui d'enregistrer le décès d'une personne —, l'éloge va se transformer en récit de faits et gestes du défunt dans ce qu'on appelle le discours patristique. La littérature patristique va alors permettre au discours religieux, et donc à l'éloge funèbre, de s'implanter formellement, même si leur définition n'est en rien similaire.³³ Puis avec l'arrivée d'un autre genre, les *Gesta*, et l'addition de commentaires ponctuels concernant la communauté, l'éloge va se transformer en outil littéraire où la narration monastique côtoie l'information. Avec

³³ Il ne nous est pas possible de dire que la littérature patristique est synonyme d'oraisons funèbres ou même que cette dernière est à l'origine de ce genre. En effet, comme le souligne Ziadé (2007 : 13) la littérature patristique « n'est pas tant l'éloge d'une vie et d'une mort exemplaire qui se joue [...], comme c'est le cas dans les oraisons funèbres, mais la célébration d'une victoire sur les forces du mal ».

l'apparition des rouleaux mortuaires au XVIII^e siècle, les EFM vont avoir une fonction collective.

Dans notre seconde partie, nous examinerons l'usage de l'EFM dans la communauté des Ursulines. À l'aide des *Chroniques* de Pommereu de 1673, nous verrons comment la littérature patristique, les *Gesta* et les rouleaux mortuaires, s'imbriquent les uns dans les autres afin de répondre aux besoins administratifs des Ursulines.

Dans notre dernière partie, nous verrons que l'EFM peut se décliner sous trois formes. Il peut se présenter sous forme de notice dans les annales des monastères, être une entrée dans un mortuaire ou prendre la forme d'une lettre qui est envoyée au couvent voisin. Quelle que soit sa forme, l'EFM répond à des besoins distincts de la communauté. Nous verrons aussi qu'il revêt une structure bien particulière et que ce qui semble déterminer la longueur et, par conséquent, le contenu de l'éloge funèbre est la fonction de la défunte au sein de la maison religieuse, peu importe qu'il soit rédigé dans un annale, dans un mortuaire ou dans une lettre.

2.1. De l'éloge ecclésiastiques à l'éloge funèbre monastique : l'évolution d'un genre

2.1.1. Les éloges dans l'antiquité

Dans l'Antiquité, un éloge (en latin *elogium*) désigne un discours public et solennel ou un texte à caractère littéraire. À l'origine, c'est une inscription au bas des statues ou des tombeaux. Au même titre que le récit et le blâme, l'éloge était un genre discursif enseigné par les rhéteurs. Lorsqu'il était écrit, l'éloge prenait la forme de diptyques dits « consulaires ». Molinier (1890, 5) les définit comme étant des « tablettes doubles, d'où leur nom, généralement d'ivoire ou d'os » où il était inscrit le portrait, le nom et les qualités de grands consuls ou magistrats.

Dans les siècles qui ont suivi l'adoption du christianisme comme religion officielle, le monde ecclésiastique emprunte cet usage pour inscrire les « noms des évêques, principalement

de ceux qui s'étaient distingués par leur sainteté ; les noms des vivants, dignitaires de l'Église ou de l'ordre politique, bienfaiteurs de l'Église, fidèles ayant fait des offrandes, ainsi que le nom des fonctionnaires et bienfaiteurs défunts » (Desnoyers 1863, 104).

Notons qu'une grande distinction s'installe entre les diptyques « consulaires » et les diptyques « ecclésiastiques » (Billiet 1846, 9-19). Les premiers font honneur aux consuls et n'ont pour fonction que de représenter les qualités des hommes à la tête du gouvernement. Les seconds, comme leur nom l'indique, sont d'ordres sacrés. Ils se composent très souvent en trois parties. La première partie de ces diptyques « ecclésiastiques » est :

un registre sur lequel on inscrivait les noms de ceux qui avaient reçu le baptême.
[La deuxième partie est un registre] sur lequel on conservait les noms des évêques de chaque diocèse [et la troisième partie est un registre] sur lequel on écrivait les noms de ceux qui avaient fondé des services religieux (Billiet 1846, 14).

Ces diptyques concernaient les vivants. Lorsque les évêques ou bien les bienfaiteurs de la communauté religieuse décédaient, l'Église inscrivait leurs noms sur un autre genre de diptyques afin de conserver leurs mémoires. Ainsi, que ce soit pour enregistrer les actes des vivants ou le décès des défunts religieux, les diptyques ecclésiastiques avaient une fonction officielle : celle de tenir la paroisse informée de ce qui se passait au sein de la communauté.

Plus tard, l'Église va distinguer le diptyque des décès des évêques, appelé aussi martyrologe, d'un autre diptyque funèbre, celui répertoriant les décès des fidèles. Le premier registre, celui des évêques et des fondateurs conserve une fonction liturgique, puisqu'à leurs morts, ces derniers devenaient des Saints. Ce n'est que beaucoup plus tard que le rappel de la mort des évêques et celui des fidèles va apparaître simultanément à un moment précis dans la liturgie. Le second diptyque, celui répertoriant les décès des fidèles, a reçu plusieurs

appellations : livre anniversaire,³⁴ livre de vie, livre des morts, annales (Martigny 1889, 252). C'est vers le IX^e siècle, que « l'usage s'introduit en France de répartir les noms portés sur ces listes entre les différents jours de l'année, au jour anniversaire de la mort de chacune des personnes y figurant » (Moliner 1890, 50). C'est d'ailleurs ce genre de diptyque qui donnera naissance aux obituaires et nécrologes.

Quels que soient leurs rapports proches ou lointains avec la religion, ces registres prennent des formes particulières. L'une d'entre elles est le martyrologe. C'est un calendrier des anniversaires des martyrs ou saints qui sont susceptibles de recevoir une commémoration par l'Église. Comme le mentionne de Gaiffier (1961, 81), « les mots *martyrologes* et *calendriers* étaient employés indistinctement. [...] ». Les premières compilations de martyrs datent du V^e siècle. Ils « sont les premiers essais de martyrologes généraux » (de Gaiffier 1961, 81). On les consulte pour connaître la liste des saints à célébrer chaque jour. Chaque entrée s'accompagne d'un petit résumé historique qui permet de cataloguer des événements majeurs au sein d'une communauté.

Un autre type de registre bien connu est le livre des morts. Sa fonction principale n'était pas d'honorer les martyrs décédés, mais bien d'enregistrer officiellement le décès des fidèles. Il n'y avait pas d'hommage public, ni de célébration, si ce n'est que les noms des fidèles étaient mentionnés dans les prières lors des messes, une tradition toujours d'actualité dans l'Église catholique.

³⁴ On appelle cela *livre anniversaire* ou *livre de vie* puisque le décès d'une personne sainte est le jour de sa naissance.

2.1.2. Les éloges dans la littérature « patristique »

Vers les IV^e et V^e siècles, la christianisation de l'Empire va permettre à plusieurs théologiens, considérés par l'Église moderne comme les Saints Pères de l'Église, d'émerger grâce à la littérature dite « patristique ». La littérature patristique fait ressortir deux grands ensembles de textes à caractère apologétique écrits à différentes époques par des chrétiens d'origines diverses.³⁵ Le premier ensemble inclut des textes hagiographiques relatant la vie des apôtres et des premiers martyrs chrétiens, écrits entre le I^{er} et le III^e siècle. Le deuxième ensemble de textes apparaît après l'officialisation du christianisme. Il comprend les témoignages du christianisme primitif et les écrits servent à illustrer et à défendre la doctrine (œuvres théologiques, traités ecclésiastiques et compositions liturgiques) (Dubois 2014, 8-10).

Au IV^e siècle, Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse et Basile de Césarée furent parmi les premiers à utiliser le genre oratoire profane issu des écoles helléniques pour répondre à la problématique chrétienne de leur temps (Noret 1995, 44).³⁶ En effet, leurs écrits hagiographiques font appel à « la tradition légendaire » (Noret 1995, 44) pour décrire de façon élogieuse la vie des martyrs et des saints. Comme l'expliquent les spécialistes des Saints-Pères, Méridier (1906) et Guignet (1911), les écrits de Nazianze et Nysse, par exemple, regorgent de rhétorique grecque, car « c'est à l'école de la sophistique que les Pères du IV^e siècle vont apprendre les finesses de la langue grecque classique et les secrets de la rhétorique profane » (Méridier 1906, 4). En outre, Méridier et Guignet mentionnent que Nazianze et Nysse

³⁵ Ambroise de Milan, Athanase d'Alexandrie, Basile de Césarée, Cyrille de Jérusalem, Éphrem de Nisibe, Eusèbe de Césarée, Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse, Hilaire de Poitiers, Jean Chrysostome, etc...

³⁶ D'autres Pères de l'Église ont adapté le discours de circonstance païen (les homélies de Jean Chrysostome et de Eusèbe de Césarée), mais l'œuvre épидictique de Grégoire de Nazianze, tout particulièrement, et celle de Grégoire de Nysse sont particulièrement prolifiques et variées. Une étude de Bernardi (1995) traite de la production christianisée de Grégoire de Nazianze.

introduisent dans leurs écrits de nombreuses vertus chrétiennes et introduisent au sein de l'Église un nouveau genre en christianisant l'éloge païen.

C'est cette christianisation de l'éloge qui nous paraît essentielle ici. Elle témoigne de la volonté de Nazianze et Nysse d'adopter, notamment, les règles de composition de la déclamation, traditionnel exercice d'éloquence, à la prédication chrétienne (l'homélie) et la commémoration des morts (l'éloge funèbre). L'éloge funèbre chrétien devient alors un ensemble de louanges portant sur la sainteté de la vie et l'exemplarité de la mort d'un personnage de l'Église (Dubois & Jeudy 2017, 10). En effet, selon Chassang (1862, 304), qui dans un article commente le livre de Caffiaux (1861), *L'oraison funèbre dans la Grèce païenne*, l'éloge chrétien va célébrer « la foi en l'immortalité et l'espérance d'une vie meilleure », ce que l'éloge funèbre de la Grèce païenne ne fait pas.

2.1.3. Les éloges dans les *Gesta*

Issues de la tradition historiographique, les *Gesta* apparaissent entre les VIII^e et le X^e siècles. Rédigées dans un but précis, les *Gesta* correspondent à :

de notices consacrées à des prélats, notices que les érudits ont souvent abusivement appelées des « Vies », les *Gesta* font parfois figure de recueils de Vies de saints et certaines notices sont en effet des abréviations de vitæ plus développées connues par ailleurs. [...] certaines notices de *Gesta* s'organisent en une démonstration de la sainteté du personnage, souvent indifférente à la chronologie. [...] elles accordent une grande place à la mort et à sa sépulture. [...] les mauvais évêques ou les mauvais abbés ont aussi leurs notices qui servent à montrer ce qu'il convient d'éviter (Sot 1981, 18)

Les *Gesta* sont fortement imprégnées de la culture hagiographique et liturgique de leurs auteurs, qui associent le miraculeux tout en commémorant une histoire sainte.³⁷ C'est pour cette raison que dès son avènement, la République de Rome reprend cette tradition orale et littéraire. L'éloge

³⁷ Les *Gesta* se rapprochent du genre hagiographique, mais comme le souligne Sot (1981), les auteurs des *Gesta* se dispensent bien souvent « de répéter les gestes ou les miracles ». Les deux écrits sont bien différents.

célèbre les actions et les vertus de plusieurs types de citoyens : soit d'un empereur vivant, soit d'un athlète s'étant illustré dans le stade, soit d'un guerrier ayant rendu à la République un service patriotique d'exception puisque, ne l'oublions pas, dans l'Antiquité, l'hégémonie et le patriotisme sont les deux buts politiques de l'éloge païen.³⁸ En outre, elles possèdent le caractère biographique et apologétique de la littérature patristique. En revanche, elles se distinguent des écrits patristiques par la présence d'informations historiques, liturgiques et topographiques. À l'époque carolingienne, les *Gesta* deviennent de véritables catalogues chronologiques relatant les faits et gestes des papes (*gesta pontificum*) ou ceux des évêques (*gesta episcoporum*) de l'Antiquité et du Haut Moyen Âge (Sot 1981, 34).

Dans les monastères, la tradition des *Gesta* émerge entre le VIII^e et le IX^e siècle, au moment où « noblesse et sainteté s'allient de manière indissociable, la seconde ne pouvant provenir que de la première et la première ne trouvant d'épanouissement que dans la seconde », précise l'historien et bénédictin Pradié (2004, 2). Les *Gesta* servent de prime abord à « justifier la possession des biens par des actes, actes qui sont eux-mêmes précisément référés à tel évêque ou tel abbé bien situé dans la trame chronologique de l'histoire sainte de l'institution » (Sot 1981, 21). Ce type de *Gesta*, plus communément appelée *Gesta abbatum*, va permettre aux monastères de développer un argumentaire sur tous les bienfaits qu'apporte leur institution au sein de l'Église, la vitalité de leur action, la foi profonde de ses membres, créant ainsi leur propre histoire hagiographique.

³⁸ Dans les temps modernes, l'éloge funèbre se transforme en oraison funèbre (Bossuet ; Voltaire) et en discours académique (Fontenelle).

2.1.4. Les éloges dans les rouleaux mortuaires

Issus d'une tradition datant du milieu du VIII^e siècle, les rouleaux mortuaires³⁹ sont des textes élogieux rédigés à la suite du décès de religieux. Ils sont ensuite envoyés aux différentes communautés appartenant à un même ordre, ce qui permet de renforcer les liens entre elles et d'en faire connaître leur évolution. Au-delà de l'annonce du décès, le rouleau mortuaire avait une autre fonction : la demande de suffrages ou de prières à l'intention du défunt. Cette tradition religieuse s'institutionnalise vers le début IX^e siècle. D'après Alduc-Le-Bagousse (2004, 18), l'article XLVII, écrit lors du concile de Mayence du 9 janvier 813,

prévoit [...] que la mort d'un évêque, d'un abbé ou d'un simple religieux sera notifiée par lettres à chacun des évêchés dont l'évêque participe à cette assemblée ; puis une personne de confiance de l'entourage de ce dernier sera chargée de faire connaître des lettres aux diverses communautés du diocèse, et ainsi de demander des prières pour le défunt.

Au-delà des formules toutes faites, les rouleaux mortuaires correspondaient à une description élogieuse de la vie et des bonnes œuvres du défunt. Celui-ci débutait donc par l'encyclique — une lettre circulaire — où l'on rappelait au lecteur qui était le défunt et le récit de sa mort (Alduc-Le-Bagousse 2004, 18). Cette description avait deux objectifs : montrer que ce dernier était digne des recommandations de prières à son intention et que des suffrages ou des prières à son intention étaient nécessaires pour le soulager et lui permettre d'obtenir son Salut.

Une fois le texte rédigé, un messenger se mettait en route avec le rouleau. Chaque maison religieuse visitée écrivait une courte notice ou une inscription plus recherchée (sous le nom de titre ou *tituli*) en dessous du texte original. Soulignons que l'on n'envoyait pas un rouleau mortuaire à chaque décès. On en rédigeait un seulement lors du décès des abbés et des supérieurs d'un monastère. Très souvent, on trouvait en bas du texte une liste des autres défunts religieux

³⁹ Exemple des rouleaux mortuaires de Normandie : celui de Saint Vital, mort en 1122 qui fait 9,5 mètres de long (Alduc-Le-Bagousse 2004, 20).

appartenant au cloître. Ce que la pratique des rouleaux mortuaires met en avant est l'esprit communautaire et collectif de la mort au sein d'un monastère.

2.2. Les éloges funèbres monastiques chez les Ursulines

Qu'ils apparaissent sous forme de registres spécialisés ou de rouleaux mortuaires envoyés à d'autres monastères, les EFMs doivent être analysés sous toutes leurs dimensions, qu'elles soient discursives (description du religieux dans la vie, face à la mort, etc.) ou formalistes (les fonctions institutionnelles, les différents formats et les structures rédactionnelles). Puisqu'ils dérivent des diptyques et des écrits hagiographiques, en passant par l'éloge ecclésiastique, l'EFM chez les Ursulines va associer à la fois le miraculeux à l'historique, et la description au discours argumentatif.

Les Chroniques de l'ordre des Ursulines, écrit en 1673 par Marie de Pommereu, religieuse Ursuline du monastère de Paris, nous offrent une parfaite synthèse de tous les genres littéraires qui ont inspiré la rédaction des EFMs. Dans un passage révélateur relatif au choix du terme « chronique » pour le titre de son ouvrage, Pommereu insiste sur l'importance de l'Antiquité dans les maisons religieuses. Ce conservatisme se retrouve aussi dans son écriture. Trois parties composent son œuvre, chacune d'entre elles contient des informations aussi bien célestes et élogieuses, qu'historiques, chronologiques, typographiques pour n'en citer que quelques-unes. Ainsi, elle explique :

[l]e mot de Chroniques, qui est le titre de ce livre, & qui paroist dès sa premiere page, passe aujourd'huy pour un vieux mot : Mais il y est employé plutôt que celui d'HISTOIRE, par imitation de la plupart des Ordres Religieux : Et il nous a semblé que dans les Monasteres comme dans l'Eglise, l'antiquité est toujours venerable (1673, xii).

La première partie de son œuvre comprend un précis d'histoire avec l'origine de l'ordre des Ursulines (20 pages) et un récit des vies exemplaires « dans le martyr » des premières fondatrices (68 pages). Si ces histoires sont censées s'adresser uniquement « a toutes les superieurs et

religieuses de l'ordre de Sainte Ursule » (ix), leurs influences dépassent généralement les murs des couvents. Pour Pommereu, la relative abondance des sources qui concernent l'établissement de la communauté, les motivations et les démarches des Ursulines permettent de conserver la mémoire des saints fondateurs. L'objectif de son travail d'hagiographe est de constituer une œuvre religieuse où les protagonistes — les Ursulines — se retrouvent au cœur d'une nation chrétienne en expansion.

La deuxième partie de l'ouvrage de Pommereu est une chronologie de 354 pages des monastères d'Ursulines en France et ceux qui en sont dérivés.⁴⁰ Cette partie a une visée édifiante comme son titre en témoigne : *Le progrès & la perfection du mesme Ordre en l'établissement des Monasteres des Religieuses. Et les choses plus remarquables qui y sont arrivées* (127).⁴¹ Selon Pommereu, on remarque « tant de merveilles dans chacune des congrégations, que l'on ne pourra s'empêcher de dire cent fois : O qu'elle est belle ! O qu'elle a de vives lumières, cette Chaste Lignée de SAINTE URSULE » (484).

La troisième et dernière partie des *Chroniques* réunit les récits élogieux de 34 Ursulines « qui ont vécu, & sont mortes dans l'ordre après y avoir rendu des services signalés, ou donnés des exemples extraordinaires de vertu, & receu des faveurs célestes » (ix). Ce discours de nature apologétique correspond au genre rhétorique que l'on retrouve dans les EFMs de notre corpus. La rédaction des 34 éloges par Pommereu s'appuie sur les nombreux mémoires et annales issus de plusieurs congrégations d'ursulines. Ce qui lui permet de « faire revivre [leurs] Patronnes en [elles] — mesmes » (xv).

⁴⁰ La seconde partie contient un supplément qui résume l'histoire dite exemplaire de plusieurs couvents moins connus (pages 463 à 479).

⁴¹ L'écriture a ici été modifiée.

Pour Pommereu, l'EFM d'une Ursuline agit comme un exemple véritable et vérifiable de l'existence de Dieu. Il révèle son acte de foi. En fait, la nature édifiante de l'éloge est si puissante qu'elle devient extatique, prenant ainsi une dimension mystique. Pommereu compare les communautés à des ruches mystiques de religieuses se multipliant dans la pureté et indique que l'on ne peut parler des religieuses « qu'avec admiration et extase » (483). Elle prévient que ces récits élogieux contiennent des choses surnaturelles puisqu'on y voit « des conduites aussi rares qu'il s'en remarque dans les Saintes de Nostre-Seigneur a bien voulu honorer de sa visite » (36).

2.3. Les différents formats de l'éloge funèbre monastique chez les Ursulines

Dubois (2014, 2) définit l'EFM des Ursulines comme étant un document de nature public écrit généralement par des mères supérieures ou ses conseillères / secrétaires. Il a un caractère public en ce sens qu'il est motivé par un fait administrativement défini — le décès d'une personne — et qu'il répond à une procédure préétablie : l'enregistrement du décès. Il s'inscrit donc dans un cadre juridique de nature religieuse. Cependant, l'éloge est personnalisé, ce qui laisse une liberté réelle à la narration, à l'appréciation et aux jugements de celle qui le rédige (Dubois & Jeudy 2017, 4).

Bien que tous construits sur le même modèle, aucun de ces éloges ne ressemble à un autre. De plus, l'EFM prend des formats différents : annales du monastère, mortuaire ou bien lettres. Dans les sections qui suivent, nous allons examiner les différents formats et les multiples fonctions de l'EFM tel qu'il est rédigé par les Ursulines.

2.3.1. Les éloges funèbres monastiques dans les annales

Selon la Constitution des Ursulines de 1653 (185) :

... la secretaire, pour bien observer ce que les Constitutions luy prescriuent, aura plusieurs liures ou Registres. Le premier, sera le liure des annales du Monastere, auquel sera deduit le commencement & le progrez de la Maison [...] ; les Religieuses decedées en la maison qui auroient excellé en uertu, & sainceteté de uie, marquant le iour, le mois,

& l'an de leur decez. Et le lieu de leur sepulture. Et autres choses dignes d'estre laissées à leur postérité.

Les annales sont donc des registres dans lesquels une secrétaire de chapitre inscrit chronologiquement les événements importants survenus tout le long de l'année : arrivée des jeunes novices, décès d'un évêque, construction d'un bâtiment, rentrée d'argent par la vente d'un bien. La tenue d'un tel registre permet aux religieuses de tenir compte des allées et venues des personnes dans le monastère, des activités financières, religieuses et politiques. Les éloges dans les annales sont souvent succincts. Leur but est simplement informatif et non descriptif et pédagogique. La notice offre une description aussi éparse qu'instructive. On y trouve le nom civil et religieux de la défunte, la date de son décès, son statut, et quelquefois, la raison de son décès. Toutefois, si la défunte a occupé une fonction importante dans le cloître, sa notice sera plus détaillée avec des détails sur sa jeunesse, et sa qualité de moniale dans le couvent.

Dans sa plus simple apparence et long de seulement quelques lignes, l'EFM que l'on retrouve dans les annales fait donc office d'entrée administrative. Dans notre corpus, on retrouve les éloges les plus courts dans les annales provenant de France. Voici un exemple d'éloge funèbre qui provient des annales de La Ciotat, dans le sud-est de la France et écrit en 1727 :

Le 17 iuillet a vne heures apres minuit est decedee nre chere Sr de St antoine en religion et du siecle anne de gaillard agée de 52 ans natue de ce lieu fille de mr de gaillard et de madame de Roquossante mr de cugis nre confesseur la assistee à sa mort et à son enterrement.

Cependant, il existe des éloges plus détaillés, comme ceux que l'on trouve dans les *Annales du monastère, 1639-1822* des Ursulines de Québec. Souvent long d'une page, il est placé à côté des actes de foi signés par ladite défunte. Il est évident que la page blanche n'est remplie qu'au décès de la religieuse. De cette façon, les éloges dans les annales québécois sont similaires à ceux que l'on retrouve dans les mortuaires.

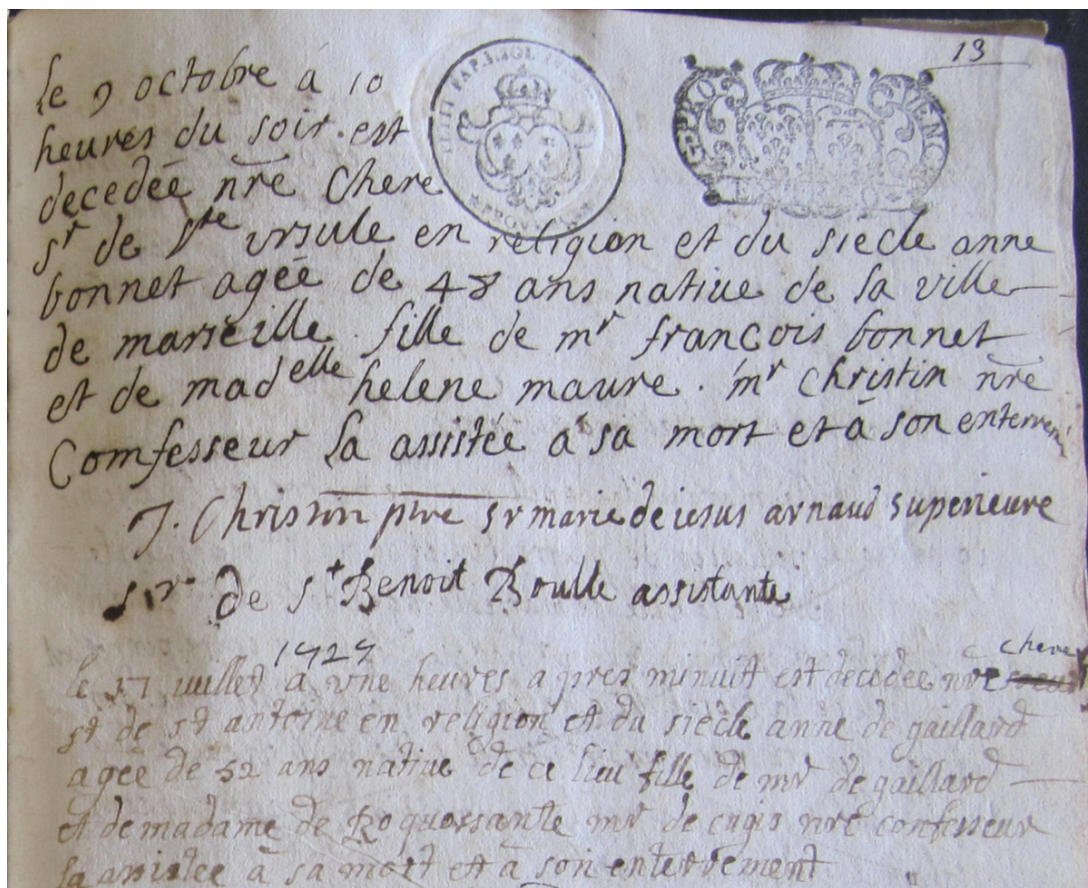


Photo 1 : Éloge funèbre provenant des annales de La Ciotat en France

2.3.2. Les éloges funèbres monastiques dans les mortuaires

Le mortuaire, comme son nom l'indique, est une sorte de cahier de nature administrative qui sert à cataloguer les décès au sein du cloître. Les EFM y sont plus souvent détaillés et peuvent faire plusieurs pages. Mais encore une fois, la longueur varie. Comme le mentionne Huyghebaert (1972, 28), l'éloge funèbre dans les mortuaires « peut être fort simple : une simple annonce du décès suivie d'une demande de prières ».

52
L'AN mil six cens et trente et le dixseptiesme iour
D'octobre un ieu dy un peu auant dix heures du matin
est decedee en paix nostre treschere sœur en nostre seigneur
La bonne et deuote Mere Catherine de s^{te} Ursule l'adis
de Camaret aagée d'environ trente trois ans, elle a esté
ensepuelie le lendemain, a la Grotte plus proche de l'Autel.
† Requiescat in pace †

Nous pouuons dire de ceste bonne Mere, qu'elle a esté
toute sa vie comme un petit Ange. Car elle ha esté choisie
et appelée de Dieu d'une façon si particuliere, que des
le berceau elle luy a esté consacrée, et sembloit auoir
porté du semo de sa Mere, la deuotion et Candeur.
Tout petite enfant, qu'elle estoit, elle auoit une telle
pudeur et candeur naturelle, qu'elle n'osoit haulser
les yeux en hault pour regarder les personnes. En son
enfance elle prioit continuellement Dieu, et pour se faire
elle se cachoit derriere son liet, et quand on l'auoit
perdue on estoit assure de la trouuer la disant ses heures
ou s'entretenant des saintes pensees, desquelles à peu près
en c'est aage tendre elle pouoit estre capable. et y auoit
grande difficulté de l'en retirer, et falloir vser de caresses
et artifices, pour la faire quitter ceste douce et sainte
retraicte.

Photo 2 : Éloge funèbre provenant du mortuaire d'Arles en France

Prenons l'exemple d'un EFM écrit dans le mortuaire d'Arles, en France (cf. photo ci-jointe). Cet EFM est long d'une page. Il commence avec un petit paragraphe de six lignes qui présentent les informations biographiques essentielles sur la défunte. Sa fonction narrative, bien qu'administrative, consiste dès lors à fournir des renseignements sur la jeunesse, mais aussi la vie de la défunte de façon à donner l'exemple. Son trépas et son décès clôturent l'EFM en exemplifiant la religieuse et en faisant d'elle un modèle à suivre.

2.3.3. Les éloges funèbres monastiques dans les lettres manuscrites

Les éloges sous forme de lettres manuscrites, que les historiens nomment aussi lettres circulaires, servent de faire-part du décès d'une religieuse à un autre couvent. Ils sont généralement écrits et signés par la Mère Supérieure ou la Secrétaire de la maison religieuse et sont destinés à être lus au réfectoire. Ils présentent une structure plus proche de la pratique épistolaire, avec les salutations, les formules d'introduction et de conclusion. Contrairement aux éloges dans les annales ou les mortuaires, il y a une demande formelle de prières à l'intention de la défunte dans ceux sous forme de lettres circulaires. L'éloge sous forme d'une lettre a donc une dimension collective et structurelle que les autres formats n'ont pas. Cela dit, son contenu proprement élogieux ne se distingue guère de celui des éloges plus ou moins volumineux écrits dans les annales ou les mortuaires. L'éloge sous forme de lettre n'appelait pas de réponses. Il est important ici de le préciser puisqu'il ne s'agit pas d'une correspondance au sens étymologique du terme, mais bien d'une mutualisation de l'information dans un but communautaire (Dubois et Jeudy 2017, 22). Dans notre cas, les lettres du corpus ont quelquefois conservé le pli témoignant du fait qu'ils étaient à l'origine des lettres.

Prenons par exemple une lettre circulaire écrite à Digue en 1692 (voir annexe 1 pour la lettre entière qui est longue de trois pages). La fonction première de cet éloge est de faire

l'apologie de la défunte, mais aussi de solliciter une demande de prières. Souvent et comme le mentionne Dinet, ces demandes « visent à l'unité morale et spirituelle de monastères qui jouissent pour la plupart d'une totale autonomie » (1999, 605).

2.4. La structure de l'éloges funèbre monastique

Réduite à sa plus simple expression, la structure de l'EFM possède trois composantes obligatoires : l'annonce, le thème de la conduite en religion et celui du trépas. Le rappel biographique (enfance et origine sociale) et la conduite dans le monde menant à la vocation sont facultatifs. Cette structure rudimentaire à trois thèmes se remarque le plus souvent dans les éloges inscrits dans les annales des monastères dont l'usage est interne.

Quant à la structure des quatre thèmes : rappel de l'enfance, conduite exemplaire, conduite en religion et le trépas, elle définit plutôt les éloges dans les recueils spécialisés (mortuaire, livre des décédées, actes de sépulture). Bien sûr, l'EFM envoyé sous la forme d'une lettre autographe ou d'un feuillet imprimé affiche une structure plus complexe. À ces quatre thèmes s'ajoutent des conventions communicatives épistolaires comme les salutations, des commentaires et des composantes typographiques.

Les extraits suivants présentent des exemples de composantes thématiques que l'on retrouve dans les éloges des Ursulines. Dans l'EFM écrit le 19 mars 1729 dans les *Annales de La Ciotat*, la scriptrice débute en écrivant la date et l'heure du décès de la religieuse : *le 19 mars 1729 : a 8 heure du matin est decedée nre chere s de st benoit en religion et du siècle blanche boulle âgée de 68 ans native de la ville de marseille*. Vient ensuite le moment où la scriptrice rappelle le nom du père et de la mère de la défunte : *fille de mr matthieu boulle et de mad^{elle} anne lassy*. Puis est inscrit le nom du prêtre qui a assisté à l'enterrement : *mr decugis nre confesseur la assistée a sa mort et a son enterrement*. Cette entrée administrative n'est pas plus détaillée que

cela, mais comprend cependant les informations minimums requises à ce genre de registre, comme on le retrouve dans les livrets de famille français de nos jours, par exemple.

Dans l'éloge funèbre monastique écrit le 8 février 1725 dans le *Mortuaire de Québec*, la religieuse débute sa notice avec un rappel de l'enfance et de l'origine sociale de la défunte.

D'apparence anodine, cette introduction attire l'attention des lectrices sur les nobles origines⁴² de la plupart des parents des religieuses décédées :

Notre communauté a perdu cette Chere Sr le 8 de feurier 1725 ageé de 27 Ans edemy elle estoit á la derniere Année de son nouiciat cest á dire des quatres années apres sa profession (Mortuaire de Québec, 8 février 1725).

La scriptrice enchaîne ensuite avec la conduite exemplaire de la jeune fille dans le monde et l'appel de sa vocation. Elle résume comment Dieu a attiré son âme et soutenu ses efforts pour entrer en religion, un désir allant souvent à l'encontre de celui de ses parents :

cette Chere Sr perdit Monsieur son Pere et Madame sa Mere étant encore en Nourice personne noble et d vne distinction remarquable pour leur vertu Madame sa gde Mere qui étoit tres vertueuse pris vn soin tres particulier encore plus pour luy faire gouter la vertu elle luy inspiroit ce qu'il falloit quelle fit pour etre bonne Chretienne luy disant souuent que le Caractere d'une Demoiselle se faisoit distinguer par la sagesse et la Crainte doffencer Dieu [...] (Mortuaire de Québec, 8 février 1725)

Le thème suivant est sa conduite en religion. Ce récit, dont la longueur varie selon les éloges, se lit comme un précis des vertus exemplaires de la défunte. On y énumère ses qualités, son zèle dans les exercices, ses grandes croix, sa ferveur dans l'oraison, ses visions et ses grâces. Ce thème permet d'illustrer ses bons mots :

nous nous aperseumes de ses bonnes Calitez láge plus auancé luy faisoit faire des Reflexions salutaires sur les Vanitez du Monde dans lesquelles son Cœur neantmoins se sentoît comme attaché elle retourna dans sa famille ou étant

⁴² Dans son chapitre « l'argent et le recrutement » Diné (1988, 83) discute de l'importance de l'argent dans les entrées en profession. Comme elle le mentionne, « les dots comprenaient souvent, outre un versement en numéraire, des rentes et quelques terres, parfois une maison ». Cela prouve donc qu'il était nécessaire d'avoir un certain montant pour pouvoir postuler.

Maitresse de ses Volontez elle se donna a la Vanité et les Chaires qui commençoient a Lattacher á ce que le monde Cherit ne luy fut pas si aisé a rompre Cependant les Instructions quelle auoit receüe dans nos Classes luy venoient souuent á LEsprit et touchoient son Cœur d vne maniere a la faire retourner de tems en tems a a quitter le monde et a se faire Rses, mais ces salutaires pensées Changeoient au plustost le Seigr luy destinoit vne graces plus fortes vn Jour quelle assistoit a vn sermon d'vne profession de cette Ceremonie elle entra dans LEglise des Rds Peres Jesuite qui se trouua sur son Chemin elle versa vn torrent de Larmes et prit vne forte resolution de poursuiure son entrée apres encore quelques delay ayant heureusement termine ses [...] elle auoit un amour tres Tendre pour sa vocation Nre Institut faisoit ses délices Remerciant tous les jours Nôtre Seigr de L'auoir appelée á Nre St Ordre. elle auoit vne Deuotion au tres St Sacrement des plus tendre elle y auroit passé les Jours et les Nuits la Ste Vierge etoit rarement la presence de Dieu (Mortuaire de Québec, 8 février 1725).

Le dernier thème de cet éloge est le trépas. Outre la référence au décès (en matière de temps, d'heure, et de manière), il comprend deux séquences : la dernière maladie et la mort. Si les derniers mois ou années de vie de la religieuse ont été marqués par la maladie, on en décrit la nature (hydropisie, cancer, pleurésie, fluxion de poitrine, etc.) et les souffrances corporelles qui ont mis à l'épreuve la malade avant de dépeindre le trépas.

enfin son heureuse mor á esté lecho de sa Ste Vie sa maladie des plus douloureuse ne luy á rien fait perdre de sa ferueur menageant tous les momens pour en faire des sacrifices par des ellans amoureux á son Diuin Epoux elle a receu tous ses sacremens avec vne presence desprit merueilleuse et Dieu luy a conseruée Jusqu'au dernier soupir dont elle a fait vn St vsage elle á été beaucoup regrettée de Nre Communauté [...] (Mortuaire de Québec, 8 février 1725)

La description du trépas correspond, d'un point de vue symbolique, à un jugement porté par la Mère Supérieure sur la conduite de la religieuse devant l'épreuve de la mort. A-t-elle porté dignement et avec courage la maladie choisie par Dieu ? A-t-elle souffert avec patience, gardé la foi en la puissance de Dieu et accueilli la mort avec joie ? En d'autres mots, la défunte a-t-elle transformé cette épreuve personnelle en un combat remarquable et glorieux qui lui méritera son salut ?

L'éloge sous forme de lettre élogieuse commence très souvent avec une épitaphe, une dédicace religieuse à la défunte. Loin d'être obligatoire chez les Ursulines, elle reflète néanmoins le style littéraire de la scriptrice: *Requiescat in pace. La joie du seigneur soit avec vous a jamais*. On y fait ensuite mention du destinataire, dans notre cas, la Mère Supérieure et les Sœurs de la communauté : *Mes Révérendes Meres et Très Cheres Soeurs*. Notons ici que même si les lettres circulaires sont adressées à l'ensemble de la communauté, c'est la Mère Supérieure qui les ouvrait et les lisait la première.⁴³

Les autres composantes thématiques que l'on retrouve dans l'éloge sous forme de lettre s'avèrent similaires à celles présentées dans les annales et les mortuaires (c'est-à-dire, information biographique, détail sur la jeunesse, trépas et décès). Cependant, ce type d'éloge a une composante supplémentaire : la demande des suffrages ou les intentions de prière :

Nous vous demandons les suffrages de nôtre Saint Ordre pour le repos de l'âme de Ma Reverende mere Renée Yviquel de Saint Goustant, et en Religion de Saine Marie Religieuse professe de chez nostre Communauté de Vennes en Bretagne

Si les demandes de suffrages ne se font pas au début de la lettre, elles se font à la fin, après qu'une description idyllique ait été faite de la défunte.

La structure de l'EFM est donc différente selon qu'il se trouve dans les annales du monastère, dans les mortuaires ou dans une lettre. Le tableau 2.1. résume la présence des composantes thématiques de l'EFM selon son format. On constate que les éloges des annales sont souvent plus courts, qu'ils ont un contenu informatif et administratif. En amont du texte

⁴³ On remarque souvent un espace entre les salutations et le commencement de la lettre. Cela peut être interprété comme un signe de respect envers ses sœurs, au sein d'une communauté où les femmes ne sont censées montrer aucun signe d'affection. Pour plus d'information à ce sujet, consulter l'ouvrage de Nevala (2004, 274) qui dit que :

[l]eaving out the space meant that the writer did not want to honour the recipient. On the outside of letters, the same applied so that if the letter was written to someone of high social status, there had to be a considerable gap between the first and the second line of the superscription.

strictement élogieux, les scriptrices mentionnent le nom civil et religieux ainsi que la date de naissance de la date du décès de la défunte.

Les éloges dans les mortuaires sont d'une longueur variable. Ils sont plus longs que ceux dans les mortuaires si la défunte est une professe qui a occupé plusieurs fonctions administratives dans la communauté. Ils contiennent également une description plus détaillée de ses actions exemplaires ainsi que des informations sur sa jeunesse, sur son trépas.

Quant aux éloges dans les lettres, ils se distinguent par la présence d'une épitaphe, des salutations, de formules de politesse qui sont des caractéristiques du genre épistolaire. La composante thématique qui caractérise l'éloge sous forme de lettre est la demande de prières à l'intention de la religieuse décédée.

Tableau 2.1. : Résumé de la structure de l'EFM dans les annales, les mortuaires et les lettres.

ÉLOGES DANS LES ANNALES	ÉLOGES DANS LES MORTUAIRES	ÉLOGES DANS LES LETTRES
<ul style="list-style-type: none"> • court • informatif et administratif • nom civil et nom religieux • date de naissance et date du décès 	<ul style="list-style-type: none"> • longueur variable • descriptif • nom civil et nom religieux • détail de la jeunesse • trépas et décès 	<ul style="list-style-type: none"> • long • épitaphe • salutation • descriptif • nom civil et nom religieux • détail de la jeunesse • trépas et décès • demande de prière • formule de politesse

En conclusion, la structure d'un EFM s'apparente à un itinéraire de la religieuse décédée, « depuis [son] entrée au noviciat jusqu'à [son] trépas, sans oublier ni leur vie dans le monde préalable ni les épreuves morales à l'abri de la clôture » (Dinet 1999 : 604). Les composantes thématiques qui les définissent tirent leurs sources d'anciens genres littéraires (diptyques, littérature patristique, *gesta*, rouleaux mortuaires).

Un EFM écrit par une religieuse est un récit apologétique très structuré qui s'inscrit dans un contexte religieux et donc « approuvé par Dieu ». En effet, c'est la mort qui libère la parole élogieuse, considérée comme un péché d'orgueil dans la vie quotidienne. En raison de sa nature hagiographique, l'éloge funèbre monastique exerce une influence morale et bienfaisante au sein de la communauté religieuse et il suscite l'admiration de ses membres.

CHAPITRE 3 : LE FRANÇAIS ÉCRIT AUX XVI^e ET XVII^e SIÈCLES ET LES CONVENTIONS ORTHOGRAPHIQUES À L'ÉTUDE

En fait, l'introduction et l'amélioration de l'orthotypographie permettra au XVI^e siècle dans une certaine mesure non pas une révolution orthographique (que seuls les grammairiens auraient pu valablement opérer), mais rendant caduque une certaine partie de la structure orthographique des manuscrits, une évolution, certes flottante, mais assez frappante, de l'usage, évolution qui se continuera dans les siècles suivants.

— Nina Catach L'Orthographe Française à l'époque de la Renaissance

Aux dires des chercheurs, les premières traces de la langue française écrite remontent aux *Serments de Strasbourg*,⁴⁴ écrits en 842. Quelques années plus tard, en 881, apparaît le premier texte littéraire écrit en français : *La Séquence de Sainte Eulalie*. Dans cette narration, on retrouve plusieurs variables représentatives du français écrit. Dans son article *Approche du système graphique de la Séquence de Sainte Eulalie*, Biedermann-Pasques (1990/2001, 38) indique que le français à cette époque était un système mixte :

[un] système graphique [qui] présente une continuité, à différents degrés, avec le latin, par l'emploi conjoint de la tradition d'écriture latine, qui, connue de longue date, facilite la reconnaissance du mot et l'intercompréhension [...] avec l'interférence de graphies hybrides latinofrançaises qui servent de point d'ancrage et de repères sémantiques, facilitant probablement l'accès aux nouvelles formes développées par l'évolution du système linguistique de l'ancien français.

Des textes manuscrits écrits en ancien français, comme *La Séquence de Sainte Eulalie* (IX^e siècle) ou bien encore *La Passion du Christ* (X^e siècle), démontrent que l'orthographe du

⁴⁴ *Les Serments de Strasbourg* est un texte où « le langage du texte est assez conservateur et ressemble beaucoup au latin » (Machonis 1990, 119). Ce texte a été produit dans des circonstances particulières : les deux fils de Charlemagne, Louis le Germanique et Charles le Chauve avaient décidé de former une alliance contre leur frère Lothaire. Comme les deux frères ne parlaient pas la même langue, chacun d'eux s'adapta à l'autre. Ainsi, Louis le Germanique écrivit son serment en langue romane pour être compris de son frère et Charles le Chauve écrivit le sien en langue germanique (Machonis 1990, 119).

français était loin d'être aussi simple et phonétique qu'on voudrait le faire paraître. Comme il en ressort des travaux de Biedermann-Pasques et Baddeley (2003, 27-29), la langue écrite de manuscrits, tels que ceux mentionnés plus haut, est essentiellement composite. D'après ces deux chercheuses, les formes graphiques de l'ancien français (66,84 %) alternent avec les formes latines (11,23 %) et les formes hybrides latinofrançaises (15,16 %). On retrouve même « 6,17 % des aspects régionaux picards wallon » dans *La Séquence de Sainte Eulalie*. À l'évidence, la langue française du Moyen Âge, dite « rustique » met en avant des systèmes orthographiques mixtes et variables.

L'affirmation du français date de la fin du XII^e siècle lorsque la « langue du roi » est devenue une langue de prestige et qu'elle a commencé à se propager sur tout le royaume. Au cours des siècles suivants, la centralisation du pouvoir a renforcé la légitimité de ce parler, devenu alors langue royale. Même si la langue française parlée et écrite s'est figée aux alentours du XVI^e siècle, sa consécration a eu lieu au moment où le *François* est tout juste reconnu comme langue écrite officielle dans les textes juridiques et les textes officiels avec les Ordonnances de Villers-Cotterêts d'août 1539.⁴⁵ C'est donc dans cette optique et pendant près de trois siècles — fin du XV^e, début du XVI^e siècle — que l'élite masculine a commencé à se questionner sur l'uniformité du système orthographique du français.

De nombreux événements ont précipité la création du français moderne durant cette période et l'objectif principal de ce chapitre n'est pas de décrire dans les moindres détails

⁴⁵ C'est François I^{er} qui va faire aboutir l'Ordonnance de Villers-Cotterêts. Cet édit va forcer l'utilisation du français dans tous documents publics et légaux. Pour plus de détails, vous pouvez consulter *The Defense of French: A Language in Crisis?* (Adamson 2007). Bien que les rois tiennent beaucoup au français, ce sera François I^{er} qui supprimera le latin afin de se rapprocher du peuple.

l'évolution complexe de la langue française écrite.⁴⁶ Notre réflexion sur l'orthographe se concentrera autour du XVI^e siècle, moment où les imprimeurs essaieront de réformer l'orthographe française puisque ce sont eux qui ont contribué à diffuser la nouveauté orthographique et qui ont, par la même, ébranlé la façon d'écrire des Ursulines.

Dans la première partie du chapitre, nous verrons en quoi l'essor de l'imprimerie au XV^e siècle va bouleverser les normes orthotypographiques et impacter la façon d'écrire des hommes et des femmes lettrés de l'époque. Pour ce faire, nous allons utiliser les études faites par Catach (1968) et Baddeley (1993 et 1999).⁴⁷

Dans notre deuxième partie, nous nous concentrerons sur les changements apportés par ces nouveaux imprimeurs et les objectifs linguistiques et politiques qu'ils ont poursuivis. Bien que les textes de l'époque témoignent de la volonté des imprimeurs à uniformiser le français écrit, les règles adoptées pour y parvenir changent selon les auteurs et il est difficile pour eux de se mettre d'accord sur un seul système orthotypographique.

Enfin, la troisième partie de ce chapitre se concentre sur le moment précis où les formes nouvelles des douze conventions orthographiques font leurs apparitions dans les imprimés civils et religieux. Pour comprendre l'évolution de ces conventions, nous avons exploré plusieurs grammaires et études théoriques, notamment les traités de Dolet (1547) et de Meigret (1550). Nous avons aussi consulté l'étude de Dubois (2017) qui recense l'usage de plusieurs variables graphiques dans 40 ouvrages de référence à caractère religieux, imprimés à Paris et dans les

⁴⁶ Pour un traitement détaillé, voir Beaulieux (1927), Bruneau (1962), Catach (1968, 1973, 1978, 1995, 2001), Baddeley (1993, 1999, 2003).

⁴⁷ Dans son article *L'orthographe française du XVI^e siècle : Bibliographie raisonnée* (1999), Baddeley catalogue de façon remarquable toutes les études qui ont été écrites sur l'orthographe française au temps de la Réforme. Comme elle l'explique, « [l]e chercheur ou l'étudiant désireux de se pencher sur les questions orthographiques de cette période dispose à présent de nombreux outils » (1999, 162).

préfectures voisines, entre 1541 et 1710 (voir annexe 2 pour la liste exhaustive). Pour ce faire, Dubois distingue deux types d'imprimés. Le premier type comprend 24 livres dont le thème central est la religion en général, avec notamment dix versions du livre à succès *De l'Imitation de Jésus-Christ*,⁴⁸ imprimées entre 1578 et 1710. Le deuxième type d'ouvrage se focalise sur l'engagement des Ursulines. Au total, Dubois a examiné 16 ouvrages imprimés ou non à leur intention (constitutions, cérémoniaux, chroniques, récits exemplaires, etc.), le plus ancien datant de 1622 (Dubois 2017). Cette étude procure un outil de comparaison indispensable à notre analyse et à la description de la dynamique linguistique. Grâce à Dubois, nous suivrons donc

⁴⁸ Pour en connaître plus à ce sujet, voir l'exposition qui a eu lieu à la Bibliothèque Mazarine en 2012 « Un succès de librairie européen : l'Imitatio Christi (1470-1850) » en suivant le lien suivant : <https://www.bibliotheque-mazarine.fr/fr/evenements/expositions/liste-des-expositions/un-succes-de-librairie-europeen-l-imitatio-christi-1470-1850>.

De l'imitation de Jésus-Christ est l'un des livres les plus lus par la communauté chrétienne. Il a tout d'abord été publié de façon anonyme en Latin vers 1418, bien que de nos jours, il ne serait pas erroné d'attribuer cette œuvre à Thomas Kempis. Une traduction manuscrite française a été faite dès 1447 tandis qu'une première impression a été faite dans une imprimerie toulousaine en 1488. Cette œuvre est un manuel de dévotion avec pour objectif d'aider les âmes chrétiennes à entrer en communion avec Dieu. Ces phrases et affirmations ne sont pas des arguments, mais bien des déclarations de foi et de dévotion dédiées principalement aux monastères et reclus. Derrière chaque phrase, le lecteur peut y trouver un moyen d'atteindre l'ascèse en suivant les différents conseils qui lui sont donnés. *De l'imitation de Jésus-Christ* porte bien son nom, puisque chaque déclaration touche les questions d'adversité, de soumission à l'autorité, et met en garde contre les tentations auxquelles il est obligatoire de résister. Dans ce livre, le Christ lui-même est bien plus qu'une simple école de sagesse et élève l'esprit jusqu'à l'obtention de la vérité éternelle.

Voici la liste des éditions retenues pour cette étude :

L'imitation de Jésus-Christ. (1578) Lyon : Michel Joue

L'imitation de Jésus-Christ. (1589) Lyon : Thibaud Ancelin

L'imitation de Jésus-Christ. (1652) Paris : Chez la veuve Martin Hauteville

L'imitation de Jésus-Christ. (1653) Paris : Robert Ballard

L'imitation de Jésus-Christ. (1656) Paris : Guillaume de Luyne

L'imitation de Jésus-Christ. (1662) Paris : Charles Saureux

L'imitation de Jésus-Christ. (1664) Paris : Robert Ballard

L'imitation de Jésus-Christ. (1681) Paris : Chez Jacques de Laize-de-Bresche

L'imitation de Jésus-Christ. (1699) Paris : Chez Antoine Dezaillier

L'imitation de Jésus-Christ. (1701) Paris : Chez Jean Baptiste Coignard

L'imitation de Jésus-Christ. (1740) Paris : Chez Jean Baptiste Coignard

l'évolution des douze conventions orthographiques dans des ouvrages séculiers et des ouvrages religieux, afin de comprendre les tendances graphiques disparates de l'orthographe française entre le XVII^e et le XVIII^e siècle au sein des monastères féminins.

3.1. Les efforts d'unification du système graphique

Dans un article publié en 2013, *Une norme orthographique pour une langue de tradition orale*, Baddeley (38) rappelle qu'il faut attendre le XVI^e siècle — les Anglais passent le cap aux X^e et XI^e siècles — pour que les Français développent « quelque chose, avant l'Académie, qui ressemble fort à une orthographe officielle ». Cette prise de conscience tardive soulève un grand nombre de questions : que se passe-t-il à cette époque qui fasse émerger une volonté de réformer le français écrit ? Qu'est-ce qui a permis aux réformateurs de l'orthographe de finalement officialiser leurs revendications de modernisation ? Et quelles en furent les conséquences ?

La standardisation de l'orthographe française est clairement influencée par les imprimeurs qui, au XVI^e siècle, proposent un grand nombre de nouvelles conventions orthographiques et participent au processus d'unification de la langue française, à une époque où elle ne connaît pas de standardisation. C'est ce que Catach (1973, 11) affirme en disant que « [l]'idée même d'orthographe est une notion relativement récente. Les premiers ouvrages qui traitent de l'orthographe du français de façon explicite se situent en France, entre 1520 et 1530, c'est-à-dire, précisément, lors de la parution des premiers textes imprimés en France ».

Néanmoins, malgré les volontés de créer un système orthographique universel, les imprimeurs du début du XVI^e siècle ne souhaitent pas vraiment transformer la langue française. Leur objectif est de réformer un système orthotypographique trop latinisé et trop variable en un système plus uniforme, compris et lisible par tous. Pour comprendre leur cheminement de pensée, il nous suffit de regarder les innovations graphiques qui commencent à apparaître dans quelques écrits imprimés vers la moitié du XVI^e siècle. Dans un premier temps, certains

imprimeurs vont tenter de rejeter les caractères gothiques afin d'adopter des caractères latins. Les mots se séparent, les caractères deviennent plus lisibles « et un système progressivement normalisé de majuscules, de signes de ponctuation, d'accent se met en place » (Catach 1978, 26). En d'autres termes, l'orthographe s'affiche plus souple, aérée et s'accorde de plus en plus avec l'oral.

L'invention de l'imprimerie n'est évidemment pas le seul facteur à avoir un impact direct sur la langue écrite. Des raisons d'ordre politique, religieux et social vont profondément bouleverser le français écrit. Rappelons que la France du XVI^e siècle connaît une période d'émotion avec, entre autres, la réformation de l'Église qui souhaite regagner la confiance des fidèles. C'est sans compter sur la montée du courant humaniste qui vient s'ajouter aux problèmes de société déjà existants. Même si les premiers imprimeurs ne se considèrent pas comme des réformateurs, leurs travaux d'édition et de diffusion auront un impact important sur l'orthographe du français et les répercussions en seront d'autant plus significatives.

La création du Cénacle de Meaux par le célèbre humaniste, Jacques Lefèvre et par son ami l'évêque Guillaume Briçonnet, en parallèle avec la traduction en langue vulgaire du Nouveau Testament⁴⁹ en 1523, sont les aboutissements de ce combat linguistique. Cette lutte vise à simplifier l'orthographe française dans le prêche des Écritures saintes qui se fait désormais en langue vulgaire dans les paroisses (Baddeley 1993, 78). Ces changements, en concordance avec la Réforme, marquent l'apogée d'une volonté d'un retour aux sources à travers la vulgarisation du français écrit. Et les rencontres intellectuelles entre Lefèvre, le groupe de

⁴⁹ Ces traductions font d'ailleurs écho aux travaux de Luther sur la réédition de la Bible en 1522.

Meaux, Geoffroy Tory, Robert Estienne,⁵⁰ et Antoine Augereau⁵¹ aboutissent à des « innovations graphiques » dans les textes du début du XVI^e siècle (Baddeley 1993, 123). L'usage d'accents et de signes auxiliaires se fait de plus en plus présent et ce nouvel usage est « expliqué à plusieurs endroits, [...] notamment dans la *Briefue Doctrine*⁵² de 1533, qui donne une synthèse très complète de l'usage de tous ces signes » (Baddeley 1993, 123).

La *Briefue Doctrine* est l'un des premiers ouvrages à exposer les idées nouvelles et originales de nombreux érudits et imprimeurs, connus pour soutenir les réformateurs et les ouvrages sur la langue française de l'époque. Tous avaient pour volonté d'unifier le peuple français grâce à un français écrit commun. Mais leurs efforts vont rencontrer de nombreuses contestations ou oppositions. Leurs travaux de traduction et de diffusion seront particulièrement suivis par les protestants en France. En revanche, ils seront condamnés par les Docteurs en théologie de l'Université de Paris qui trouvaient ces courants réformateurs et l'engouement des imprimeurs et des grammairiens bien trop radical et contraire au dogme religieux. Par conséquent, ils interdisent toutes publications provenant du Cénacle de Meaux dès 1525.

L'Affaire des Placards de 1534,⁵³ et les guerres de Religion qui s'ensuivent (1562-1598)

⁵⁰ Partisan de la Réforme, Robert Estienne était pourtant soutenu par le Roi François I^{er}. À la mort de ce dernier, il a dû se rendre à l'évidence que les théologiens de la Sorbonne feraient tout pour l'accuser d'hérésie. Il a dû s'exiler à Genève où il est mort en 1559.

⁵¹ Imprimeur et libraire parisien, Antoine Augereau a réalisé l'impression de la *Briefue Doctrine* en 1533. Il a péri en 1534 sur le bûcher suite à l'Affaire des Placards.

⁵² « Ce petit traité reprend quelques-unes des nouveautés graphiques qui avaient fait leur apparition depuis 1530 dans les imprimés français, mais ajoute encore plusieurs autres, utiles surtout en poésie, et donne pour la première fois un exposé clair, avec exemples à l'appui, de leur usage » (Baddeley 1993, 140). Pour une description plus en détail de la *Briefue Doctrine*, voir Beaulieux (1927), Catach (1968) et Baddeley (1993).

⁵³ Comme l'explique Higman (1992, 69),

Un peu partout, à Paris, à Blois, à Amboise, et jusque sur la porte de la chambre du roi, des affiches ont paru portant le titre : *Article veritable sur les horribles, grandz et importables abus de la Messe papalle : directement contre la sainte Cene de Jesus Christ*. Le ton du texte est tout aussi fracassant que le titre. L'affichage de ces placards

poussent hors de France ces avant-gardistes trop entreprenants et soupçonnés de protestantisme. Cette chasse aux sorcières ne laisse pas d'autre choix qu'« au centre de modernisation graphique » de tomber en désuétude, abandonnant temporairement toutes avancées orthotypographiques (Baddeley 1993, 3).

Ces restrictions ne seront pas sans laisser un goût amer dans la bouche de ceux qui souhaitent mettre en place un nouveau système graphique de la langue française. Des mouvements contestataires prendront de l'ampleur à partir du moment où humanistes et imprimeurs parisiens font face à cette Réforme religieuse. Cela sera sans compter sur la diffusion des grammaires d'érudits comme Sylvius, Tory ou bien encore Meigret qui, à travers leurs engouements favorables aux débats sur la langue française et sur l'orthographe, produiront des œuvres de référence au début du XVI^e siècle. Puisqu'ils ne proposent pas de supprimer entièrement l'orthographe ancienne, et plus important encore, puisqu'ils ne cautionnent pas les changements des réformateurs, leurs travaux ne sont pas censurés par l'Université de Paris. Cette incertitude orthographique du XVI^e se retrouve dans de nombreux imprimés. Bien sûr, la lenteur du lancement de cette orthographe nouvelle n'est pas de la faute des imprimeurs, mais elle reflète bien le courant orthographique de l'époque qui reste principalement ancien (Baddeley 1993, 26).

Ainsi, pour certains grammairiens (les plus traditionnels), la caractéristique indispensable à l'orthographe nouvelle ne devrait résider que dans l'introduction de signes nouveaux qui découlent exclusivement des systèmes latins et grecs, à l'origine des caractères romains (l'apostrophe, la cédille, les accents — grave, aigu, circonflexe —, le tréma, et le trait d'union) (Catach 1968, 33). Ce « mouvement orthotypographique » signifie aussi, pour les plus

causa un déchaînement de persécutions : confiscation de livres, et plusieurs bûchers. Mais on crut que tout avait été assez rapidement réglé : en décembre 1534, on chanta un *Te Deum* à la cathédrale Notre-Dame à Paris pour signaler la fin de l'hérésie.

innovateurs, l'émancipation et l'uniformisation d'un système écrit désuet avec l'implantation des accents et des signes auxiliaires, mais aussi des caractères spéciaux, des majuscules, de la ponctuation, dans les parutions de nombreux ouvrages (Catach 1968, 31-43).

L'ajout de ces caractères graphiques apporte un semblant de standardisation à la langue française bien qu'il n'existe pas encore un modèle de « français écrit », mais des modèles « de français » (Catach 1978, 24). Ces hésitations font en sorte que formes anciennes et formes nouvelles vont alterner pendant de nombreuses années. Quant aux changements proposés pour unifier l'orthographe, ils vont souvent être rejetés par les intellectuels de l'époque (Catach 1978, 30-31).

3.2. Les premiers réformateurs

3.2.1. Geofroy Tory

Dans son *Champ Fleury*, publié en 1529, Geofroy Tory (1529, 1) discute de « Lart & Science de la deue & vraye Proportiō des Lettres Antiques, quō dit autreme Lettre Antiques, & vulgairement Lettres Romaines ». ⁵⁴ Son ouvrage peut se diviser en quatre parties : trois livres et un appendice formé de « deux Caietz » où « sont adiouxtees Treze diuerses facōs de Lettres » ⁵⁵ (1529). Comme le souligne Cerquiglini (2004, 58), les objectifs de Tory sont de taille : « il s'agit de permettre au plus grand nombre d'accéder au savoir, en écrivant en français [...], et en donnant une forme commune et noble [...] à cette langue ». En effet, la complexité et la richesse de son œuvre sont incontestables puisque Tory y expose de nombreux concepts appartenant au domaine de la linguistique, de la géométrie et de l'écriture. Il s'inspire de nombreux principes géométriques (comme ceux de Leonardo Da Vinci) pour démontrer l'importance de la proportion

⁵⁴ L'art et science de la due et vraie proportion des lettres antiques, qu'on dit autrement lettres antiques, et vulgairement lettres romanes (notre réécriture).

⁵⁵ sont ajoutées treize diverses façons de lettres (notre réécriture).

des lettres et fournit même des modèles de typographie au lecteur qui peut ainsi s'entraîner à reproduire des lettres parfaites (1529, *fevil* xix), montrant ainsi l'importance de la graphie savante et de l'étymologie.

Dans sa première partie, Tory fait l'apologie du bon français et invite le lecteur à l'imiter, ce qui fait de son livre le premier traité de grammaire, mais aussi d'orthographe. Grand imprimeur du Roi,⁵⁶ Tory estime que « nostre langue est aussi facile a reigler et mettre en bon ordre, que fut iadis la langue Grecque, en la quelle ya cinq diuersites de lāgage »⁵⁷ (1529, *fevil* v) et c'est pour cette raison, nous dit-il, qu'il est grand temps de réformer son système écrit. Tory est le premier à souhaiter que les accents soient introduits. Pour lui, cela n'a rien d'une nouveauté puisque le latin en faisait déjà usage dans un but diacritique. Comme il le dit, « nostre langage francois nauons point d'accent figure en escripture et ce pour default que nostre langue nest pas encore mise ne ordonnee a certaines Reigles comme les Hebraïques, Greque, et Latine. Je vouldrois quelle y fust ainsi que on le porroit faire... »⁵⁸ (cité par Catach 1968, 35). Ainsi, le premier objectif de Tory est de rendre accessible l'écriture au plus grand nombre, d'où l'importance comme le souligne Baddeley (Baddeley 1993, 98-99) de différencier, par exemple, les valeurs du *e* : *e* masculin et *e* féminin prononcés, et *e* féminin muet élide.⁵⁹

⁵⁶ Tory est un humaniste passionné de la langue française. Il enseigne d'abord dans plusieurs collèges de 1507 à 1512 environ, tout en s'intéressant de plus en plus à la fabrication matérielle du livre. Il s'installe ensuite comme libraire à Paris. Il prendra pour enseigne un pot cassé, qui deviendra son emblème. Ces éditions ont un tel succès que François I^{er} le nomme imprimeur du Roi en 1531. Il sera le premier à porter ce titre.

⁵⁷ Notre langue est aussi facile à régler et mettre en ordre, que fut jadis la langue grecque, en laquelle il y a cinq diversités de langage (notre réécriture).

⁵⁸ notre langue française n'a point d'accent figure en écriture et ce par défaut que notre langue n'est pas encore mise ni ordonnée à certaines règles comme les hébraïques, grecques, et latines. Je voudrais qu'elle y fût ainsi que l'on pourrait le faire (notre réécriture).

⁵⁹ Dans *Les doctrines orthographiques du XVI^e siècle*, Citton & Wiss expliquent que dans son traité, Tory revendique l'existence de quatre *e* : *e* féminin clos (bonne), *e* masculin clos (bonté), *e* féminin ouvert (bonnets, vallets) et *e* masculin ouvert (bestes, bonnet, vallet) (1989, 120).

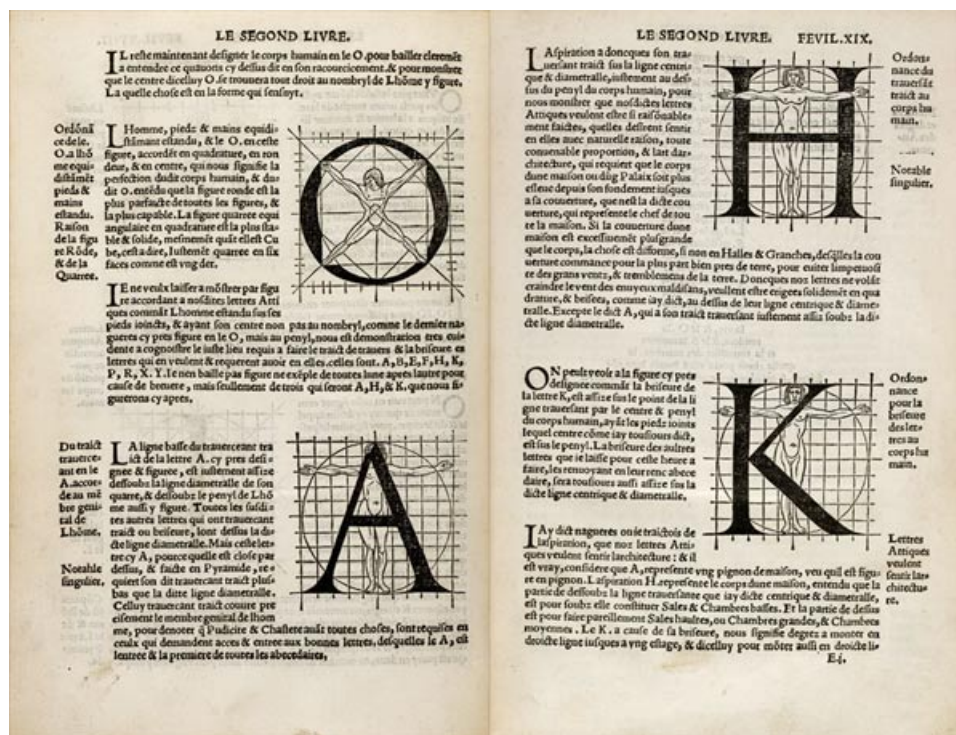


Photo 3 : Illustration tirée du *Champs Fleury*⁶⁰ de Geofroy Tory, publié en 1529

La seconde partie de son œuvre n'est pas centrale à notre étude, et c'est pour cette raison que nous avons fait le choix de ne pas y consacrer trop de temps. Cependant, son originalité et son ingénuité doivent être soulignées. Dans un premier temps, il pose le principe de la construction des lettres en rapport avec les proportions du corps humain (cf. illustration ci-dessus⁶¹). Ensuite, il décrit chaque lettre et sa construction. L'ouvrage se termine sur une série d'alphabets ou bouquet final qui donne son nom de *Champ Fleury* à l'ouvrage.

⁶⁰ Source de l'image : gallica.bnf.fr/ Bibliothèque nationale de France. *Champ Fleury* provient de la Bibliothèque Nationale de France (BNF) et est tombé dans le domaine public.

⁶¹ Ainsi, comme nous le remarquons dans l'illustration ci-dessus, Tory superpose le dessin des caractères romains (A et O et H et K) à celui du corps humain. Ce qui est intéressant ici c'est que la barre horizontale du A, du H et du K dissimule le sexe. D'après la BNF, cela signifie que pour lui que 'pudicité et chasteté [...] sont requises en ceulx qui demandent accès et entrée aux bonnes lettres'. Totalement arbitraire, cette pensée analogique n'est pas pour autant gratuite. Elle convertit les lettres en images mentales, elle les transforme en supports graphiques d'injonctions morales. Appelant à célébrer la pudeur en raison de la place de sa barre horizontale, la A majuscule est autant une lettre qu'un rappel constant à

Tory est donc avant-gardiste dans le sens où il remet en cause le système graphique du français dès le début du XVI^e siècle en proposant des innovations orthotypographiques originales.⁶² Même si de nombreux chercheurs le considèrent comme précurseur, Tory reste cependant prudent et sur la retenue en ce qui concerne ses allégations envers la nécessité de remanier le système orthographique du français :

Tory traite tour à tour chaque lettre de l'alphabet sous l'angle des rapports entre le signe écrit et sa réalisation à l'oral, et ses remarques fournissent des indications précieuses pour l'histoire de la prononciation au début du XVI^e siècle. [...] Plus loin il traite de l'usage du u diacritique après g, de i voyelle et consonne, l'alternance entre c et q, doux et dur, etc.

Tory ne propose pas toujours des solutions aux difficultés de l'écriture du français qu'il met en évidence, et il semble même avoir favorisé dans une certaine mesure l'orthographe ancienne : pour lui, par exemple, l'usage du y « grec » dans les mots français était une preuve de l'influence grecque. (Baddeley 1993, 98-99)

Un mouvement de réforme, quelles qu'en soient les inspirations, s'adresse toujours à des êtres humains concrets, marqués par leur environnement socioculturel. Bien que ce mouvement n'ait pris de l'ampleur que plus tard, on retrouve chez Tory une volonté d'uniformisation et de transparence de l'écriture. L'engagement généreux et innovateur de Tory va amener des érudits tels que Jacques Sylvius Dubois ou bien encore Louis Meigret à publier à ce sujet (Baddeley 1993, 100). Son œuvre, *Champ Fleury*, va façonner l'évolution de la graphie du français.

la vertu. La norme typographique se fait norme morale.

(http://expositions.bnf.fr/francois1er/grand/fra_387.htm consulté le 6 juin 2015)

⁶² Baddeley (1993, 93-100) en donne une analyse poussée dans son chapitre sur « Premières réflexions sur le système graphique du français, 1530-1540 ».

3.2.2. Jacques Sylvius Dubois

Afin de contribuer au débat sur l'orthographe de la langue française, Sylvius publie *Isagoge* en 1531. Dédié à la reine Éléonore d'Autriche,⁶³ nouvelle femme de François I^{er}, cet ouvrage est innovant, car il propose un nouveau système graphique. Comme le souligne Baddeley (1993, 106),

[l]e but de Sylvius était de régler le français écrit en le rapprochant de ses langues-sources, et surtout du latin, que la plupart des personnes sachant lire et écrire à cette époque connaissaient ; mais aussi d'indiquer en même temps — et c'est ce qui faisait la grande originalité du projet — la prononciation pour ceux qui n'étaient pas encore initiés au latin.

Sylvius ne se contente pas de proposer un système, il veut le mettre en pratique dans son œuvre même. Puisque son système comporte un certain nombre de nouveaux caractères, l'impression de son ouvrage implique un investissement financier de la part d'un éditeur. Pour mener à bien l'impression de son manuscrit, Sylvius a fait appel à un éditeur aussi expérimenté que convaincu : Robert Estienne.⁶⁴

Sylvius s'interroge sur la correspondance entre graphèmes et sons. Et c'est d'ailleurs pour cette raison qu'il distingue les consonnes des voyelles, notamment, et en particulier pour

⁶³ Comme le mentionne Baddeley (1993, 105), « On pourrait y voir un témoignage de l'intérêt pour la question de l'orthographe de la part des dames de la Cour, ouvertes aux idées nouvelles, et qui soutenaient activement la cause de la langue vulgaire et les initiatives en faveur d'une mise en règle et une simplification de celle-ci ».

⁶⁴ Robert Estienne deviendra l'imprimeur du Roi en 1539 (Armstrong, 2011). Selon Catach (1978, 29),

il imagine des règles pour justifier et normaliser l'état de choses existant. Ainsi, il a tendance à ne garder *y* que dans les diphtongues *ay*, *oy*, *uy*, et à pour noter *i* voyelle. Il étend l'usage de *s* pour noter *e* fermé ou ouvert, dans *esgal*, *escrire*. Il pratique largement le redoublement de *l* et de *t* après *e* plus ou moins ouvert, sans tenir compte de l'étymologie : ainsi il écrit *appeler*, *appelle* (*appellare*), *chandelle*, *comette*, *planette*, *mortelle*, *secrete*, etc. Il remplace systématiquement l'ancien tilde par le redoublement de *n* ou *m* (*honneur*), rétablit les lettres grecques, etc. Hostile aux accents, excepté à la finale (et un seul par mot, comme il le voyait faire dans les manuels latins), il est bien vrai qu'il est le dépositaire d'une certaine conception de l'orthographe française. Mais le dépositaire seulement, non le créateur.

nous, entre le *i* et le *j* et le *u* et le *v*. Sylvius se base sur des critères étymologiques pour établir son nouveau système orthographique. Pour reprendre l'exemple présenté par Baddeley, il essaie de trouver les meilleurs graphèmes pour représenter la voyelle nasale [ɔ̃]. Ainsi, le phonème *in* peut s'écrire -aim puisque dans les mots comme « faim » ou « daim », le -m provient du latin : *fames* et *dama* (Sylvius 1531, 217 repris par Baddeley 1993, 104-109).

C'est donc Sylvius qui, le premier, a différencié la plupart de nos accents modernes : *é* correspondant au *e latin* ; *è* correspondant au *e muet féminin* ; *ē* qui correspond à un *e ouvert*. Il sera aussi avant-gardiste dans l'utilisation de signes diacritiques, comme l'apostrophe et le tréma, caractères orthographiques encore en usage aujourd'hui, mais utilisés dans un autre but que celui souhaité par Sylvius (Baddeley 1993, 104-109).⁶⁵

Bien que Tory et Sylvius soient des précurseurs, leurs propositions de changements, concernant le système graphique du français, ne sont pas adoptées par d'autres qu'eux-mêmes. Il faut attendre les interventions de Meigret pour que le débat sur l'orthographe prenne un aspect plus scientifique et déclenche un vrai mouvement de Réforme. Quoi qu'il en soit, ce mouvement réformateur qui aura lieu en Europe entre les XVI^e et XVII^e siècles portera l'empreinte des œuvres d'érudits tels que Tory et Sylvius.

3.2.3. Louis Meigret

Le débat sur l'orthographe française va prendre une tournure différente avec la parution du *Treſté de la grammere françoëze* en 1550, un ouvrage écrit par le grammairien Louis Meigret (Baddeley 1993, 117). Ainsi, à la différence de Sylvius qui essaie d'uniformiser le français basé

⁶⁵ Tous ces exemples ne représentent qu'une portion des changements souhaités par Sylvius. Pour plus de détails, il faut consulter son ouvrage *In linguam gallicam Isagoge, una cum eiusdem Grammatica Latino -gallica*, publié en 1531 et en libre accès sur le site gallica.bnf.fr/ Bibliothèque nationale de France.

sur les règles latines, ou de Tory, qui pense que la révolution de l'orthographe française ne peut se faire qu'à travers l'introduction de quelques accents et signes auxiliaires, Meigret se pose de vraies questions de grammairiens vis-à-vis de l'orthographe. Comme il le mentionne : « le François toutefois s'et vzurpé plus grande varieté de voyelles, ę consonants, tellement qe nou' prononçons ęn notre lange de' vocables qe le Latin, ne le Gręc ne sauroęs ecrire par leurs characters : d'aotant qu'il' ne lęs ont jamęs u ęn vzaje » (1550, 6).⁶⁶

Baddeley (1993, 117-118) souligne que Meigret « remonte aux sources », et, s'inspirant de Priscien de Césarée,⁶⁷ elle argue que les

« lettres » ou « notes » (*notae*) ont été inventées pour représenter la 'voix articulée' selon une correspondance bi-univoque : un son, une marque [...]. Il doit y avoir, poursuit Meigret, le même nombre d'éléments écrits qu'il y a d'éléments distinctifs sonores (phonèmes).

Meigret n'a qu'un seul but : simplifier l'orthographe. Pour lui, l'« ecrittur' ęt deriuée d'une grand' iňoranę' ę superstięion »⁶⁸ (1550, 4), et les changements qu'il propose vont avec les idées réformistes de son temps. Réformateur convaincu du système graphique français, Meigret prône une simplification d'un système par l'introduction de nouveaux signes et l'élimination de graphèmes n'ayant pas de correspondants dans la prononciation.

Des simples vœux de Tory, en passant par Sylvius et son penchant pour l'étymologie, pour arriver aux idées originales de Meigret, l'orthographe du français connaît donc un certain nombre de rebondissements, et cela en tout juste 21 ans. Il est important de ne pas oublier le contexte politico-religieux en France à cette époque. Les guerres de religion dicteront

⁶⁶ le français toutefois s'est usurpé plus grande variété de voyelles, et consonnes, tellement que nous ne prononçons en notre langue de vocables que le latin ni le grec ne sauraient écrire par leurs caractères : d'autant qu'ils ne les ont jamais eus en usage (notre réécriture).

⁶⁷ Priscien de Césarée est un grammairien latin du VI^e siècle.

⁶⁸ L'écriture est dérivée d'une grande ignorance et superstition (notre réécriture).

indéniablement la vitesse à laquelle les nouvelles règles orthotypographiques vont s'établir.

Puisqu'il est question de radicaliser un système instable, les réformes de l'orthographe ne sont pas forcément bienvenues et sont sujettes à de nombreuses critiques de la part du clergé et des théologiens universitaires.

Au XVII^e siècle, l'arrivée des réformateurs et imprimeurs qui, auparavant, avaient trouvé refuge dans d'autres centres d'imprimerie, comme à Lyon ou à Genève, va solidifier le mouvement de renaissance de l'orthographe du français (Baddeley 2012, 112). À partir de ce moment, chaque nouvelle impression — qu'elle se fasse à Paris ou en Province — permettra au français écrit de se construire et de faire émerger une norme. C'est dans cet état d'esprit que les réformateurs vont entériner les changements qu'ils considèrent comme essentiels. Ainsi, les lettres muettes, souvent reproduites d'après leurs origines latines, et utilisées par souci de lisibilité disparaissent, et la « mode étymologique » perd de son importance. La lettre y (*amy* ; *soucy*) laisse place à la lettre i (*ami* ; *souci*). Les lettres diacritiques s'effacent petit à petit pour laisser place à une orthographe plus aérée. L'orthographe nouvelle va prendre le dessus et les innovations inondent les imprimés.

3.3. Les conventions orthographiques à l'étude et les normes orthographiques dans les imprimés qui influencent les écrits des ursulines

Maintenant que nous avons une vision multiple de l'évolution orthotypographique du français au XVI^e siècle, nous pouvons désormais centrer notre attention sur les représentations et l'évolution chronologique de nos douze graphies : V > U (marquant la voyelle [u] *vne* > *une*) ; U > V (marquant la consonne [v] *pouuions* > *pouvions*) ; I > J (marquant la consonne [ʒ] à l'initiale et à l'interne *iamais* > *jamais* ; *touiours* > *toujours*), le Y > I en finale absolue des participes passés, des substantifs et des mots outils comme *aussy* > *aussi* et *quy* > *qui* et le Y > I (marquant la diphtongue nouvelle OI, UI et AI interne et en finale comme dans *vray* > *vrai*,

ayme > *aime* ; *moy* > *moi* ; *luy* > *lui*). Dans un premier temps, nous allons regarder l'évolution graphique de ces variables entre les XV^e et XVII^e siècles à l'aide des études faites par Catach, Biedermann-Pasques et Baddeley.

Dans un second temps, nous présenterons l'usage des variables dans les imprimés religieux en nous inspirant de la recherche de Dubois (2017). L'étude de Dubois confirme qu'il est essentiel de connaître de quelle manière ces formes graphiques étaient utilisées dans les imprimés religieux entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. En effet, pour souligner la réalisation des changements orthographiques nouveaux dans les EFMs de notre corpus, il faut, tout d'abord, observer les progrès de l'orthographe nouvelle dans les imprimés lus par les Ursulines en étudiant les éditions successives qu'elles pouvaient avoir en leur possession. En analysant un même livre publié sur plusieurs siècles, on va pouvoir mettre en lumière l'évolution orthographique de nos variables et cibler l'instant T où la forme nouvelle fait son apparition.

3.3.1. Les variables U > V et V > U

3.3.1.1. Dans les imprimés séculiers

D'après Biedermann-Pasques et Baddeley, même si l'on rencontre la graphie U dans un texte d'ancien français, son usage n'est pas nouveau, mais bien un calque latin. Dans une analyse très minutieuse de deux textes qui datent du IX^e et du X^e siècle respectivement (*La Séquence de Sainte Eulalie* et *La Passion du Christ*), les auteures disent (2003, 18) :

le matériau graphique des premiers textes du corpus, *La Séquence de Sainte Eulalie*, IX^e siècle, et *la Passion du Christ*, X^e siècle, se compose de 23 signes-lettres, qui correspondent à l'alphabet latin ; la plupart présentent une forme minuscule et une forme majuscule. [...] On ne trouve que V sous la forme majuscule, u partout ailleurs, même à l'initiale. Le uu double se rencontre, dans la Passion, dans des mots d'origine germanique [...] où cette notation correspond à l'insertion d'un w après u entre la première et la deuxième syllabe, trait du parler picard et wallon.

Ainsi, pour donner des exemples de l'utilisation du U, analysons la phrase "Buona pulcella fut Eulalia / Bel auret corps, bellezour anima" ⁶⁹ que l'on retrouve dans *La Séquence de Sainte Eulalie*. La lettre U fonctionne aussi bien pour le son vocalique [u] *buona* (bonne) ; *pulcella* (jeune fille), que pour la consonne [v] *auret* (avait). Ainsi, cet emploi de la graphie U, pour marquer aussi bien la consonne que la voyelle, nous indique que le scripteur de cette cantilène est guidé par ses habitudes d'écriture latine et que son style est parfaitement d'époque (Biedermann-Pasques et Baddeley 2003, 20).

En effet, les érudits de l'époque utilisaient aussi bien le latin que le français : « une des raisons les plus évidentes, mais les plus difficilement concevables de notre façon d'écrire », nous rappelle Catach (1978, 9). Les deux langues étaient mises sur le même piédestal, ou du moins les règles du latin étaient utilisées pour écrire le français comme nous venons de le voir dans le passage de *La Séquence de Sainte Eulalie*. Il va falloir des siècles pour que le français et le latin se dissocient, ce qui va bien sûr influencer les périodes qui vont suivre (Catach 1978, 9) : « Du *Serment de Strasbourg* de 842 jusqu'au XII^e siècle, une littérature en langue vulgaire se crée, et c'est par là, [...] qu'une transcription proprement française s'est fixée ». C'est cela qui va avoir une grande influence sur l'utilisation de la forme graphique U pour le son [v] et de la forme graphique V pour le son [y].

À l'Antiquité, la forme graphique U > V comme dans *pouuions* > *pouvions*, est représentative d'une variante du système orthographique appelé semi-onciale qui distingue deux polices de caractères distinctes : l'une pour les minuscules, et l'autre pour les capitales et les majuscules. À cette époque donc, une même graphie s'emploie pour marquer la voyelle [y] et la

⁶⁹ Traduction : « Eulalie était une bonne jeune fille. /Elle avait le corps beau et l'âme plus belle encore. »

consonne [v], sans distinction (Caput 1975, 16). Mais très vite, une convention typographique se met en place. Lorsque la voyelle [y] et la semi-voyelle [v] apparaissent en position majuscule en tête de phrase ou à l'intérieur d'un mot écrit en lettres capitales, le scripteur utilise le V : *VRSVLINES* (*Ursulines*) ou *JESVS* (*Jesus*). En revanche, quand elles sont écrites en minuscules, peu importe leur position dans le mot, le scripteur emploie la lettre U : *auons* (*avons*), *uie* (*vie*).

Ce n'est qu'au XVI^e siècle que l'usage moderne [...] du *u* et *v* commence à s'implanter » (Baddeley 1993, 35), tout du moins dans les imprimés. Un aller-retour constant entre leurs formes anciennes et leurs formes nouvelles offrent de nombreuses variantes orthographiques qu'il devient intéressant à analyser. Ainsi, la graphie V peut être utilisée comme U voyelle en position initiale pour un nom propre ou un titre, par exemple : *Vrsulines* (*Ursulines*) ou dans les déterminants comme *vn* (*un*). Le U peut se retrouver comme U consonne à l'initiale d'un mot : *uie*⁷⁰ (*vie*) ou bien à l'intérieur d'un mot, par exemple dans *auuec* (*avec*).

C'est donc dans les imprimés que les formes graphiques nouvelles V et U cherchent à se fixer. Ramus, ou comme le décrit Baddeley (1993, 405), « l'un des plus grands noms de la réforme orthographique et martyr de la Réforme religieuse », est alors Professeur à l'Université de Paris au XVI^e siècle. C'est un personnage intéressant pour nous puisqu'il est l'un des pionniers dans l'introduction d'une distinction systématique du U et du V dans ses œuvres latines, qui mettra environ deux siècles à se stabiliser (Catach 1968, 130-131). Ainsi, mais surtout grâce à l'aide de son imprimeur et ami, André Wechel,⁷¹ il réussira à utiliser quasiment

⁷⁰ Dans notre corpus, il n'est pas question de cette variable. À l'exception de quelques ursulines qui nous offrent quelques occurrences du U consonne en début de mot, le reste de notre corpus est entièrement passé à la graphie nouvelle V à l'initiale des mots comme dans les mots *vie* ou *votre* par exemple.

⁷¹ André Wechel est un grand imprimeur-libraire du XVI^e siècle. Pour plus de précision, se référer à Catach (1968, 129).

de façon consécutive, en majuscule comme en minuscule, l'usage du V, d'où le nom de « lettres ramistes ». Malgré la réticence des imprimeurs à utiliser ces nouveaux caractères, la distinction entre les lettres V et U se fera pour lui dès le XVI^e siècle.

Même s'il est évident que l'imprimerie a une place importante dans l'expansion des nouvelles tendances graphiques, on remarque, néanmoins, que les moyens financiers et matériels de chaque imprimeur expliquent le placement des lettres U et V. Le résultat final n'offre pas de logique graphique, au premier abord, mais à cause d'un manque de gravures, la nouveauté est quand même présente.

Enfin, le changement orthographique se fera d'autant plus sentir avec la première publication du *dictionnaire de l'Académie* qui se retrouve alors obligé de justifier leur choix d'écriture. Même s'il préconise, dans un premier temps, une orthographe ancienne et qu'elle semble être opposée, non seulement aux réformateurs, mais aussi à tous les imprimeurs qui avaient essayé d'introduire des innovations,⁷² on peut quand même constater que des changements sont faits avec principalement la distinction entre les lettres U et V (Catach 1968, 32).

3.3.1.2. Dans les imprimés religieux

L'analyse de Dubois (2017) confirme que, dans l'ensemble, les formes graphiques U > V et V > U suivent le même cheminement évolutif que les imprimés séculiers. Les quatre frises chronologiques ci-dessous s'inspirent de son étude et illustrent l'usage des deux procédés graphiques : la graphie V marquant le son vocalique [u] à l'initiale (pour les minuscules et pour

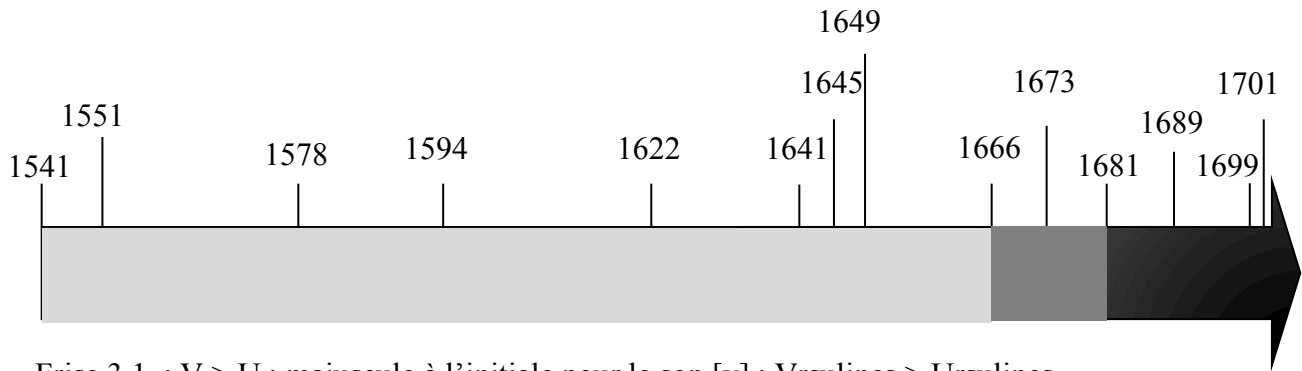
⁷² La première édition du *dictionnaire de l'Académie française* publié en 1694 présente une orthographe officielle : « L'Académie s'est attachée à l'ancienne Orthographe receüe parmi tous les gens de lettres, parce qu'elle ayde à faire connoistre l'Origine des mots » (Préface du *Dictionnaire*, 1694).

les majuscules) et la graphie U marquant le son vocalique [v] à l'initiale et à l'interne, dans les 40 imprimés religieux de 1541 à 1701. Pour des raisons pédagogiques, nous n'avons retenu que les années correspondantes à des changements normatifs dans les imprimés.

Notons que la couleur gris clair note l'utilisation catégorique du V pour marquer la voyelle [y] comme dans *Vrsulines*. La couleur gris foncé marque la variabilité de la graphie — ainsi, on retrouve aussi bien la lettre V que la lettre U pour marquer le son [y] comme dans *Vrsulines* > *Ursulines*. Enfin, la couleur noire marque l'usage catégorique de la graphie moderne comme pour *ursulines*. La même codification de couleur s'applique à la graphie U marquant le son vocalique [v]. Le gris clair marque l'usage catégorique de la forme ancienne comme dans *auait* ou bien *uie*. La couleur noire en marque son usage moderne : *avait* et *vie*.

Comme le montrent les frises chronologiques 3.1. et 3.2. et comme Dubois l'a résumé (2017), on remarque qu'en dépit des réformateurs, la graphie V marquant le son [y] à l'initiale des mots continue à s'imposer jusqu'au milieu du XVII^e siècle que ce soit pour les majuscules ou pour les minuscules :

La concurrence entre *V* et *U* s'amorce dans les majuscules dans *Sainte Ursule Triomphante*, un ouvrage imprimé en 1666 à Paris chez la veuve Denys Thierry. Elle s'étend aux minuscules dans les *Chronicles de l'Ordre des Vrsulines* chez l'imprimeur parisien Jean Henault en 1673. Quelques années plus tard, le *V* est définitivement éliminé, dans les deux contextes, au profit de la nouvelle graphie *U* dans les ouvrages imprimés en région (Bosc à Toulouse en 1681 ; De-Ville à Lyon en 1681 ; Ravoux à Bourg-en-Bresse en 1684)



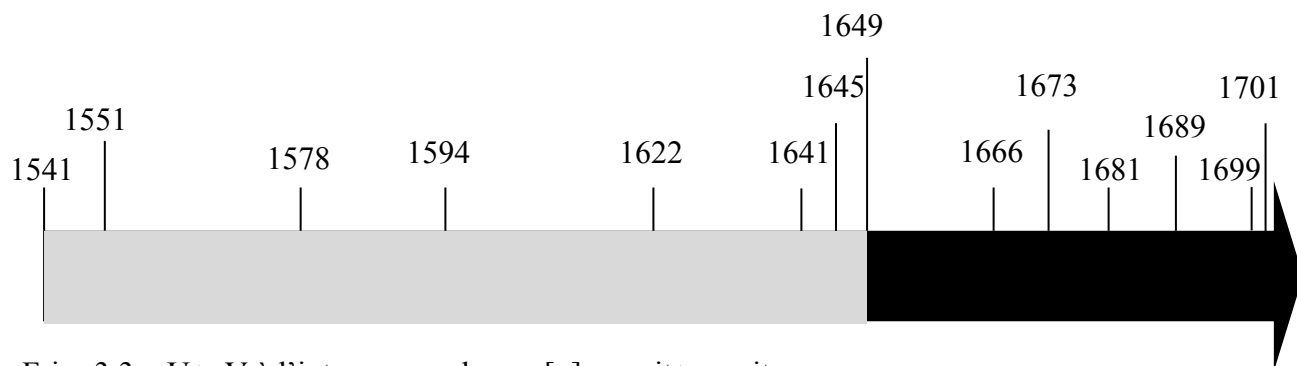
Frise 3.1. : V > U : majuscule à l'initiale pour le son [y] : Vrsulines > Ursulines



Frise 3.2. : V > U : minuscule à l'initiale pour le son [v] : **v**ne > **u**ne

L'évolution de la graphie U pour la consonne [v], à l'initiale et à l'interne, obéit à des paramètres différents. Les frises chronologiques 3.3. et 3.4. ci-dessous nous montrent une évolution bien plus soudaine et abrupte. Dubois résume les résultats de son analyse en soulignant l'importance des changements historiques pour cette graphie (2017) :

à l'initiale, une règle contextuelle datant du Moyen Âge dicte l'emploi du V pour consonne [v] à la capitale (*la VIE*) ou minuscule (*la vie*). Mais à l'intérieur des mots, les imprimeurs utilisent U et écrivent donc *viure* et *auoir*. En 1673, Henault supprime le U dans les minuscules. Et tous ses successeurs l'imitent à partir de ce moment-là.



Frise 3.3. : U > V à l'interne pour le son [v] : **auoit** > **avait**



Frise 3.4. : U > V à l'initiale pour le son [v] : **uie** > **vie**

3.3.2. La variable I > J

3.3.2.1. Dans les imprimés séculiers

La graphie I pour marquer la consonne [j] suit la même évolution que les graphies U et V, comme le souligne l'article écrit par Biedermann-Pasques & Baddeley en 2003. En ce qui concerne l'usage du I, elles disent que :

Le matériau graphique des premiers textes du corpus, *La Séquence de Sainte Eulalie*, IX^e siècle, et *La Passion du Christ*, X^e siècle, se compose de 23 signes-lettres, qui correspondent à l'alphabet latin. [...] Le i ne porte pas encore de point ; on ne trouve pas encore sa variante calligraphique j (i long) (2003, 18).

Pour donner un exemple de la graphie I, reprenons la phrase extraite de *La Séquence de Sainte Eulalie* : « Buona pulcella fut Eulalia / Bel auret corps, bellezour anima »⁷³. La graphie I ne se retrouve qu'en tant que voyelle dans ce vers : Eulalia (Eulalie) et anima (âme).

Dans les manuscrits latins donc, nous retrouvons deux types de graphie pour la lettre I : le I qui ne porte pas encore de point et le J (i long). Cette deuxième variante, plus tardive, se retrouve principalement dans l'écriture des dates et des chiffres.

Tout comme les graphies U et V, l'usage moderne du I et du J commence à s'implanter vers le XVI^e siècle dans les imprimés (Baddeley 1993, 35). La période de la Renaissance est synonyme de variabilité dans l'utilisation de la variable I > J. La graphie I peut aussi bien être utilisée comme consonne à l'initiale d'un mot en majuscule ou en minuscule comme dans *Iesus* (*Jesus*) ou bien *iuste* (*juste*). Elle se retrouve aussi à l'intérieur d'un mot comme dans *toujours* (*toujours*).

Enfin, c'est aussi dans le courant du XVI^e siècle que l'on retrouve différents usages de la graphie J comme majuscule, comme dans *Jésus*, et qui peut aussi être utilisée comme voyelle comme dans *Jmage*. La variable I > J comme majuscule est particulière. Il est question ici de reconnaître si les scripteurs des éloges font une distinction ou non entre les différents sons. Retrouve-t-on une distinction graphique (qui suit la graphie ancienne) comme dans *Iesus* / *Jmage* ? Ou alors n'y a-t-il pas de distinction graphique (la même forme graphique se retrouve que ce soit en voyelle ou en consonne) comme dans *Jésus* / *Jmage* et *Iesus* / *Image* ?

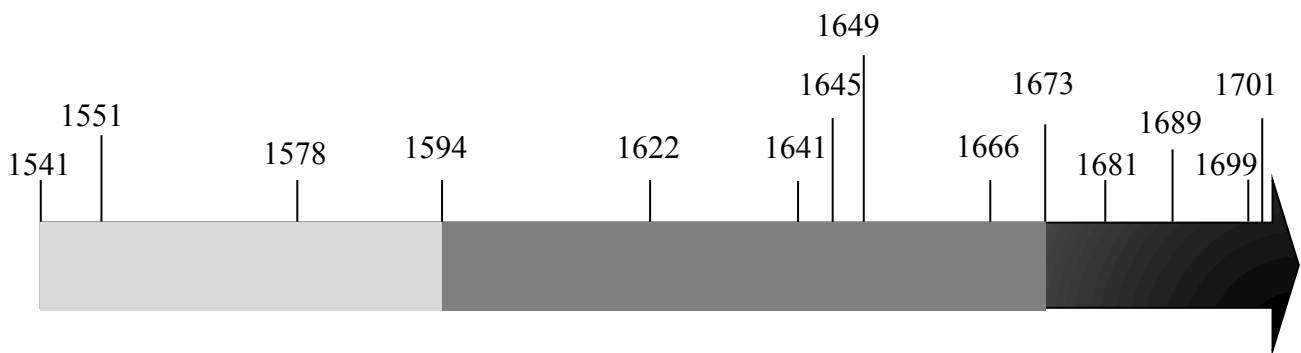
⁷³ Traduction : « Eulalie était une bonne jeune fille. /Elle avait le corps beau et l'âme plus belle encore. »

3.3.2.2. Dans les imprimés religieux

Les trois frises chronologiques ci-dessous (d'après Dubois 2017) illustrent l'usage de la variable $I > J$ en position initiale que ce soit en tant que majuscule ou minuscule et en position interne en tant que minuscule, dans les 40 imprimés religieux de 1541 à 1701.

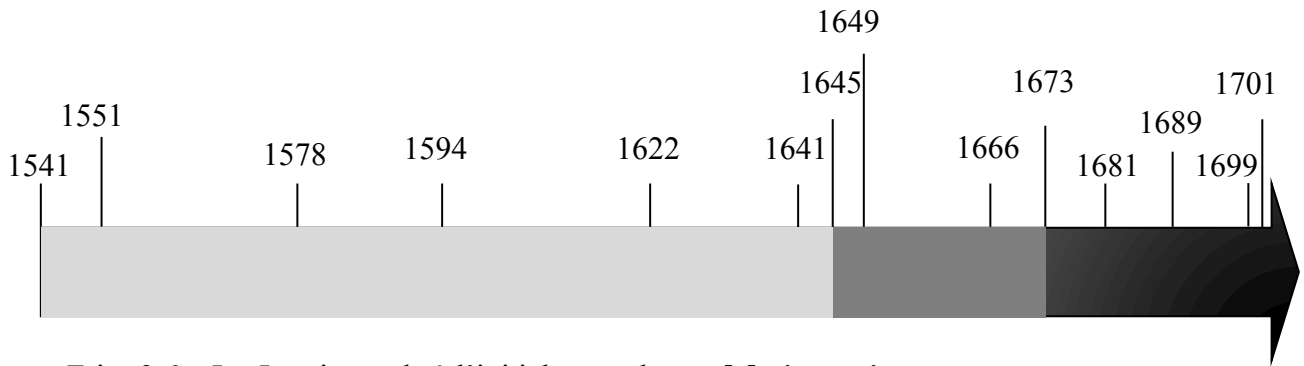
Notons que la couleur gris clair note l'utilisation catégorique du I pour marquer la voyelle comme dans *touïours* ; *iour* ; *Iustice*. La couleur gris foncé marque la variabilité de la graphie — ainsi, on retrouve aussi bien la lettre I que la lettre J pour marquer le son [ʒ] comme dans *touïours* > *toujours* ; *iour* > *jour*. Enfin la couleur noire marque l'usage catégorique de la graphie moderne comme pour *toujours* ; *jour* ; *Justice*. Pour ce qui est de la variable $I > J$, les frises 3.5., 3.6. et 3.7. marquent la disparité de la variable $I > J$ en fonction de son emplacement dans le mot et de sa qualité de minuscule ou de majuscule. Dubois (2017) explique que :

[l]a graphie *J* pour le son vocalique [i] s'amorce dans les minuscules à l'intérieur des mots vers la fin du XVI^e siècle dans l'ouvrage *Pratique de l'Oraison Mentale ou Contemplative* publié par Gilles Bauduyn.⁷⁴ Elle alterne avec la graphie *I* selon des règles aléatoires. Mais, dans tous les cas, il s'agit de substantifs appartenant au vocabulaire administratif (*Majesté, conjointement*). Cinquante ans plus tard, la variation *I* et *J* apparaît en position initiale (*iour/jour*). Au moment où l'usage du *J* domine les minuscules (1673), la variation commence à s'observer dans les majuscules. Enfin, *J* l'emporte sur *I* à partir de 1689, quel que soit le contexte.



Frise 3.5. : $I > J$: minuscule à l'interne pour le son [ʒ] : *touïours* > *toujours*

⁷⁴ Ce changement s'amorce au moment même où les ouvrages spécifiques sur l'orthographe recommandent l'emploi de la nouvelle graphie *J* comme dans Blegny 1667, Lesclache 1668, Lartigaut 1669 et Ménage 1672.



Frise 3.6. : I > J : minuscule à l'initiale pour le son [ʒ] : iour > jour



Frise 3.7. : I > J : majuscule à l'initiale pour le son [ʒ] : Iustice > Justice

3.3.3. La variable Y > I

3.3.3.1. Dans les imprimés séculiers

La lettre Y vient de l'alphabet latin qui l'avait empruntée à la variante majuscule du grec upsilon. Au départ, la lettre Y était souvent utilisée dans les transcriptions de mots d'origine grecs. Dans le système graphique médiéval, la lettre Y a donc plusieurs valeurs. Sa présence en début de mot est souvent employée comme majuscule. En tant que minuscule, le Y se situe souvent en fin de mot ou bien à l'intérieur d'un mot lorsqu'il y a une diphtongue. Dans ces cas, le son [i] était représenté par le graphème diacritique Y pour une simple raison : répondre à un souci de lisibilité (Baddeley 1993, 22).

Comme le rappelle Baddeley (1993, 99-107), pour Tory (1529), la lettre Y est la preuve manifeste de l'influence de la langue grecque sur le français alors que pour Sylvius (1531),

l'utilisation du Y est obsolète et il serait bien plus censé de l'abolir. Ainsi, l'alternance entre la graphie Y et I fait l'objet de nombreuses recherches dans les traités orthographiques imprimés du XVI^e siècle. Cette disparité va traverser plusieurs siècles. Même le *dictionnaire de l'Académie* de 1694 fait le choix de conserver la graphie Y dans les digrammes des mots comme *playe*, *proye*, *roy*, etc. Par contre, celui de 1740 en réduit son usage et choisit des graphies modernes *plaie*, *proie*, *roi*, etc. Il faut donc attendre près de deux siècles pour que les formes graphiques anciennes des digrammes disparaissent de certains contextes, comme à la fin des mots, des diphtongues et des terminaisons verbales de l'imparfait (Baddeley 1993, 28).

Dans notre étude, nous avons retenu cinq contextes dans lesquels on retrouve la variation entre la lettre Y et la lettre I. Nous avons :

1. le Y en finale de certains participes passés : *remply*
2. le Y pour la finale des substantifs : *ennemy*
3. le Y dans les mots outils : *ainsy*, *aussy*, *sy* et *quy*
4. le AY/UY/OY dans les diphtongues en finale de mots : *vray*, *celuy*, *moy*
5. le AY comme diphtongue à l'initiale et/ou à l'interne : *aymer*, *vrayment*

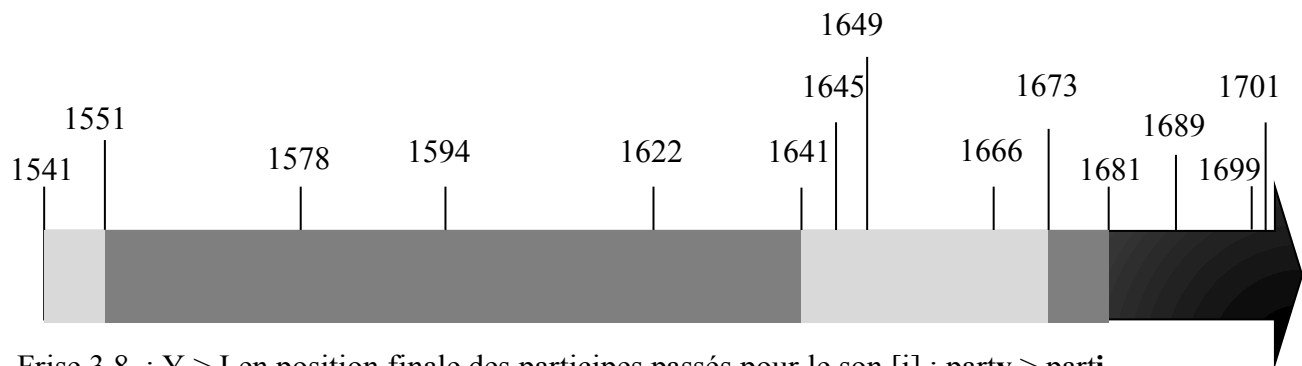
3.3.3.2. Dans les imprimés religieux

Les frises chronologiques ci-dessous (d'après les tableaux de Dubois) montrent que cette tendance réformatrice, que l'on retrouve aussi chez plusieurs imprimeurs parisiens et lyonnais (Badius 1553 ; Tournes 1560 ; Nivelles 1568 ; de Harsy 1570), recule dès 1578 (Dubois 2107). Ce que dévoilent les imprimés religieux, d'après Dubois (2017), c'est que

l'usage de la graphie Y en position finale obéit à une règle lexicale. Les adverbes *aussi* et *ainsi*, le pronom relatif *qui* et la conjonction *si* se terminent systématiquement par la lettre I [et ce dès 1541]. En revanche, la lettre Y s'emploie à la fin des verbes en -IR, conjugué au participe passé (*beny*, *remply*), des substantifs (*oubly*, *amy*) et des mots outils (*icy*, *voicy*, *parmy*, *ny*). L'usage du I se généralise dans le *Nouveau Testament* de Robert Estienne en 1551.

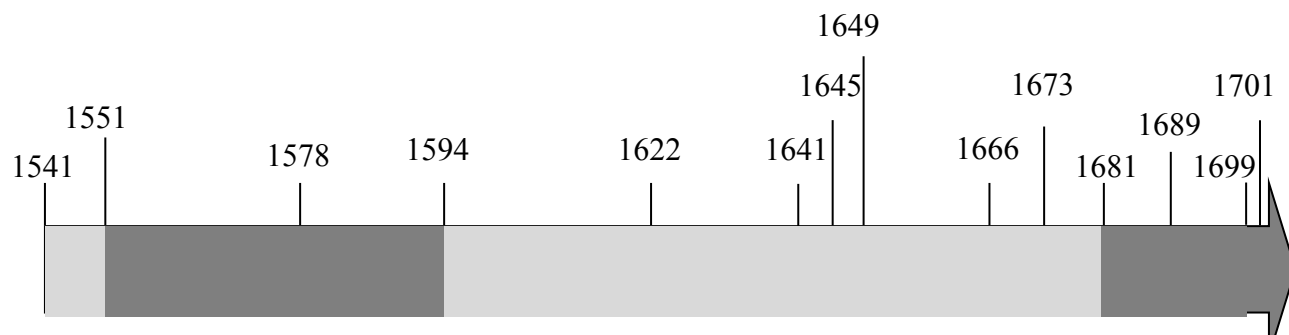
En 1641, le Lyonnais Jacques Roussin choisit résolument la voie conservatrice en utilisant systématiquement *Y*, quelle que soit la catégorie lexicale. Ce conservatisme se perpétue aussi bien en province que chez les imprimeurs parisiens. Il faut attendre 1673 pour qu’advienne une nouvelle ère de variation entre *Y* et *I*. À partir de cette époque, de nouvelles règles contextuelles se mettent en place, mais elles diffèrent selon l’imprimeur.⁷⁵ Dans les digrammes OY/UY/AY, le *Y* domine jusqu’en 1681, l’année de la publication des *Chronique des Ursulines Augustines* par le Toulousain Guillaume Bosc qui utilise indifféremment *UY* et *UI* (*celuy/celui*). Au tournant du siècle, l’imprimeur Antoine Dezallier (1699) pousse l’enveloppe de la variation aux voyelles O et A (*foy* ; *loy* ; *vray* ; *gay*). Cet usage est maintenu par tous ses successeurs.

Ajoutons à ce qu’a produit Dubois que dans la diphtongue AY > AI à l’intérieur d’un mot, on retrouve une variabilité à partir de 1551 avec Robert Estienne. Des mots comme *aimer* ou bien encore *vraiment*, se retrouvent écrits aussi bien *aimer* que *aymer* ou *vraiment* et *vrayement*. La nouvelle graphie s’impose dès 1689 pour la forme graphique nouvelle de la diphtongue AI interne.

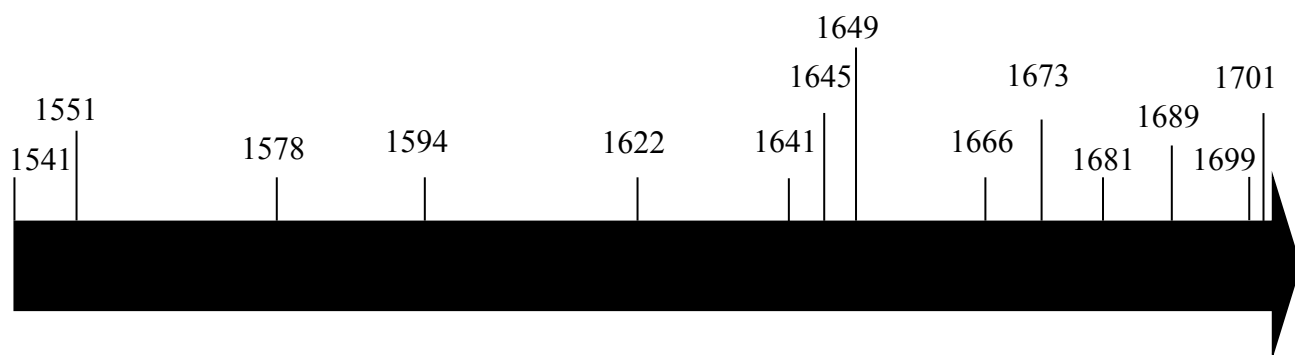


Frise 3.8. : Y > I en position finale des participes passés pour le son [i] : party > parti

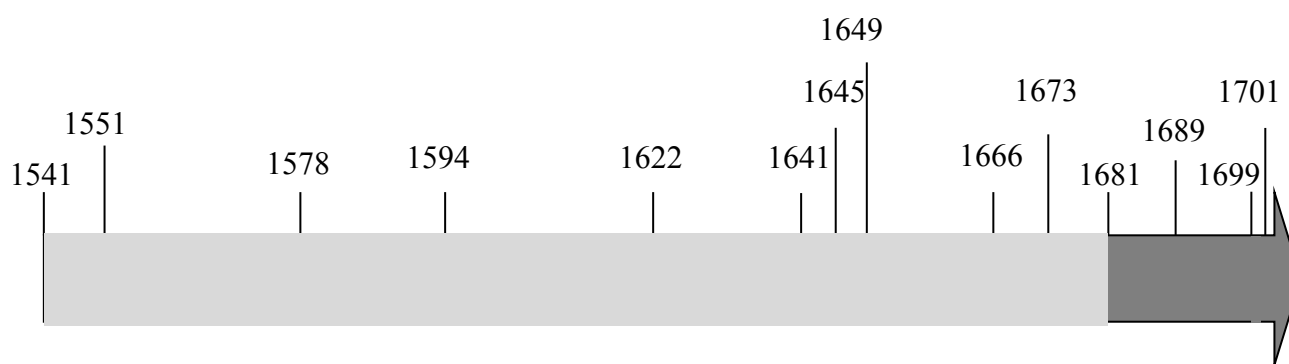
⁷⁵ Chez Henault (1673), les verbes sont en Y/I ; les substantifs et outils en Y. Chez De-Ville (1681), les verbes se terminent en I, les substantifs en Y/I, mais les outils prennent le Y. Et, enfin, G. & Josse en 1689 adopte une règle qui perdurera tout le XVIII^e siècle : la finale des verbes avec I et celle des substantifs et des mots outils en Y.



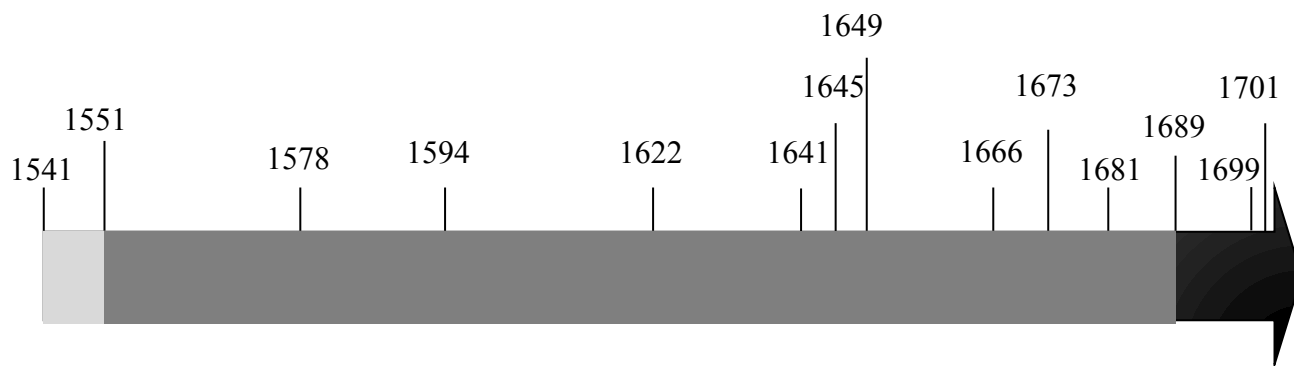
Frise 3.9. : Y > I en position finale des substantifs pour le son [i] : ennemy > ennemi



Frise 3.10. : Y > I en position finale pour le son [i] : aussy > aussi et sy > si et quy > qui



Frise 3.11. : Y > I en position finale pour la diphtongue OY > OI / AY > AI : foy > foi /
vray > vrai



Frise 3.12. : Y > I en position interne pour la diphtongue AY> AI : **ayme** > **aime**



Frise 3.13 : Y > I en position finale pour la diphtongue UY > UI : **luy** > **lui**

3.4. Synthèse de chapitre

L'évolution de l'orthographe du français s'est faite progressivement, mais la période entre les XVI^e et XVII^e siècles représente incontestablement une époque de changements importants. Comme nous venons de le montrer, au cours de ces deux siècles, on retrouve un aller-retour constant entre un système ancien et l'introduction (souvent critiquée) d'un nouveau.

Tandis que l'évolution des formes graphiques nouvelles V, U et J semble se faire graduellement dans les imprimés religieux, l'évolution de la forme nouvelle I se fait moins naturellement. La forme ancienne pour certains procédés graphiques semble prendre le dessus. Comme le souligne Pellat (1983, 89),

le système de l'orthographe ancienne possède sa cohérence et répond à des exigences de lisibilité, d'étymologie, de tradition historique, d'analogie et de différenciation, et aussi de phonologie. C'est l'orthographe manuscrite de la chancellerie, des juristes pour qui la visualisation compte plus que la notation exacte de la prononciation. Son trait dominant est l'abus des consonnes diacritiques (pas nécessairement étymologiques) pour répondre aux exigences évoquées. Mais il ne faut pas négliger la place des notations phonologiques: on écrit *adiouter*, *debuoir* pour noter **j** et **v**. [...]

Le système de l'orthographe moderne constitue un autre système de transcription, qui tient mieux compte de l'oral : la distinction est faite pour **i/j** et **u/v**, le timbre des voyelles est mieux noté (surtout par les accents), mais la notation des voyelles brèves est abandonnée.

Ainsi, nous avons pu exposer deux grands types d'évolution dans les imprimés religieux. Soit elle se fait chronologiquement comme c'est le cas pour le $V > U$ et le $I > J$ où l'on passe d'une orthographe ancienne à variable et enfin à nouvelle. Soit elle se fait plus abruptement en passant de l'ancien au nouveau comme pour le $U > V$. Plus intéressant encore, on assiste à une évolution qui, au premier abord, porte un peu à confusion avec la variable $Y > I$. On se retrouve à passer de l'ancien à la variation pour retourner à l'ancien puis à la nouveauté. Cette variabilité est un véritable exemple des changements orthographiques et de leurs instabilités et c'est à nous de voir si ces conclusions sont applicables à notre corpus.

CHAPITRE 4 : CORPUS À L'ÉTUDE ET APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE

Ni mère supérieure Tranchepain de la communauté Ursuline de La Nouvelle-Orléans ni sœur Séraphique de Saint-Jean-de-Losne, en France, ni même mère supérieure Poisson de la communauté Ursuline de Québec auraient pu imaginer que la rédaction des EFMs à l'intention de leurs consœurs défuntes pourrait s'avérer si utile à la compréhension de l'évolution du français écrit en France et en Nouvelle-France.

Travailler avec un corpus d'une telle ampleur requiert l'implantation d'une bonne méthodologie. Bien qu'étant similaires les uns aux autres, les EFMs écrits par les Ursulines de France et de Nouvelle-France répondent à des fonctions bien précises, et chaque usage coïncide avec les besoins des types de documents rédigés : annales, mortuaires, et lettres. Dans ce chapitre, nous expliquons les nombreux choix qu'il nous a fallu faire et les quatre facteurs que nous avons pris en compte pour notre analyse : (1) la date de parution des EFMs ; (2) l'origine géographique des EFMs ; (3) le format de parution des EFMs ; (4) la scriptrice des EFMs (lorsqu'il était possible d'en connaître l'identité).

Ce chapitre se divise en trois parties. Nous nous arrêterons dans un premier temps sur l'originalité et sur la création du corpus comprenant les EFMs manuscrits. Nous verrons d'où proviennent les différents éloges et comment ils ont été choisis. Nous avons voulu regrouper autant de documents possibles (1) pour chacune des communautés : France, Nouvelle-Orléans et Québec et (2) pour chaque format de parution : annales, mortuaires, et lettres. Tenir compte des différents formats et de la provenance géographique des EFMs ne peut que nous éclairer sur la complexité de l'évolution de l'orthographe française entre le XVII^e et le XIX^e siècle dans cette communauté religieuse. Ensuite, nous verrons comment les variables orthographiques ont été codifiées et présentées, en gardant à l'esprit que le but principal d'une telle entreprise est de

mettre en évidence l'usage des conventions orthographiques à l'étude, qu'elles soient anciennes, variables ou nouvelles.

4.1. Construction du corpus : Méthodologie

Chaque EFM a été soigneusement choisi selon quatre critères. Le premier est la lisibilité de l'écriture, avec un minimum de tâches d'encre ou de section illisibles dues à l'effacement de l'encre. Le second est la date. La majorité des EFMs ont été écrits entre 1689 et 1842. Nous avons recueilli des EFMs de trois régions géographiques, notre troisième critère. Les EFMs provenant de la France appartiennent à 39 monastères différents : Aigueperse, Apt, Arles, Avignon, Bayeux, Beaucaire, Bordeaux, Bourgoin, Brive, Carcassonne, Chambéry, Chinon, La Ciotat, Clermont-Ferrand, Conflans, Didier, Digne, Draguignan, Grenoble, Liège⁷⁶, Lorgues, Lyon, Magny, Martigues, Montbrison, Monistrol, Montpellier, Narbonne, Paris, Périgueux, Pignan, Quimper, Roanne, Rouen, Saint-Denis, Saint-Jean-de-Losne, Sisteron, Tourcoing, Troyes. Finalement, et sauf exception, nous avons choisi des EFMs signés par une scriptrice.

Tous les éloges ont été numérisés soit par le centre d'archive à notre demande, soit par un membre de l'équipe de recherche lors d'une visite sur place. Par la suite, chaque document a été enregistré sous format PDF, et nous en avons gardé une copie papier. Plusieurs de ces éloges ont aussi été retranscrits, notamment ceux provenant de La Nouvelle-Orléans. Cependant, bien qu'une version retranscrite puisse s'avérer utile pour nos recherches — ou pour une personne qui n'est pas familière avec l'orthographe du XVII^e siècle — notre analyse comparative se base sur les documents originaux, la plupart étant de bonne qualité. Au total, notre corpus inclut 618 documents écrits par 75 ursulines en France, 14 à La Nouvelle-Orléans et 11 à Québec. Nous

⁷⁶ De nos jours, Liège se trouve en Belgique, mais nous avons quand même choisi de garder cet éloge qui offre une orthographe particulière.

allons revenir, de façon chronologique, sur la collecte des EFMs pour chacune des communautés en commençant par La Nouvelle-Orléans, puis la France et en terminant avec le Québec.

4.1.1. Les éloges funèbres monastiques de La Nouvelle-Orléans, 1727-1835

Dans le but de trouver des données sur le français écrit en Louisiane au XVIII^e siècle, un groupe d'étudiants de français aux niveaux Master et Doctorat (sous la direction de la Professeure Sylvie Dubois) a rassemblé des documents extraits du *Historical New Orleans Collection Center* (HNOC), où sont préservés un grand nombre de documents manuscrits datant du XVIII^e siècle, notamment des EFMs rédigés par les Ursulines de La Nouvelle-Orléans.

Ces EFMs étaient à l'origine regroupés sous forme d'un recueil mortuaire⁷⁷ de 372 pages. Une partie de ce recueil est extraite de microfilms du HNOC ; d'autres EFMs sous forme de feuilles volantes proviennent du Centre d'archives de l'Union Provinciale des Ursulines à Saint-Louis dans le Missouri. Ces documents personnalisés datant du début de la colonie sont très précieux puisque la correspondance publique de religieux à cette époque est rarissime. En effet, l'incendie de 1788 à La Nouvelle-Orléans a détruit la plupart des documents religieux (correspondance, formulaires, etc.) de l'archevêché (Dubois, Leumas & Richardson 2017). De plus, des problèmes d'accessibilité ont toujours restreint la recherche dans les archives (sauf pour Emily Clark qui y a eu accès pour compléter sa thèse de doctorat en histoire en 1998 lorsque sœur Joan Aycock y servait comme archiviste).

Tous ces obstacles donnent un caractère encore plus unique au mortuaire de La Nouvelle-Orléans qui, à l'origine, était tenu dans le but de rassembler et de préserver les éloges funèbres des sœurs défrites de la communauté qui leur étaient envoyés. Les EFMs qu'il contient

⁷⁷ Ce cahier, conservé dans les archives de la communauté, est donc un recueil de notices écrites par les mères supérieures successives, ou plus rarement par les secrétaires du chapitre, lors du décès d'une sœur et même d'une converse du monastère.

font de lui une source intarissable pour tous linguistes souhaitant analyser l'orthographe ou bien même le discours élogieux religieux.

Tableau 4.1. : Nombre d'éloges funèbres monastiques écrits par les différentes Ursulines de La Nouvelle-Orléans dans le mortuaire et le nombre de lettres écrites par Tranchepain à l'Abbé Raguet.

RELIGIEUSES	NOMBRE D'ÉLOGES	DATE DE RÉDACTION DES ÉLOGES/LETTRES
LETTRES		
TRANCHEPAIN	5	1728
LETTRES CIRCULAIRES		
HACHARD	1	1728
SECRETAIRE	2	1731 ET 1733
BERNARD	2	1733 ET 1748
SECRETAIRE	1	1753
BELAIRE	1	1755
BEAUMONT	2	1760 ET 1761
LAVADIERE	5	ENTRE 1762 ET 1764
LANDELLE	9	ENTRE 1766 ET 1782
RAMOS	3	ENTRE 1785 ET 1788
FARJON	1	1805
LACLOTTE	8	ENTRE 1810 ET 1820
LEROY	5	ENTRE 1822 ET 1833
RAY	9	ENTRE 1833 ET 1842
TOTAL	54	

Ce recueil comprend des EFM's écrits entre 1727 et 1835 à La Nouvelle-Orléans. Il se compose en deux parties : (1) *le Registre pour écrire les receptions des Religieuses de France et des postulantes* et (2) *les lettres circulaires*.⁷⁸ Notre intérêt porte sur la deuxième partie. Elle est

⁷⁸ Après des recherches approfondies à la HNOC, nous avons aussi retracé une copie éditée des éloges originaux. En effet, il semblerait qu'en 1835, une Ursuline ait recopié le *Livre des*

entièrement manuscrite et commence à la page 194 du volume pour se terminer à la page 371. À la page 195, on y trouve le titre suivant : *Lettres circulaires des Rses decedées en ce nouveau monastere de la Nlle orleans prouince de la Louisienne*. Douze mères supérieures, nées entre 1675 et 1798 ont rédigé les EFM. Toutefois, les quatre premiers EFM, ceux de la mère supérieure Tranchepain ont été recopiés. En effet, dans son cas, les éloges sont à attribuer à des secrétaires de chapitre dont on ne connaît pas l'identité et à Hachard, secrétaire de Tranchepain, vers la fin de sa vie. On retrouve d'ailleurs une annotation à cet effet à la fin de la première lettre :

cet acte aiant été tiré avec les 2 suiuant du liure des annales pour auoir vn en particulier selon les reglements, la signature a esté suplée par la secretaire du Chapitre, La Superieure qui a signé le premier étant Decedée (anonyme, 1728, EFM de Madeleine Mathieu de S^t François Xavier).

Afin d'avoir une représentation de l'écriture de mère Tranchepain, la première mère supérieure du Monastère de la Nouvelle-Orléans, nous avons fait le choix d'inclure à notre corpus de La Nouvelle-Orléans, cinq lettres écrites par la mère supérieure Tranchepain à l'Abbé

Décédées, tout en éditant son contenu. Ce travail d'édition n'a pas été réalisé sans raison. À plusieurs endroits, l'original du *Livre des décédés* est très endommagé, le papier est déchiré et les éloges originaux sont difficiles à lire à cause de l'encre qui a traversé l'endos des feuilles de papier. Ce qui est remarquable est l'intensité du travail d'édition de 1835. Tout d'abord, les éloges édités sont beaucoup plus courts et les conventions orthographiques ont été changées. De plus, l'éditrice a procédé à un « travail d'édification » en ajoutant ou éliminant des mots, des syntagmes et même des phrases entières. Par exemple, « une sœur venant de Rouen » devient « une pieuse sœur de Rouen ». Elle a aussi remplacé certains mots ou groupes de mots par des synonymes. En résumé, le travail d'édition se distingue considérablement de la prose originale. La collection comprend les transcriptions de 52 éloges originaux et de 52 éloges édités. Ces derniers n'ont pas été considérés dans notre thèse.

Raguet.⁷⁹ Ces lettres recueillies dans les archives de nationales d'outre-mer ont pu confirmer notre doute sur l'originalité des quatre premiers éloges rédigés dans le mortuaire.⁸⁰

En plus des cinq lettres rédigées par Tranchepain, le corpus de La Nouvelle-Orléans comprend 49 éloges. Le tableau 4.1. ci-dessus résume la répartition de ces éloges par scriptrice. On note que douze Ursulines ont pu être identifiées.⁸¹

Pour La Nouvelle-Orléans, nous avons donc un total de 14 scriptrices (tableau 4.2. de la page 96). Toutes sont françaises, mise à part Antonia Maria Ramos qui vient de Cuba. Leurs lieux de naissance se répartissent sur le territoire français : Rouen (Normandie), Caen (Normandie), Ancelis (Loire Atlantique), Lisieux (Normandie), Nevers (Bourgogne), Point-Saint-Esprit (Languedoc), Bagnol-sur-Ceze (Languedoc) et Pradines (Lot). Le corpus de La Nouvelle-Orléans nous autorise aussi un examen assez précis de la variation orthographique en France aux XVIII^e et XIX^e siècles puisque les Ursulines reproduisent à l'évidence des normes orthographiques françaises. Il s'agit ici de déterminer si les conventions religieuses font un usage variable de ces normes afin de répondre aux changements adoptés en France alors qu'elles sont en Louisiane.

⁷⁹ Dans ces lettres à l'Abbé Raguet, Tranchepain y dénonce les altercations entre le Père De la Chaise (commissaire-ordonnateur de la Compagnie des Indes) et le Père Beaubois (Jésuite), et les répercussions que cette haine a sur la communauté des Ursulines. Tranchepain prend la défense du Père Beaubois et menace à plusieurs reprises de quitter la communauté des Ursulines de La Nouvelle-Orléans si ce dernier est forcé de partir.

⁸⁰ Une analyse plus attentive de l'usage des conventions orthographiques dans les premiers EFM du mortuaire, révèle une orthographe ancienne en 1728, mais une plus moderne dès 1733. Inclure les cinq lettres personnelles et rédigées par Tranchepain nous permet d'éviter une analyse basée sur un travail de réécriture fait par sa successeure (ou par la secrétaire de chapitre).

⁸¹ Voir annexe 4 pour une liste exhaustive des scriptrices de La Nouvelle-Orléans.

Tableau 4.2. : Liste des scriptrices de La Nouvelle-Orléans et leurs informations biographiques.

SCRIPTRICES	NAISSANCE-DÉCÈS	VILLE	RÉGION
TRANCHEPAIN	1680-1733	Rouen	Normandie
HACHARD	1704-1760	Rouen	Normandie
SECRETAIRE	?	?	?
BERNARD	1675-1763	Caen	Normandie
SECRETAIRE	?	?	?
BELAIRE	1701-1792	Landerneau	Bretagne
BEAUMONT	1704-1764	Ancelis	Loire Atlantique
LAVADIERE	1701-1779	Lisieux	Normandie
LANDELLE	1716-1788	Nevers	Bourgogne
RAMOS	1751–1803	Havana	Cuba
FARJON	1786-1810	Pont Saint Esprit	Languedoc
LACLOTTE	1766-1810	Bagnol sur Ceze	Languedoc
LEROY	1751-1835	?	?
RAY	1798- ?	Pradines	Lot

4.1.2. Les éloges funèbres monastiques de 39 monastères en France, 1676-1792

La collection des EFM de France a été extraite de plusieurs sources. Tout d’abord, ils proviennent de quatre volumes appartenant aux Ursulines de la congrégation Saint-Jacques à Paris, mais confiés vers les années 1945 à la Bibliothèque Nationale de France (BNF), pour y être ensuite entreposés à la Bibliothèque de l’Arsenal et de la Sorbonne à Paris. Les volumes (MS 4990-4993) de l’Arsenal contiennent approximativement une centaine de feuillets reliés (une reliure qui précède leur donation à la BNF) et écrits, pour la plupart, entre 1680 et 1695. Celui de la bibliothèque de la Sorbonne (MS 769) totalise 78 feuillets.

Par la suite, nous avons extrait des éloges autographes de plusieurs archives départementales sur le territoire français, que ce soit en allant directement dans les archives départementales ou en utilisant les services gratuits d’archives en ligne. Une représentation

géographique des couvents sur le territoire de la France étant notre priorité, nous avons extrait et numérisé — et transcrit dans certains cas — un éloge par couvent. Rappelons ici que le français écrit à cette époque n'est pas uniforme et que des différences d'orthographe, de prononciation, de syntaxe existent, d'où l'importance pour nous d'utiliser un échantillon géographique aussi éparse que possible. En faisant un tel choix méthodologique, nous espérons révéler les spécificités de chaque région de France.

Les EFMs proviennent donc de 39 monastères de France, ce qui représente le tiers des couvents des Ursulines établis en France au début du XVIII^e siècle. Le tableau 4.3. montre la répartition des EFMs en fonction de leur format (c'est-à-dire annales, mortuaires et lettres) et de leur provenance géographique (c'est-à-dire monastère d'origine). Cette collection d'éloges se distingue de celle de La Nouvelle-Orléans, car elle contient des EFMs de différents formats, aussi bien des annales, que des mortuaires et de lettres. Grâce à la collecte dans ces 39 monastères français, nous avons un total de 369 EFMs dont 110 qui proviennent d'annales, 216 extraits de mortuaires et 43 sous forme de lettres circulaires. Nous avons déterminé l'identité de 22 scriptrices chargées de rédiger les éloges dans les annales, 16 scriptrices dans les mortuaires et 37 scriptrices pour les lettres (voir annexe 5 avec la liste exhaustive des 75 scriptrices).

Tableau 4.3. : Répartition des éloges de France dans les 39 monastères en fonction de leur format.

ANNALES	MORTUAIRES	LETTRES	
CARCASSONNE : 5 (1 scriptrice)	ARLES : 64 (3 scriptrices)	AIGUEPERSE : 2 (2 scriptrices)	LOSNE : 1
BRIVE : 59 (3 scriptrices)	APT : 22 (3 scriptrices)	AVIGNON : 1	LYON : 1
LA CIOTAT : 38 (16 scriptrices)	CHINON : 13 (1 scriptrice)	BAYEUX : 2 (2 scriptrices)	MAGNY : 2 (2 scriptrices)
PERIGUEUX : 8 (2 scriptrices)	DRAGUIGNAN : 19 (1 scriptrice)	BEAUCAIRE : 2 (2 scriptrices)	MARTIGUES : 1
	LOSNE : 17 (1 scriptrice)	BORDEAUX : 1	MONTBRISON : 1
	PIGNAN : 36 (2 scriptrices)	BOURGOIN : 1	Monistrol : 1
	SAINT DENIS : 11 (1 scriptrice)	CARCASSONNE : 1	MONTPELLIER : 2 (2 scriptrices)
	TOURCOING : 34 (4 scriptrices)	CHAMBERY : 1	NARBONNE : 1
		CLERMONT : 2 (2 scriptrices)	PARIS : 1
		CONFLANS : 1	QUIMPER : 3 (1 scriptrice)
		SAINT DIDIER : 1	ROANNE : 1
		DIGNE : 1	ROUEN : 1
		GRENOBLE : 1	SISTERON : 1
		LIEGE : 5 (1 scriptrice)	TOURCOING : 1
		LORGUES : 1	TROYES : 2 (2 scriptrices)
110 (22 SCRIPTRICES)	216 (16 SCRIPTRICES)	43 (37 SCRIPTRICES)	

4.1.3. Les éloges funèbres monastiques de Québec, 1689-1800

Le corpus de Québec comprend 195 documents manuscrits, dont 193 EFM et deux lettres. Onze ursulines les ont rédigés. Cette base de données permet une analyse intralinguistique. En effet, sept Ursulines — Godefroy, Poisson, Boucher, LaGrange, Wheelright, Marchand et LaFontaine — écrivent des EFM à la fois dans les annales et dans le

mortuaire. Ainsi, il était coutume pour une religieuse chargée d'annoncer le décès d'une moniale d'écrire son éloge dans les deux registres officiels.

Comme on le montre dans le tableau 4.4. il y a un EFM de plus dans le mortuaire (90) que dans l'annale (89). Certaines Ursulines se retrouvent à produire plus d'EFMs dans les mortuaires que dans les annales (par exemple : Boucher) tandis que c'est le contraire pour d'autres (par exemple : Godefroy). Nous avons eu beaucoup de chance de pouvoir travailler avec des documents de nature différentes, mais écrits par les mêmes scriptrices. En effet, cela nous permet de construire un corpus plus élevé d'éloges écrit par une même personne, mais dans des contextes divers.

Tableau 4.4. : Nombre d'éloges funèbres monastiques écrits par les différentes religieuses du monastère de Québec en fonction du format de l'éloge.

VIEUX RÉCIT		MORTUAIRE		ANNALE		LETTRE	
BOURDON	13	GODEFROY	5	GODEFROY	15	SAVONNIERE	1
		POISSON	9	POISSON	4	GUYART	1
		BOUCHER	24	BOUCHER	21	FLECELLE	1
		LAGRANGE	23	LAGRANGE	28		
		WHEELRIGHT	2	WHEELRIGHT	1		
		MARCHAND	4	MARCHAND	3		
		LAFONTAINE	23	LAFONTAINE	17		
TOTAL	13		90		89		3

Notre dernière collection d'EFMs provient du centre d'archives du monastère de Québec duquel Dr. Sylvie Dubois a extrait des documents élogieux. Il est impossible de parler des annales du monastère de Québec sans mentionner Anne Bourdon, dite de Sainte-Agnès. Cette religieuse est la première Canadienne à se faire élire en 1700 au poste de mère supérieure, office qu'elle va remplir jusqu'en 1703. Son importance tient au fait que c'est elle qui rédige les plus anciens EFMs de Québec : les *Annales du monastère de Québec*. À la suite du tristement célèbre

incendie de 1686, elle écrit de mémoire les EFMs des pionnières dans le *Tome 1er des annales du Monastère des Ursulines de Québec*.

Ce présent liure nest quen lannée 1689 pour reparer celui qui a esté bruslé dans lincendie generale de nre monastere arriüée le 20me octobre 1686 ce qui est la cause que plusieurs des actes qui y sont inserées ne seront pas signée de toutes les personnes qui les deuroient auoir signée plusieurs des personnes estant descédéé auant que ce liure fut fait.⁸²

Les sources de ces EFMs sont multiples. Nous en comptons quatre. Nous avons donc, premièrement, treize notices, que nous appellerons « originales », rédigées par Anne Bourdon et qui proviennent du *Tome 1er des annales du Monastère* (ou Vieux Récit), un journal résumant chronologiquement et de mémoire les événements importants survenus dans la communauté de 1639 à 1686. Dans ces mêmes *annales*, nous avons, deuxièmement, 89 EFMs écrits après 1695 par les différentes Mères supérieures qui succèdent à Bourdon. Parallèlement, nous avons aussi 90 EFMs extraites du *Recueil des Professions et des Sépultures, 1688-1789*, appelé mortuaire.⁸³

Le problème auquel nous nous sommes confrontées est l'absence de signature dans les *Annales* et dans le *Recueil des Professions et des Sépultures*. En effet, les notices n'y sont pas signées. Il nous a donc fallu effectuer un travail fastidieux de reconstruction pour déterminer l'auteur/les auteures de ces EFMs. Nous avons comparé les calligraphies de tous les éloges avec celle des entrées, toutes signées, de deux autres registres des Ursulines : les *Conclusions des assemblées des Discrets, 1687-1865*, et les *Actes des assemblées capitulaires, 1686-1802*. Cette comparaison nous a permis de constater qu'aucune mère supérieure des Ursulines de Québec ne rédige un éloge funèbre. Leur rédaction est l'œuvre des conseillères de la mère supérieure, dont

⁸² Il s'agit ici d'une transcription du passage écrit plus haut avec notre orthographe actuelle afin de faciliter la lecture : Ce présent livre n'est qu'en l'année 1689 pour réparer celui qui a été brûlé dans l'incendie générale de notre monastère arrivée le 20 octobre 1686 ce qui est la cause que plusieurs des actes qui y sont insérés ne seront pas signés de toutes les personnes qui les devront signer plusieurs des personnes étant décédés avant que ce livre fût fait.

⁸³ Voir annexe 3 pour une liste exhaustive des scriptrices de Québec.

la moitié occupera plus tard la position de mère supérieure. Ainsi, les éloges de la communauté de Québec sont composés par la Secrétaire du chapitre, par la Zélatrice ou l'Assistante, ces deux dernières agissant aussi comme secrétaires.

Finalement nous avons inclus trois EFMs sous forme de lettres rédigées par trois pionnières de la communauté des Ursulines de Québec. L'ajout de ces trois Françaises au corpus « Québec » ne va se faire que bien plus tard. En effet, après une recherche d'archives plus récente, nous avons décidé d'inclure trois lettres manuscrites au corpus de Québec : une de Guyart, une lettre de la Savonnière, et une de Flecelle. La raison derrière un tel choix est que ces trois lettres (toutes rédigées par des Françaises installées à Québec depuis plusieurs années) sont écrites bien avant les entrées des *annales* et du mortuaire par des Françaises. Seule la lettre de Flecelle est élogieuse. Longue de dix pages et datant de 1680, Flecelle y fait l'éloge de feu Anne de Bugle, dite de Sainte-Claire. La lettre de Guyart, tout comme celle de la Savonnière, est de nature plus personnelle. Les lettres de Guyart et de la Savonnière, datant de 1641 (cinq ans après leur arrivée à Québec) et longues de quatre et deux pages, respectivement, sont adressées à Claude Martin (fils de Guyart).

L'analyse des conventions orthographiques de ces religieuses va nous permettre d'isoler les pratiques orthographiques de la Nouvelle-France du XVII^e au XVIII^e siècle. Sur les 11 Ursulines chargées de rédiger les EFMs, toutes sont natives du Canada, mis à part les trois Françaises que nous venons de mentionner (Guyart, Savonnière et Flecelle).

Tableau 4.5. : Liste des scriptrices de Québec et leurs informations biographiques.

SCRIPTRICES	NAISSANCE-DÉCÈS	VILLE	PAYS
GUYART	1599-1672	Tours	France
FLECELLE	1614-1695	Paris	France
SAVONNIERE	1616-1652	Chanay	France
BOURDON	1644-1711	Québec	Canada
GODEFROY	1644-1713	Trois-Rivières	Canada
POISSON	1651-1732	Trois-Rivières	Canada
BOUCHER	1676-1766	Boucherville	Canada
LAGRANGE	1694-1776	Québec	Canada
WHEELRIGHT	1694-1780	Boston	États-Unis
MARCHAND	1719-1782	Québec	Canada
LAFontaine	1756-1821	Québec	Canada

4.1.4. Construction du corpus : bilan des données

Notre base de données a été créée à partir du logiciel JMP. Elle inclut les caractéristiques sociales des Ursulines ayant rédigé un éloge. Nous avons inscrit le nom de la scriptrice — lorsqu’il était connu —, le nom de la défunte, la date et le lieu de rédaction de l’éloge. Nous avons ensuite codifié le format de chaque éloge (lettre, annale ou mortuaire). Une fois cette nomenclature établie, nous avons numéroté chaque EFM de la façon suivante : Type de document/Lieu-Diocèse-Scriptrice/numéro de l’éloge-date de rédaction. Ainsi, le code d’un EFM provenant des mortuaires de Québec, écrit par la secrétaire de chapitre Poisson, et narrant le décès de Sœur Saint Joseph en 1759 est le suivant ; *MQ-QUEB-D02-1759*. *MQ* fait référence à Mortuaire/Québec, *QUEB* à Québec, *D02* au fait que c’est le deuxième éloge écrit par Poisson et *1759* à la date de rédaction.

Ce système de codification nous permet d’avoir une base de données exhaustive de tous nos EFMs provenant des trois communautés — soit un total de 618. Le tableau 4.6. montre leur

répartition à travers les communautés religieuses et les différents formats d'éloge. Le plus grand nombre de ces éloges provient des monastères de France avec un total de 369 EFMs. Vient ensuite le monastère de Québec avec 195 EFMs, puis celui de La Nouvelle-Orléans avec 54. Ensuite, on retrouve 212 EFMs dans les annales, 355 dans les mortuaires et 51 dans les lettres.

Tableau 4.6. : Bilan des données avec le nombre d'éloges en fonction de leur provenance géographique et du type de documents.

DOCUMENTS PAYS	ANNALE	MORTUAIRE	LETTRE	TOTAL
NOUVELLE-ORLÉANS	0	49	5	54
FRANCE	110	216	43	369
QUÉBEC	102 ⁸⁴	90	3	195
TOTAL	212	355	51	618

4.2. Codifications des conventions orthographiques

4.2.1. Système de codification

La codification des conventions orthographiques à l'étude s'est déroulée sur trois années. Chaque éloge a été scrupuleusement lu afin d'y recenser la présence de toutes les variables. Nous avons repris un système de codification mis au point par Dr. Sylvie Dubois dans son étude sur les pratiques orthographiques de huit religieuses entre 1641 et 1727. Ce système illustré dans le tableau 4.7. s'étend sur une échelle de 0 à 5. Le chiffre 0 correspond à l'absence totale de graphie (par exemple, lorsqu'on ne retrouve aucun mot ayant le son [ʒ] par la variable I > J (*iamais* > *jamais*) dans un éloge). Le code 1 indique la présence exclusive de la variante ancienne alors que le code 5 représente l'utilisation systématique de la graphie nouvelle. Les codes 2/3/4 renvoient à

⁸⁴ Notons que dans ce total sont incluses les entrées écrites par Bourdon dans le Vieux Récit.

l'usage variable de deux variantes. Une convention orthographique avec le code 3 indique que les deux variantes apparaissent dans une proportion égale dans les EFMs d'une même ursuline.

Tableau 4.7. : Codes numériques pour la codification des conventions orthographiques (d'après Dubois).

CODE 0	Absence de graphie
CODE 1	Graphie ancienne de façon catégorique
CODE 2	Usage de la graphie ancienne et moderne avec une tendance vers la graphie ancienne
CODE 3	Usage mixte et égale de la graphie ancienne et moderne
CODE 4	Usage variable de la graphie ancienne et moderne avec une tendance vers la graphie moderne
CODE 5	Graphie nouvelle de façon catégorique

Notre codification des EFMs n'inclut pas seulement les facteurs sociaux et géographiques associés à chaque éloge. Elle prend aussi en compte la variation interpersonnelle dans la pratique orthographique de chaque religieuse. À titre d'exemple, Marchand écrit trois éloges dans les *annales* de la Communauté de Québec : le premier en 1775, le second en 1776 et un dernier en 1780. Dans ses deux premiers éloges (1775 et 1776), elle utilise de façon catégorique (code 1) la graphie ancienne U pour le son [v]. En revanche, celui de 1780, offre un usage plus diversifié des U/V (code 4). Un an plus tard (en 1781), Marchand rédige deux EFMs dans le *Recueil des Professions et des Sépultures*. Dans ceux-ci, elle emploie systématiquement la graphie moderne V pour le son [v] (code 5). Cette variabilité interpersonnelle sera décrite au chapitre 6.

CHAPITRE 5 : LES CONVENTIONS ORTHOGRAPHIQUES EN FRANCE

Ce chapitre présente une analyse des 369 EFMs écrits entre 1676 et 1792 par les 75 Ursulines qui font profession dans trente-neuf monastères français. Ce sous-corpus nous permet d'examiner le lien entre l'usage des conventions orthographiques et deux facteurs externes : la date de rédaction et le lieu de profession des scriptrices.

Deux objectifs guident notre analyse. Le premier objectif est d'examiner l'introduction des graphies innovantes. À quel moment la nouvelle orthographe a-t-elle influencé la façon d'écrire des Ursulines françaises ? Quelles sont celles ayant eu le plus de succès chez les religieuses ? L'introduction de nouvelles conventions s'est-elle réalisée avant la publication de la première édition du dictionnaire de l'Académie française ?

Le deuxième objectif est de déterminer les facteurs qui favorisent la variabilité orthographique. Certaines divisions structurelles propres à l'organisation de l'Église catholique ont-elles influencé une adoption plus précoce de nouvelles formes ? L'usage diffère-t-il selon la province ecclésiastique, le diocèse, ou même entre maisons-mères ?

Nous posons comme hypothèse de départ que le passage d'une écriture ancienne à une écriture nouvelle s'est fait tardivement, fin du XVII^e siècle, courant du XVIII^e siècle et que la localisation de chaque monastère a fortement influencé la direction du changement orthographique. Nous verrons si l'un de ces quatre niveaux spatiaux : géographique (province), civil (diocèse), local (monastère) et religieux (maisons-mères) a un impact quelconque sur cette variation. Cela sera sans mentionner les performances, dites personnelles, que produisent les Ursulines.

5.1. Distribution des données et choix méthodologiques

Afin de procéder à l'analyse des données, nous avons effectué un certain nombre de procédures méthodologiques. La première étape méthodologique a été de déterminer la distribution de toutes les conventions orthographiques à l'étude dans le sous-corpus France, soit un total de 6713 occurrences. Le tableau 5.1. indique la fréquence des douze variables selon l'usage que font les scriptrices des EFMs. Pour chaque variable, nous avons calculé le nombre total d'occurrences des formes anciennes et nouvelles dans l'ensemble du sous-corpus. On peut noter que la forme ancienne de plusieurs variables prédomine dans l'écriture des Ursulines. En revanche, la convention Y rivalise avec la forme I dans plusieurs contextes d'une écriture nouvelle : en final de QUI et en final du digramme OI et à l'interne du digrammes AI.

Tableau 5.1. : Distribution des graphies anciennes et nouvelles parmi les scriptrices du sous-corpus de France pour les douze variables à l'étude entre 1676 et 1792.

	Écriture ancienne	Écriture nouvelle
U > V	85 % (1835/2147)	15 % (312/2147)
V > U	75 % (849/1134)	25 % (285/1134)
I > J (initial)	64 % (400/621)	36 % (221/621)
I > J (interne)	62 % (141/228)	38 % (87/228)
Y > I participe passé	65 % (44/68)	35 % (24/68)
Y > I substantif	88 % (100/114)	12 % (14/114)
Y > I aussi	60 % (122/202)	40 % (80/202)
Y > I qui	5 % (10/199)	95 % (189/199)
AY > AI (interne)	21 % (158/750)	79 % (592/750)
AY > AI (finale)	51 % (70/136)	49 % (66/136)
UY > UI	91 % (411/452)	9 % (41/452)
OY > OI	44 % (291/662)	56 % (371/662)
TOTAL	66 % (4431/6713)	34 % (2282/6713)

Dans une deuxième étape, nous avons fait une analyse plus détaillée et nous avons noté que trois grandes périodes orthographiques se distinguent les unes des autres. D'abord celle des

éloges écrits entre 1676 et 1699, celle des éloges écrits entre 1700 et 1778 et finalement celle de 1778 à 1792. Puisque seulement quatre ursulines ont rédigé des EFMs pendant la troisième période, nous avons décidé de les inclure dans la deuxième période. Nous avons donc la période A qui s'étend de 1676 à 1699 et la période B qui s'étend de 1700 à 1792.

Le tableau 5.2. montre la répartition des conventions graphiques anciennes et nouvelles selon ces deux périodes. Pour la période A (XVII^e siècle), nous avons un total de 45 scriptrices qui rédigent 211 EFMs. Au total, on y retrouve 5706 occurrences anciennes et nouvelles. Pour la période B (XVIII^e siècle), notre corpus nous donne un échantillon de 1007 occurrences provenant de 158 éloges rédigés par 30 scriptrices. Cette distribution nous montre deux choses. Tout d'abord, les pourcentages de graphies nouvelles durant la période A sont faibles, les exceptions étant le OY, le AY à l'interne et le Y > I qui. L'ancienne graphie prédomine largement dans les EFMs de cette période.

Dans la période B, certaines graphies innovantes sont désormais employées presque systématiquement. À titre d'exemple, aux alentours de 70 % de la convention ancienne I pour J à l'interne est utilisée par la majorité des Ursulines. Mais le I cède rapidement la place au J (les occurrences de la variable ancienne I à l'initiale chutent à 9 % tandis que le I interne ancien se retrouve dans 33 % des cas) dans la période B. Certes, quelques graphies anciennes continuent à être utilisées durant cette période. Le pourcentage de conventions anciennes telles que le U consonne pour le son [v], le Y dans les substantifs et dans le digramme AY en finale puisque le pourcentage dépasse à peine 50 %. Malgré ce conservatisme, le modèle orthographique des éloges rédigés durant la période B est nettement plus innovateur.

Tableau 5.2. : Distribution des graphies anciennes et nouvelles selon deux périodes d'écriture : période A = avant 1700 et période B = après 1700.

	PÉRIODE A		PÉRIODE B	
	GRAPHIES ANCIENNES	GRAPHIES NOUVELLES	GRAPHIES ANCIENNES	GRAPHIES NOUVELLES
U > V	97 % (1713/1769)	3 % (56/1769)	32 % (122/378)	68 % (256/378)
V > U	78 % (744/952)	22 % (208/952)	58 % (105/182)	42 % (77/182)
I > J (initial)	78 % (389/500)	22 % (111/500)	9 % (11/121)	91 % (110/121)
I > J (interne)	67 % (130/195)	33 % (65/195)	33 % (11/33)	67 % (22/33)
Y > I p. p.	82 % (42/51)	18 % (9/51)	12 % (2/17)	88 % (15/17)
Y > I substantif	92 % (90/98)	8 % (8/98)	62 % (10/16)	38 % (6/16)
Y > I aussi	67 % (117/174)	33 % (57/174)	18 % (5/28)	82 % (23/28)
Y > I qui	6 % (10/160)	94 % (150/160)	0 % (0/39)	100 % (39/39)
AY > AI (interne)	23 % (157/684)	77 % (527/684)	1 % (1/66)	99 % (65/66)
AY > AI (finale)	51 % (59/115)	49 % (56/115)	52 % (11/21)	48 % (10/21)
UY > UI	97 % (397/408)	3 % (11/408)	32 % (14/44)	68 % (30/44)
OY > OI	46 % (274/600)	54 % (326/600)	27 % (17/62)	73 % (45/62)
TOTAL	72 % (4122/5706)	28 % (1584/5706)	31 % (309/1007)	69 % (698/1007)

Une dernière étape méthodologique a consisté à identifier les facteurs géographiques qui auraient pu influencer la variation orthographique dans les éloges. Pour mesurer le degré de variation diatopique, nous avons divisé la France en différentes frontières ecclésiastiques. Nous avons distingué vingt provinces ecclésiastiques (archevêchés) et 107 diocèses, chacun ayant un évêché. Gueudré (1960) se servira de ces distinctions géographiques pour construire un tableau permettant de situer les différents monastères d'Ursulines sur le territoire français aux XVII^e et XVIII^e siècles.

L'ouvrage de Pommereu nous a permis d'identifier un autre facteur géographique, celui des maisons-mères. Pour chaque monastère, Pommereu indique l'établissement d'origine des fondatrices de nouveaux monastères. Les monastères français de notre corpus sont « dérivés » de sept maisons-mères : Paris, Bordeaux, Dijon, Lyon, Avignon-les-royales, Arles et Toulouse (Pommereu 136, 1673). Par exemple, le monastère de Brive est placé sous la direction de la mère supérieure Marie de Liberos, dite de la Sainte-Trinité, et qui arrive de la maison-mère de Toulouse. Bien que cette Ursuline vienne y établir les fonctions de la maison-mère de Toulouse, Brive se situe dans la province ecclésiastique de Bourges et répond à l'évêché de Limoges, ce qui d'un point de vue géographique n'est pas forcément logique.

Cette distinction plus sociale que géographique revêt une importance pour notre recherche puisque les fondatrices d'un monastère reproduisaient la Règle et la constitution de leur établissement d'origine. Elles apportaient donc la tradition à la fois littéraire et orthographique de cet établissement. L'hypothèse ici serait que plusieurs monastères étaient reliés entre eux par une tradition de savoir écrire. Autrement dit, la norme orthographique d'une maison-mère serait la même que celle des monastères-filles.

Le tableau 5.3. de la page 111 illustre les monastères pour lesquels nous avons au moins un éloge. Dans notre base de données, chaque éloge rédigé par une Ursuline française est associé à un monastère, un diocèse, une province ecclésiastique et une maison-mère, selon la répartition en vigueur au début du XVIII^e siècle. Ces trente-neuf monastères se répartissent dans quinze provinces ecclésiastiques : Aix, Arles, Avignon, Bordeaux, Bourges, Cambrai, Embrun, Lyon, Narbonne, Paris, Rouen, Sens, Tours, Vienne et Liège. Ils correspondent à 27 diocèses et ils sont reliés à six maisons-mères : Avignon-les-royales, Lyon, Bordeaux, Paris, Arles et Dijon. Ainsi,

nous avons rattaché chaque éloge aux facteurs géographiques de type « administratif » d'une part puis au facteur de « maisons-mères » d'autre part.

La présentation de l'analyse des données est en trois sections. Notons que par souci de clarté, nous avons décidé de diviser les graphies en trois ensembles de variables qui vont chacune inclure les variables suivantes :

1. La graphie nouvelle J dans un contexte de position interne et finale
2. Les graphies nouvelles U et V
3. La graphie nouvelle I en finale absolue et dans les digrammes AI, OI et UI à l'interne et en finale

Puisque nous avons décidé de nous focaliser sur les graphies innovantes, seul l'usage quantitatif des variables nouvelles sera décrit dans les éloges de la période A. Quand l'usage le justifie, nous présenterons son usage au cours de la période B. L'introduction de chaque nouvelle forme sera représentée géographiquement à l'aide d'une carte de la France en 1736, dessinée par le géographe Bernard Jaillot et extraite de la Bibliothèque Nationale de France.⁸⁵ Chaque carte sera annotée de symbole et indiquera l'usage des formes variables et nouvelles dans chaque monastère, ce qui nous permettra d'avoir une vision d'ensemble de cette évolution orthographique pour chaque forme graphique.

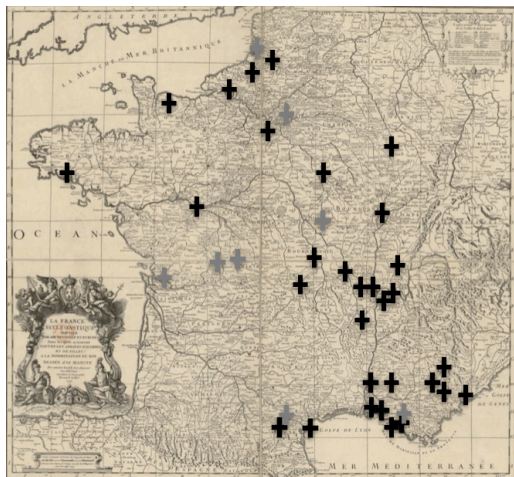
⁸⁵ Carte intitulée : *La France Ecclésiastique divisée par Archevechez et Evechez Dans lesquels se trouvent toutes les Abbayes d'Hommes et de Filles à la Nomination du Roy. Dédiée à Sa Majesté*. Source : Bibliothèque Nationale de France/domaine public/libre accès.

Tableau 5.3. : Répartition des monastères de France en relation avec leurs diocèses, leurs provinces ecclésiastiques et leurs maisons-mères.

PROVINCES ECCLÉSIASTIQUES	DIOCÈSES	MONASTÈRES DU CORPUS FRANCE	MAISONS-MÈRES
AIX	Apt	Apt	Avignon-les-royales
	Fréjus	Draguignan Lorgues Pignau	Lyon Lyon Lyon
	Sisteron	Sisteron	Lyon
ARLES	Arles	Arles	Arles
	Marseille	Martigues La Ciotat Beaucaire	Avignon-les-royales Lyon Lyon
AVIGNON	Avignon	Avignon	Arles
BORDEAUX	Bordeaux	Bordeaux	Bordeaux
	Périgueux	Périgueux	Bordeaux
TOURS	Quimper	Quimper	Bordeaux
	Tours	Chinon	Bordeaux
LIEGE	Liège	Liège	Bordeaux
BOURGES	Clermont	Aigueperse Clermont	Lyon Lyon
	Lepuy	Monistrol	Lyon
	Limoges	Brive	Toulouse
CAMBRAI	Arras	Tourcoing	Paris
EMBRUN	Digne	Digne	Lyon
LYON	Langres	Saint-Jean-de-Losne Saint-Dizier	Dijon Dijon
	Lyon	Lyon Montbrison Roanne	Lyon Lyon Lyon
NARBONNE	Carcassonne	Carcassonne	Bordeaux
	Montpellier	Montpellier	Avignon-les-royales
	Narbonne	Narbonne	Avignon-les-royales
PARIS	Paris	Paris Conflans Saint Denis	Paris Paris Paris
	Bayeux	Bayeux	Paris
	Rouen	Rouen	Paris
ROUEN		Magny	Paris
	Troyes	Troyes	Dijon
SENS	Troyes	Troyes	Dijon
	Chambéry	Bourgoin Chambéry	Lyon Lyon
Vienne	Grenoble	Grenoble	Lyon

La carte 5.1. répertorie tous les monastères du corpus France. On remarque que les couvents sont principalement rattachés au sud-est de la France, ce qui confirme l'engouement religieux qui a lieu à cet endroit du territoire français au début du XVIII^e siècle. Les croix noires indiquent les monastères dont les EFMs ont été écrits avant 1700 (période A). Les croix grises indiquent les monastères dont les EFMs ont été écrits après 1700 (période B).

Carte 5.1. : La France ecclésiastique par Bernard Jaillot dessinée en 1736 (BNF/domaine public) avec les monastères d'où proviennent les EFMs de la période A et B.



5.2. La graphie J pour le son [ʒ] à l'initiale et à l'interne

Le tableau 5.4. illustre la distribution de la graphie I > J, réparties selon le contexte grammatical (à l'initiale ou à l'interne) (*iamais* > *jamais* ; *tousiours* > *toujours*), dans la période A.⁸⁶ Dans la colonne de gauche, on remarque les maisons-mères auxquelles appartiennent les monastères. Les chiffres juxtaposés au nom des monastères correspondent à la date de rédaction de l'éloge (Paris 76 = Paris 1676). Le total en bas de chaque colonne représente le nombre total

⁸⁶ Pendant la période B, il n'existe pas d'alternance assez importante entre la graphie ancienne et nouvelle. En effet, la graphie nouvelle (*jamais/toujours*) l'emporte de façon catégorique sur l'ancienne écriture à l'exception du monastère de La Ciotat où certaines Ursulines utilisent la graphie I pour J à l'initiale et où toutes les scribes utilisent l'ancienne graphie pour la convention du I > J à l'interne.

de monastères. Deux types d'usages sont présentés. Le premier est l'usage variable de la graphie ancienne I et de la graphie nouvelle J. Seule la fréquence de la graphie nouvelle J est indiquée en pourcentage. Dans la deuxième colonne, c'est l'usage de la graphie nouvelle J qui est indiquée lorsque son usage est systématique.

Bien que plusieurs tendances coexistent et varient selon l'origine géographique du monastère, on constate que la nouvelle graphie J est déjà présente dans les éloges de 29 monastères avant 1700. Dans la plupart des éloges, J est utilisé en alternance avec I, peu importe le contexte grammatical. Il est déjà introduit dans un EFM écrit par une Ursuline parisienne en 1676. L'introduction de cette nouvelle graphie se retrouve dans 77 % des cas pour l'emploi du J en position initiale et dans 100 % pour le J interne. Les éloges des monastères de Chinon et de Quimper, appartenant à la maison-mère de Bordeaux, présentent l'usage du J pour la première fois en 1680. Pour cette maison-mère aussi, il apparaît plus souvent en position interne (92 %) comparée à l'initiale des mots (74 %).

La graphie J à l'initiale est aussi utilisée dans les éloges, mais se mélange très souvent à une graphie ancienne. On retrouve cette variabilité dans les monastères de Montpellier (50 %), d'Avignon (25 %), des trois monastères rattachés à la maison-mère de Lyon : Aigueperse, Grenoble, Clermont (70 %). Son emploi est aussi fréquent dans les monastères de Saint-Dizier et Troyes (66 %). À l'interne, la graphie J se retrouve dans 13 % des occurrences relevées dans les EFM des annales d'Arles. Ce pourcentage est aussi moindre (65 %) parmi les cinq scriptrices de la maison-mère de Lyon que ce soit dans les monastères de Grenoble, Monistrol, Aigueperse ou Chambéry.

Parallèlement, la graphie nouvelle est systématiquement présente dans cinq monastères, tous situés dans le sud-est, à l'exception de Tourcoing et cela entre 1680 et 1692. Cependant, que

ce soit pour la graphie variable ou nouvelle, on peut assumer que l'ancienne orthographe est prête à disparaître, puisqu'elle est déjà bien installée dans neuf monastères pour l'utilisation du J à l'initiale. Même si la graphie J se retrouve à l'interne dans sept monastères, il y a quand même une majorité des monastères (huit au total) qui en font systématiquement un usage nouveau.

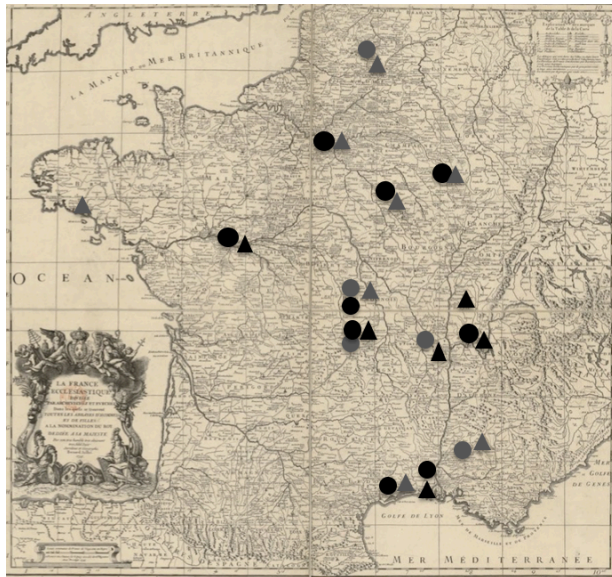
Tableau 5.4 : Distribution des graphies I > J, répartie selon le contexte grammatical et les monastères français au XVII^e siècle. *le chiffre qui se trouve à côté des noms de villes est la date de rédaction des éloges.

MAISONS-MERES	VARIABLE		NOUVEAU	
	I > J (iamais > j amais)	I > J (tou i ours > touj ou rs)	I > J (jamais)	I > J (touj ou rs)
PARIS	Paris 76* 77 % (35/45)		Tourcoing 80 100 % (7/7)	Paris 76 Tourcoing 80 100 % (10/10)
BORDEAUX	Chinon 80 74 % (25/34)	Chinon 80 92 % (12/13)		Quimper 80 100 % (2/2)
AVIGNON-LES-ROYALES	Montpellier 82 50 % (1/2)			Montpellier 82 100 % (1/1)
ARLES	Avignon 84 25 % (1/4)	Arles 80 13 % (4/30)		
LYON	Aigueperse 96 Grenoble 93 Clermont 90 70 % (12/19)	Grenoble 93 Monistrol 85 Aigueperse 93/96 Chambéry 88 65 % (11/17)	Clermont 88 Sisteron 89 Aigueperse 93 Montbrison 87 100 % (24/24)	Clermont 90 Sisteron 89 100 % (10/10)
DIJON	Saint-Dizier 98 Troyes 83 66 % (6/9)			Saint-Dizier 98 Troyes 83 100 % (15/15)
TOTAL	9	7	5	8

En résumé, le J est déjà d'actualité à Paris en 1676 que ce soit en position initiale ou interne. Cette variabilité est plutôt inattendue compte tenu du fait que son usage n'est pas encore une norme orthographique et que le J nouveau apparaît avant même son adoption officielle en 1694 par les académiciens dans la première édition du dictionnaire de l'Académie française. Le I et le J s'alternent dans un grand nombre d'EFMs venant de plusieurs monastères. Lorsque l'on retrouve une variabilité, on remarque qu'elle se situe plus à l'intérieur des mots. Cela ne souligne pas, néanmoins, une tendance géographique particulière.

Carte 5.2 : Répartition de la variable I > J au XVII^e siècle

Légende : ● = I > J initiale variable ▲ = I > J interne variable
 ● = I > J initiale nouveau ▲ = I > J interne nouveau



5.3. Les graphies U > V à l'interne pour le son [v] et V > U à l'initiale pour le son [y]

Le tableau 5.5. illustre la distribution des variables U > V (*auons* ; *pouuons* ; *nouiciat* ; *natiue* ; etc.) et V > U (*vne* ; *vnique* ; *vsule* ; etc.) réparties selon le contexte grammatical dans les différents monastères de France dans la période A, soit au XVII^e siècle. Que ce soit

l'introduction du U en début de mots ou le V à l'interne, la graphie nouvelle va timidement commencer à apparaître à la fin du siècle.

Les données de ce tableau nous éclairent donc sur deux points. Le premier point est que nous retrouvons seulement une graphie variable. Aucune des Ursulines françaises n'utilise systématiquement la graphie nouvelle pour le U et le V. Plus précisément, seulement cinq monastères font usage du U (Tourcoing, Narbonne, Arles, Chambéry et Saint-Jean-de-Losne) alors que trois autres utilisent le V (on retrouve Tourcoing et Chambéry ainsi que Chinon). Seuls les monastères de Tourcoing et Chambéry introduisent une graphie nouvelle que ce soit pour le U et pour le V. Les autres Ursulines sembleraient privilégier une graphie plutôt que l'autre.

Ainsi, la scriptrice de Saint-Jean-de-Losne introduit la forme nouvelle de la graphie V > U pour seulement quelques mots en 1683. Elle écrit aussi bien *un*, *une*, *usage*, *utile*, etc. que *vn*, *vne*, *vsée*, *vsage*, etc. comme on l'a noté dans l'ensemble des 17 EFM qu'elle rédige dans les mortuaires de son couvent. Pour Chinon, c'est le contraire. En 1680, la scriptrice n'utilise que la forme ancienne du V > U, mais introduit des formes nouvelles dans son écriture de la graphie U > V. Alors qu'elle écrit *viue*, *nouiciat*, *enleua*, *euitter*, *conserua*, etc. et qu'elle écrit *fieure*, *janvier* et *ferueur*, elle continue de calligraphier *vne*, *vsage* par exemple.

Notre deuxième point est que même s'il y a un début d'introduction de la graphie nouvelle pour le U et le V en 1680, son emploi est minime. En effet, il faut vraiment attendre le XVIII^e siècle et la validation des académiciens pour que ce changement et cette habitude se mettent en place. Cela se produit dans la première édition du dictionnaire en 1694, ce qui explique pourquoi au courant du XVIII^e siècle, 20 monastères font systématiquement usage d'une graphie nouvelle du V nouveau, tandis que six utilisent le U nouveau à l'initiale.

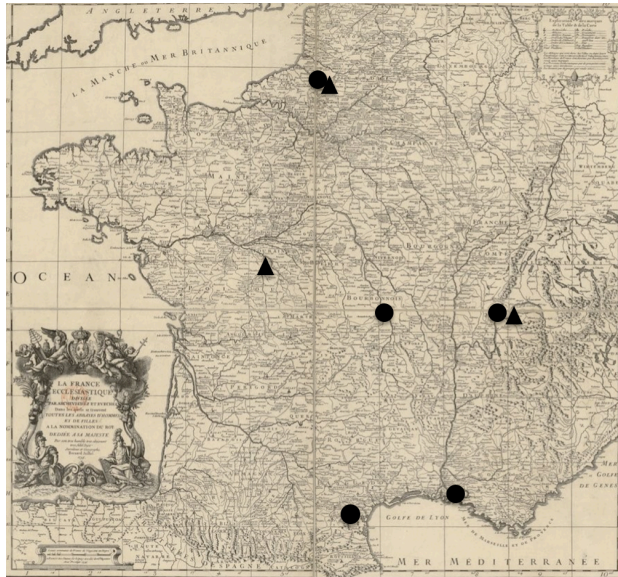
Tableau 5.5 : Distribution des graphies U > V réparties selon le contexte grammatical et les monastères français au XVII^e siècle.

MAISONS-MERES	VARIABLE		NOUVEAU	
	INITIALE (vne > une)	INTERNE (auoit > avait)	INITIALE (une)	INTERNE (avait)
PARIS	Tourcoing 80 33 % (3/9)	Tourcoing 80 98 % (43/44)	∅	∅
AVIGNON-LES-ROYALES	Narbonne 93 20 % (1/5)		∅	∅
ARLES	Arles 80 78 % (150/193)		∅	∅
BORDEAUX		Chinon 80 5 % (10/192)	∅	∅
LYON	Chambéry 88 12 % (1/8)	Chambéry 88 38 % (3/8)	∅	∅
DIJON	Saint-Jean-de-Losne 83 91 % (53/58)		∅	∅
TOTAL	5	3	0	0

Pour résumer, nous pouvons dresser le portrait du U et V en disant que les éloges des monastères de Tourcoing, Arles et Chinon présentent l'usage de ces graphies nouvelles pour la première fois en 1680. Le U et le V sont présents dans les EFM à une période où son usage n'est pas encore une norme orthographique, c'est-à-dire avant même la première version du dictionnaire de l'Académie française. Enfin, notons que les conventions alternent respectivement avec leurs graphies anciennes dans un grand nombre d'éloges venant de plusieurs monastères situés dans différentes régions de France comme on le remarque dans la carte 5.3.

Carte 5.3 : Répartition de la variable $U > V$ et $V > U$ au XVII^e siècle

Légende : ● = $U > V$ variable ▲ = $V > U$ variable



5.4. La graphie $Y > I$

Notons que pour la graphie $Y > I$, il faut faire la distinction entre les différents contextes grammaticaux : la graphie I en finale des participes passés et des substantifs, en finale de **QUI** et **AUSSI** et en finale des digrammes **AI**, **OI**, **UI** et dans le digramme **AI** lorsqu'il se trouve à l'initial et/ou à l'interne. Chacune de ses variables évolue à son propre rythme, mais les premières occurrences d'une graphie nouvelle apparaissent toutes au XVII^e siècle. Les Ursulines se montrent donc avant-gardistes dans l'usage de la graphie I puisqu'il faut attendre la troisième édition du dictionnaire de l'Académie pour que cette transformation devienne officielle en 1740 dans l'ensemble des formes graphiques que ce soit en final absolue ou dans les digrammes. Seule le I en final de **QUI** et **AUSSI** sera validé par l'Académie dès sa première édition en 1694.

5.4.1. La graphie Y > I en finale absolue des participes passés et des substantifs

Lorsque l'on regarde les données de la graphie Y > I pour les participes passés (*suiuy* ; *party* ; etc.) au cours du XVII^e siècle, on remarque que l'usage nouveau est systématiquement présent dès 1676 à Paris. Malgré cette exception du couvent de Paris, ce sont les professes des monastères de la congrégation de Lyon qui se montrent innovatrices puisque l'emploi de la graphie nouvelle I en finale des participes passés se situe seulement dans cette zone-là (à Aigueperse, Clermont, Lorgues, Pignat et Grenoble). L'usage de la graphie I se fait rare, mais commence à se mettre en place petit à petit dans ces monastères. Ainsi, les deux scriptrices de Pignat qui rédigent un EFM en 1684 se retrouvent à n'utiliser la graphie nouvelle que pour les terminaisons en Y > I pour les participes passés comme *suiui* et *respondi*, tout comme celle de Grenoble en 1693.

Tableau 5.6. : Distribution des graphies Y > I réparties selon les catégories de mots et les monastères français au XVII^e siècle.

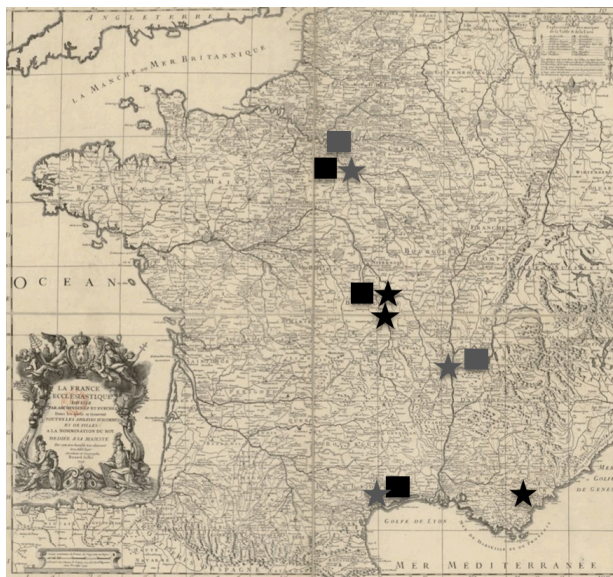
MAISONS-MERES	VARIABLE		NOUVEAU	
	P. P. Y > I (suivy > suivi)	NOM Y > I (amy > ami)	P. P. Y > I (suivi)	NOM Y > I (ami)
PARIS		Paris 76 50 % (3/6)	Paris 76 100 % (2/2)	Conflans 96 100 % (1/1)
LYON	Aigueperse 93 Clermont 90 Lorgues 84 43 % (3/7)	Aigueperse 93 Pignat 84 33 % (2/6)	Grenoble 93 Pignat 84/84 100 % (4/4)	Grenoble 93 100 % (2/2)
TOTAL	3	3	4	2

En ce qui concerne la graphie Y > I pour les substantifs (*amy* ; *midy* ; *ennemy* ; etc.), la variation se situe chez les Ursulines rattachées aux monastères de Paris. En ce qui concerne la maison-mère de Lyon, on retrouve une période très maigre puisque la nouveauté ne touche qu'un seul monastère : Grenoble en 1693, qui ne l'applique qu'à deux cas : *demi* et *midi*.

En résumé, la graphie I commence à faire son apparition en finale des participes passés et des noms dans la deuxième moitié du XVII^e siècle comme on le retrouve à Paris en 1676. Cette graphie est présente dans les EFMs à une période où son usage n'est pas encore une norme orthographique, officiellement. À l'exception des monastères de Paris et Conflans, il est évident que ce sont dans les lettres circulaires écrites dans les maisons-mères rattachées à Lyon que la nouveauté s'installe.

Carte 5.4 : Répartition de la variable Y > I pour les noms et les participes passés au XVII^e siècle

Légende : ■ = Y > I noms variable ★ = Y > I participe passé variable
 ■ = Y > I noms nouveau ★ = Y > I participe passé nouveau



5.4.2. La graphie Y > I en finale de AUSSI et QUI

Les données quantitatives du tableau 5.7. nous offrent deux interprétations bien distinctes. D'un côté, nous avons le Y > I final de aussy > aussi et de l'autre celui de quy > qui dans les écrits d'avant 1700.⁸⁷ Tandis que la graphie variable de aussy > aussi perdure dans l'écriture des professes de huit monastères (Paris, Bayeux, Chinon, Liège, Apt, Arles, Chambéry et Clermont), celle de QUI est entièrement nouvelle dans 32 des monastères du corpus. Il n'existe pas de variabilité pour la graphie Y > I pour QUI. Dans notre corpus, les adverbes prennent plus de temps à évoluer systématiquement vers une graphie nouvelle même si AUSSI a plus de scribes (douze) qui ont laissé tomber le Y.

En résumé, nous pouvons dresser le portrait de la graphie nouvelle I dans AUSSI et QUI en notant qu'elle apparaît en 1676 à Paris. La graphie I est présente dans les EFMs à une période où son usage n'est pas encore reconnu comme norme orthographique, avant même la première version du dictionnaire de l'Académie française. Contrairement au I des finales des participes passés et substantifs, cet usage est présent sur l'ensemble du territoire français et provient des différents monastères situés dans différentes régions.

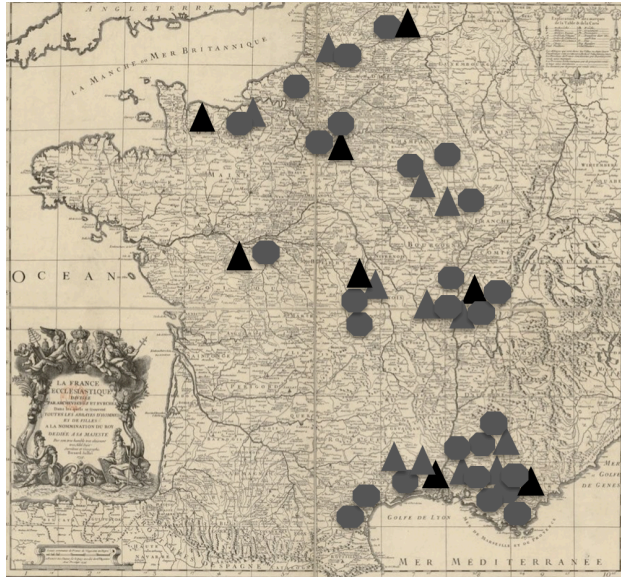
⁸⁷ Passé 1700, la graphie I nouvelle prend le dessus, que ce soit pour AUSSI et QUI.

Tableau 5.7. : Distribution des graphies Y > I *aussi* et *qui* dans les monastères français au XVII^e siècle.

MAISONS- MERES	VARIABLE		NOUVEAU	
	AUSSY > AUSSI	QUY > QUI	AUSSI	QUI
PARIS	Paris 76 Bayeux 85 75 % (6/8)		Bayeux 85 Tourcoing 80 100 % (4/4)	Paris 76 Conflans 96 Bayeux 85/85 Rouen 80 100 % (22/22)
BORDEAUX	Chinon 80 Liège 82 18 % (4/22)			Chinon 80 Liège 82 100 % (11/11)
AVIGNON-LES- ROYALES	Apt 83 9 % (1/11)		Montpellier 84 100 % (1/1)	Montpellier 82/84 Narbonne 93 Martigues 92 Avignon 84 100 % (17/17)
ARLES	Arles 80 45 % (9/20)			Arles 80 100 % (4/4)
LYON	Chambéry 88 Clermont 88 75 % (6/8)		Grenoble 93 Clermont 90 Pignan 84 Sisteron 89 Beucaire 83 Monistrol 85 Roanne 85 100 % (23/23)	Chambéry 88 Clermont 88/90 Pignan 84 Sisteron 89 Beucaire 83 Monistrol 85 Lorgues 84 Aigueperse 93/96 Lyon 85 Grenoble 93 Roanne 85 Digne 92 Montbrison 87 100 % (80/80)
DIJON			St-Jean-de- Losne 83 Troyes 83 100 % (3/3)	St-Jean-de-Losne 92 Troyes 83/83 Saint-Dizier 98 100 % (16/16)
TOTAL	8	0	12	32

Carte 5.5 : Répartition de la variable Y > I pour aussi et qui au XVII^e siècle

Légende : ▲ = aussy/aussi variable ▲ =aussi nouveau
● = qui nouveau



5.4.3. La graphie des digrammes OY > OI et UY > UI en finale des mots

Le tableau 5.8. illustre la distribution des graphies Y > I en final des mots qui se terminent par les digrammes OY > OI (*moy* > *moi*) et UY > UI (*luy* > *lui*), dans les monastères de France au courant du XVII^e siècle. La distribution de la graphie des digrammes UY > UI et OY > OI n'évolue pas de la même façon, mais elles apparaissent déjà, toutes les deux, à Paris en 1676. Tandis que l'apparition de la graphie nouvelle apparaît dans seulement sept monastères dérivés des maisons-mères de notre corpus pour le digramme UY > UI, la graphie nouvelle du digramme OI est bien plus représentée et se situe dans les EFMs de 44 monastères. Ainsi, comme le montre le tableau, on remarque que le digramme OY de *moy* effectue un changement plus rapide vers une norme nouvelle que le UY de *luy*.

Tableau 5.8. : Distribution des graphies Y > I dans *luy* > *lui* et *moy* > *moi* dans les monastères français au XVII^e siècle.

MAISONS-MERES	VARIABLE		NOUVEAU	
	LUY > LUI	MOY > MOI	LUI	MOI
PARIS	Paris 76 4 % (1/22)	Paris 76 Bayeux 85/85 Conflans 96 45 % (18/40)		Rouen 80 Tourcoing 80 100 % (7/7)
BORDEAUX		Quimper 80 Liège 80 Chinon 80 Carcassonne 90 65 % (37/57)		
AVIGNON- LES-ROYALES	Montpellier 82 Narbonne 93 50 % (2/4)	Apt 83/83/83 Montpellier 82 Narbonne 93 Martigues 92 53 % (52/98)		Montpellier 84 100 % (4/4)
ARLES		Arles 80/80/80 Avignon 84 50 % (106/211)		
LYON	Aigueperse 93 Montbrison 87 Grenoble 93 Chambéry 88 32 % (8/25)	Aigueperse 93/96 Clermont 88/90 Digne 92 Draguignan 84 Pignan 84/84 Lyon 85 Chambéry 88 Roanne 85 Sisteron 89 Monistrol 85 Montbrison 87 Lorgues 84 Beaucaire 83 56 % (73/131)		Grenoble 93 Beaucaire 83 100 % (3/3)
DIJON		St-Jean-de-Losne 83/92 Saint-Dizier 98 Troyes 83 52 % (24/46)		Troyes 83 100 % (2/2)
TOTAL	7	38	0	6

En résumé, les digrammes nouveaux UI et OI en final sont fortement représentés dans les EFM de notre corpus. Ils sont déjà présents en 1676 à Paris. Les graphies UI et OI sont présentes dans les éloges à une période où son usage n'est pas encore une norme orthographique. De plus, ils alternent avec le UY et OY dans un grand nombre d'éloges qui viennent de plusieurs monastères, situés dans plusieurs régions bien que surtout dans l'est et le sud-est de la France.

Légende : ★ = **luy** > **lui** variable ◆ = **moy** > **moi** variable
◆ = **moi** nouveau



5.4.4. La graphie des variables AY > AI en finale absolue ou à l'interne

L'introduction de la graphie nouvelle pour le digramme AY en finale (*vray* > *vrai*) et à l'intérieur des mots (*ayme* > *aime*) semble être similaire du portrait que nous venons de dresser des digrammes UY > UI et OY > OI. Là encore, les résultats que nous avons sont différents en fonction de la variable qui est étudiée (c'est-à-dire qu'elle se situe en final de mot ou à l'interne).

Ainsi, la variation est très présente à l'interne, dans la variable AY > AI de *ayme* > *aime*. Dans les EFMs qui proviennent des monastères dérivés des maisons-mères d'Avignon-les-Royales, d'Arles, de Lyon et de Dijon l'usage de la graphie AI se retrouve dans plus de 60 % des cas. Seules les Ursulines des monastères de la maison-mère de Bordeaux et de Paris restent un peu sur la réserve où seulement respectivement 43 % et 33 % des occurrences sont nouvelles. Cependant, cette timidité est trompeuse puisque l'on retrouve un certain nombre de monastères appartenant à ces mêmes maisons-mères qui font usage d'une écriture nouvelle : Rouen, Tourcoing et Bayeux pour la maison-mère de Paris par exemple. Les autres professes qui usent systématiquement d'une graphie nouvelle pour cette variable sont postées à Narbonne et à Montpellier (maison-mère Avignon-les-Royales) et à Clermont, Roanne, Grenoble, Sisteron, Beaucaire et Draguignan (maison-mère Lyon) ainsi qu'à Troyes (maison-mère Dijon).

Enfin, l'usage systématique de la graphie nouvelle pour la graphie AY > AI en final (*vray* > *vrai*) est moins importante. Dans l'ensemble, que ce soit la graphie variable ou nouvelle, nos données relèvent qu'il y a une réelle instabilité. Ainsi, un monastère de la maison-mère de Bordeaux (Chinon) en fait un usage variable. Ce pourcentage fait aussi écho à ce qui se passe au sein de la maison-mère d'Arles où deux scriptrices font usage d'une écriture variable EFMs et une autre use une graphie entièrement nouvelle. Même chose pour Apt et Narbonne (tous deux dérivés de la maison-mère d'Avignon-les-Royales) où les professes se retrouvent à faire usage d'une graphie variable et nouvelle, respectivement. Seuls les monastères de Lyon semblent plus

avant-gardistes puisque trois monastères (Lyon, Roanne et Grenoble) abritent des ursulines qui alternent entre la graphie variable et nouvelle. Huit professes des monastères de Lyon résidant dans sept monastères (Clermont, Montbrison, Aigueperse, Bourgoin, Beaucaire, Pignan et Lorgues) ont des EFM où l'on retrouve seulement des graphies nouvelles.

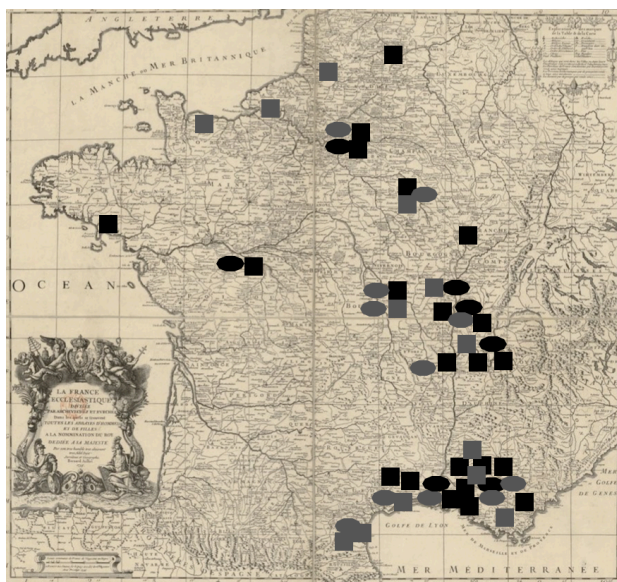
Tableau 5.9. : Distribution des graphies AY > AI à l'interne et à la finale dans les monastères français au XVII^e siècle.

MAISONS-MERES	VARIABLE		NOUVEAU	
	VRAY > VRAI	AYME > AIME	VRAI	AIME
PARIS	Paris 76 21 % (3/14)	Paris 76 Conflans 96 33 % (1/3)	Conflans 96 100 % (1/1)	Rouen 80 Tourcoing 80 Bayeux 85 100 % (46/46)
BORDEAUX	Chinon 80 50 % (3/6)	Quimper 80 Chinon 80 Liège 80 43 % (16/37)		Carcassonne 90 100 % (3/3)
AVIGNON-LES-ROYALES	Apt 83 75 % (9/12)	Apt 83/83/83 Montpellier 82 Martigues 92 77 % (92/119)	Narbonne 93 100 % (1/1)	Narbonne 93 Montpellier 84 100 % (6/6)
ARLES	Arles 80/80 37 % (10/27)	Arles 80/80/80 Avignon 84 77 % (186/243)	Arles 80 100 % (4/4)	
LYON	Lyon 85 Roanne 85 Grenoble 93 60 % (6/10)	Digne 92 Aigueperse 93/96 Lyon 85 Pignan 84 Beaucaire 83 Monistrol 85 Chambéry 88 Lorgues 84 Montbrison 87 Bourgoin 86 65 % (65/100)	Clermont 88/90 Montbrison 87 Aigueperse 96 Bourgoin 86 Beaucaire 83 Lorgues 84 Pignan 84 100 % (14/14)	Clermont 88/90 Roanne 85 Grenoble 93 Sisteron 89 Beaucaire 83 Draguignan 84 100 % (57/57)
DIJON		Troyes 83 St-Jean-de-Losne 83 91 % (49/54)	Troyes 83 100 % (5/5)	Troyes 83 100 % (6/6)
TOTAL	8	27	12	14

En résumé, l'usage de la graphie nouvelle AI diffère si elle se trouve en fin de mots ou à l'interne. Dans les deux contextes, on retrouve la graphie nouvelle à Paris en 1676. Tout comme les autres usages de la graphie I, elle est présente dans les EFM à une période où son usage n'est pas encore une norme orthographique, avant même qu'une version du dictionnaire de l'Académie française n'en fasse une norme. À travers cet usage avant-gardiste, on remarque que le AY alterne avec le AI dans un grand nombre d'éloges venant de plusieurs monastères situés dans différentes régions françaises.

Carte 5.7. : Répartition de la variable Y > I pour les digrammes AY > AI à l'interne et en finale de mots au XVII^e siècle.

Légende : ● = **vray** > **vrai** variable ■ = **ayme** > **aime** variable
 ● = **vrai** nouveau ■ = **aime** nouveau



5.5. Interprétations

Nous savons que les Ursulines avaient choisi de consacrer leur vie à l'oraison, à la clôture et à l'éducation. En raison de ce caractère intrinsèque, il était logique pour nous de supposer que malgré l'adoption des nouvelles réformes orthographiques par les imprimeurs et la propagation de ces nouveautés, il faut attendre un certain temps pour qu'elles rentrent définitivement dans les

habitudes épistolaires des Ursulines. En étudiant les données de notre corpus, nous avons pu répondre à nos deux hypothèses de départ qui, rappelons-le, se voulaient de dire que le passage d'une écriture ancienne à une écriture nouvelle s'est fait tardivement, fin du XVII^e siècle, courant du XVIII^e siècle et que la localisation de chaque monastère a fortement influencé la direction du changement orthographique.

À notre grande surprise, les données de ce corpus sont non conformes aux règles imposées par les académiciens et l'introduction des nouvelles formes orthographiques parmi les douze conventions étudiées ne se produit pas au même moment pour chaque variable. Cette non-conformité soulève deux points. Premièrement, si l'on s'attarde sur les dates de rédactions des EFM, nous pouvons d'ores et déjà dire que la date de rédaction des EFM n'a aucun poids sur l'introduction des formes nouvelles. De plus, il est évident que les Ursulines n'attendent pas l'approbation de l'Académie française pour utiliser les formes nouvelles. À titre d'exemple, la scriptrice du monastère de Paris, dont l'EFM a été rédigé en 1676, introduit de nouvelles formes pour dix variables, de même pour le monastère de Grenoble dont l'éloge est daté de 1693. Plusieurs EFM dont les dates de rédaction des EFM se situent début des années 1680 (c'est-à-dire Chinon 1680, Tourcoing 1680, Montpellier 1682 et Troyes 1683) utilisent des formes nouvelles pour plus de la moitié des conventions orthographiques, tandis que d'autres monastères (plus jeunes) ne présentent que très peu de variations (Saint-Dizier 1698 par exemple). Bien évidemment, passé 1700, les scriptrices se montrent plus modernes dans la rédaction des éloges.⁸⁸

⁸⁸ À l'exception de celles de Saint-Denis et de La Ciotat. En effet, le monastère de La Ciotat est un cas intéressant puisque nous avons des EFM qui proviennent tous des annales, mais qui sont rédigés par seize scriptrices différentes entre 1714 et 1792. Ainsi, pour la variable du Y > I nous retrouvons les EFM qui datent de 1714, 1720, 1737 et 1777 qui utilisent une graphie ancienne. Pour ce qui est des EFM qui datent de 1753, 1758, 1762 et 1774, nous avons des scriptrices qui

Comme le résume le tableau 5.10., seulement trois graphies ($Y > I$ *qui* ; $AY > AI$ interne ; $OY > OI$) offrent des graphies soit variables, soit nouvelles, dans quasiment l'ensemble des monastères de notre corpus. Les neuf autres formes nouvelles ne sont pas aussi représentées. Rappelons comme nous l'avons vu dans ce chapitre qu'en ce qui concerne l'introduction de la graphie U et V et la graphie I en finale des participes passés et des substantifs, ainsi que le UI, il faut attendre le XVIII^e siècle pour que cela se mettent vraiment en place. Il en est de même pour le I et le J moderne bien que des graphies variables et nouvelles se retrouvent déjà dans une quinzaine de monastères français. L'apparition du I en finale est plus tardive (sauf pour QUI), bien que déjà lancée pour les mots outils comme aussi. Il en est de même pour les digrammes en $AY > AI$ en finale des mots, où là aussi, une vingtaine de scriptrices s'octroient le droit d'expérimenter avec une graphie nouvelle. Le modernisme est évident pour le $AY > AI$ interne et pour le $OY > OI$.

Le deuxième point que ce relevé de données quantitatives soulève est que le début de variation ne s'avère pas contingent des changements qui se produisent dans les monastères voisins au même moment. Au contraire, cette conclusion pose la question de l'isolement linguistique qui est associée aux Ursulines, et qui a, semblerait-il, un impact plus important sur leurs performances personnelles que sur l'ensemble de la communauté. Ainsi, il nous faut contester la possibilité d'une quelconque filiation religieuse qui structurerait aussi bien les règles de vie des Ursulines que leur façon d'écrire. En d'autres mots, ce serait une erreur de conclure que les provinces ecclésiastiques, les diocèses et les maisons-mères, dont dépendent les

suivent l'orthographe nouvelle. C'est la même chose pour le monastère de Saint-Denis où la scriptrice offre une graphie ancienne pour la moitié des variables sauf pour le $I > J$ initiale, le $AY > AI$ interne et le $OY > OI$.

monastères de notre sous-corpus, ont une quelconque autorité linguistique sur la façon qu’ont les Ursulines d’écrire leurs EFMs. Que l’on analyse les préférences des scribes en les rattachant à leurs provinces ecclésiastiques, aux diocèses ou même à leurs maisons-mères n’explique en rien leurs choix d’écriture.

Le tableau 5.10. résume aussi le nombre des graphies dont la forme nouvelle a été introduite par chaque scribe du corpus. On retrouve au moins une scribe dans chaque maison-mère qui sort du lot en insérant des formes graphiques nouvelles pour la moitié (ou plus) des conventions du corpus. C’est ce que nous avons pu voir à travers l’analyse des données que nous avons faite des monastères de Paris 1676, Arles 1680, Chinon 1680, Tourcoing 1680, Montpellier 1682, Troyes 1683, Montbrison 1687, Chambéry 1688, Clermont 1688, Sisteron 1689, Clermont 1690, Aigueperse 1693, Grenoble 1693 et Narbonne 1693. On note que pour chacun de ces monastères, l’introduction des formes nouvelles se fait pour plus de la moitié des conventions à l’étude. D’un point de vue géographique, ce sont les monastères qui découlent des maisons-mères de Lyon, Dijon et Bordeaux, Paris et Avignon-les-Royales qui semblent presque toujours s’afficher dans la colonne de l’écriture variable et/ou nouvelle.

Cela nous donne donc une bonne représentation de la France. L’analyse que nous avons faite des variables dans les EFMs pour chaque province ecclésiastique nous amène à repenser le degré d’influence des archevêchés sur leurs suffragantes. En effet, le choix des scribes à reproduire une graphie nouvelle n’est pas la réflexion de son appartenance à une province, à un diocèse ou même à une maison-mère, car on a pu noter que chaque monastère répondait à des règles orthographiques différentes. Par exemple, la province ecclésiastique d’Aix qui comprend les scribes des diocèses de Fréjus, Apt et Sisteron et donc celles des monastères de Draguignan, Lorgues, Pignan, Apt et Sisteron, respectivement, se distinguent

orthographiquement dans leur rédaction d'EFMs. À l'exception du monastère de Sisteron qui se situe plus au nord d'Aix, les monastères de Draguignan, Lorgues, Pignat et d'Apt ne sont qu'à quelques kilomètres l'un de l'autre. Les EFMs de ces quatre derniers ont été rédigés entre 1683 et 1684 et offrent une graphie plus ancienne. La lettre élogieuse de Sisteron qui a été composée en 1689 alloue déjà une écriture nouvelle à l'exception de six variables qui restent anciennes : le $U > V$, le $V > U$, le $Y > I$ p.p., $Y > I$ noms, le $AY > AI$ en finale et le $UY > UI$. Ainsi, cette mise à l'écart ne s'explique en rien par la position géographique de ce monastère.

Autre province : Vienne. Cette dernière se divise en deux diocèses : Chambéry et Grenoble, situés au sud-est de la France dans la région Rhône-Alpes. Ils sont dérivés de la maison-mère de Lyon. Les deux lettres du diocèse de Chambéry proviennent des monastères de Bourgoin et Chambéry, et sont écrites en 1686 et 1688. La lettre circulaire de Bourgoin reproduit une graphie ancienne à l'exception du digramme $AY > AI$ à l'interne et en finale. Celle de Chambéry est beaucoup moins conservatrice. Elle utilise la forme nouvelle dans huit des formes graphiques. La scriptrice du monastère de Grenoble, qui écrit un EFM en 1693, est entièrement variable sauf pour le $V > U$, le $U > V$ et le $Y > I$ participe passé.

Il est évident que l'on ne puisse généraliser le mode d'écriture mise en place au travers de ces deux exemples, cependant, le reste de l'analyse nous montre que la proximité géographique des monastères et même leur appartenance à une même province ecclésiastique ou maison-mère n'a aucun impact sur l'implémentation des nouvelles formes orthographiques. Bien qu'il nous soit difficile de comprendre les raisons derrière de telles disparités graphiques, nous pouvons cependant émettre une hypothèse en reprenant une enquête menée dans les années 1980 par Dominique Dinet. Dans un article, elle s'interroge sur la culture monastique, en particulier sur l'impact des bibliothèques monastiques sur la communauté religieuse. Ce que souligne Dinet

(1983, 290), c'est l'important changement qui se produit durant la période d'édition et qui influence le renouvellement de certains ouvrages religieux et séculaires dans les bibliothèques des monastères de France. Ce qu'elle montre à travers une étude quantitative, c'est que les bibliothèques des couvents avaient une proportion plus élevée de livres manuscrits écrits en français qu'en latin, au XVII^e siècle et qu'il faut attendre le XVIII^e siècle pour que la plupart des couvents s'approprient des livres imprimés. Bien que cette appropriation ne soit pas prédominante à chaque monastère, il existe entre « 37 et 45 % des fonds qui proviennent des éditions du XVIII^e siècle à cette époque » (Dinet 1983, 290). Cette étude peut donc expliquer pourquoi il subsiste des différences si importantes dans l'écriture des EFM.

De plus, et comme l'explique Dubois (2017, 23), l'impact des imprimés religieux va avoir une influence incontestable et prépondérante sur l'écriture des religieuses en France :

La pratique normative des imprimés religieux est [...] loin d'être homogène. [...] Mais elle intègre des allers-retours entre plusieurs graphies anciennes et nouvelles. On peut donc en déduire, de prime abord, que certaines religieuses privilégient un certain moment dans l'évolution du modèle. Ce moment peut correspondre à un livre en particulier, soit à une version d'un ouvrage qu'elles affectionnent, soit encore au prestige qu'elles accordent à un type de conventions orthographiques.

Il est évident qu'une telle disparité socio-économique ne concourt pas à une propagation des nouvelles formes orthographiques de manière uniforme et qu'un ensemble de facteurs (niveau d'instruction et âge) génèrent des styles personnalisés d'écriture. Ce sera donc dans cette optique que nous allons voir comment les Ursulines transatlantiques ont accueilli ces changements et l'usage qu'elles en font.

Tableau 5.10. : Tableau récapitulatif de l'introduction des douze graphies nouvelles dans les EFM des monastères français au XVII^e siècle. (Légende : √= graphie variable √√= graphie nouvelle). *date de rédaction des éloges

	U > V	V > U	I > J interne	I > J initiale	Y > I p.p.	Y > I noms	Y > I aussi	Y > I qui	AY > AI interne	AY > AI finale	UY > UI	OY > OI
Paris 1676*			√√	√	√√	√	√	√√	√	√	√	√
Arles 1680									√	√√		√
Arles 1680							√		√	√		√
Arles 1680		√	√					√√	√	√		√
Chinon 1680	√		√	√			√	√√	√	√		√
Quimper 1680			√√						√			√
Rouen 1680								√√	√√			√√
Tourcoing 1680	√	√	√√	√√			√√		√√			√√
Liège 1682							√	√√	√			√
Montpellier 1682			√√	√				√√	√		√	√
Apt 1683							√		√	√		√
Apt 1683									√			√
Apt 1683									√			√
Beaucaire 1683									√			√√
Beaucaire 1683							√√	√√	√√	√√		√
St-Jean-de-Losne 1683		√					√√		√			√
Troyes 1683			√√	√				√√	√	√√		√
Troyes 1683							√√	√√	√√			√√
Avignon 1684				√				√√	√			√
Draguignan 1684									√√			√
Lorgues 1684					√			√√	√	√√		√
Montpellier 1684							√√	√√	√√			√√
Pignan 1684					√√		√√	√√	√			√

Le tableau continue sur la page suivante

	U > V	V > U	I > J interne	I > J initiale	Y > I p.p.	Y > I noms	Y > I aussi	Y > I qui	AY > AI interne	AY > AI finale	UY > UI	OY > OI
Pignan 1684					√√	√				√√		√
Bayeux 1685							√√	√√	√√			√
Bayeux 1685							√	√√				√
Lyon 1685								√√	√	√		√
Monistrol 1685			√				√√	√√	√			√
Roanne 1685							√√	√√	√√	√		√
Bourgoin 1686									√	√√		
Montbrison 1687				√√				√√	√	√√	√	√
Chambéry 1688	√	√	√				√	√√	√		√	√
Clermont 1688				√√			√	√√	√√	√√		√
Sisteron 1689			√√	√√			√√	√√	√√			√
Carcassonne 1690									√√			√
Clermont 1690			√√	√	√		√√	√√	√	√√		√
Digne 1692								√√	√			√
Martigues 1692								√√	√			√
St-Jean-de-Losne 92								√√				√
Aigueperse 1693			√	√√				√√	√		√	√
Grenoble 1693			√	√	√√	√√	√√	√√	√√	√	√	√√
Narbonne 1693		√						√√	√√	√√	√	√
Aigueperse 1696			√	√	√	√		√√	√	√√		√
Conflans 1696						√√		√√	√	√√		√
Saint-Dizier 1698			√√	√				√√				√
TOTAL	3	5	15	14	7	5	20	32	41	20	7	44

CHAPITRE 6 : LES CONVENTIONS ORTHOGRAPHIQUES EN NOUVELLE-FRANCE

Malgré le fait que la pratique orthographique de la plupart des Ursulines de France soit plus avant-gardiste que celle des Académiciens, les graphies innovantes s'entremêlent aux usages anciens dans leurs écrits au XVII^e siècle. Ces religieuses vont traverser l'Atlantique pour venir enseigner et former les futures mères supérieures de la Nouvelle-France. Une fois arrivées dans leur nouveau monastère, elles vont reproduire un certain mode de vie monastique et préserver des pratiques scripturales, notamment la rédaction d'éloges. Les premières Ursulines françaises vont établir un modèle orthographique qui sera reproduit par les religieuses nées en Nouvelle-France.

Ce chapitre présente l'usage linguistique des Ursulines de Nouvelle-France. Deux aspects de cet usage vont retenir notre attention. Le premier relève de l'appropriation de ces normes françaises par les Ursulines des monastères de Québec et de La Nouvelle-Orléans. Autrement dit, dans quelles mesures les Ursulines louisianaises et québécoises imitaient-elles le modèle normatif que l'on retrouve dans les éloges des Ursulines françaises ? Nous comparons les usages des données pour chaque variable en France et en Nouvelle-France avant et après 1700. Le but de cette comparaison est de vérifier à quel moment certaines conventions orthographiques nouvelles, parmi toutes celles en usage dans les EFMs de France, sont arrivées jusqu'en Nouvelle-France.

Le deuxième aspect sur lequel nous nous attardons est l'usage comparatif des conventions orthographiques entre les religieuses des deux communautés de Nouvelle-France. Ainsi, nous examinons l'utilisation de chaque variable en comparant les EFMs des Ursulines de la communauté de Québec à ceux de La Nouvelle-Orléans. Nous verrons quelles sont les

pratiques orthographiques innovantes dans chacune des communautés et à quel point chaque Ursuline se démarque de ses consœurs.

6.1. Approche comparative avant et après 1700

Le sous-corpus étudié dans ce chapitre comprend donc les 195 EFM^s des Ursulines de Québec et les 54 EFM^s de La Nouvelle-Orléans (tableau 6.1.). Au total, en Nouvelle-France, on y trouve un total de 9533 occurrences produites par 24 scriptrices. Ce chiffre comprend toutes les occurrences des graphies nouvelles et anciennes relevées dans notre corpus Nouvelle-France. Pour Québec, 11 scriptrices ont rédigé 195 éloges. On y trouve un total de 7688 occurrences. Pour La Nouvelle-Orléans, 14 scriptrices ont écrit 54 éloges. On y trouve 1845 occurrences. L'analyse comparative prend en compte les 369 EFM^s qui ont été écrits par les 75 Ursulines en France et qui offrent un total de 6713 occurrences.

Tableau 6.1. : Distribution des éloges dans les communautés des Ursulines de France, de Québec et de La Nouvelle-Orléans.

FRANCE	QUÉBEC	NOUVELLE-ORLÉANS
369 EFM ^s	195 EFM ^s	54 EFM ^s
6713 occurrences	7688 occurrences	1845 occurrences
39 monastères	1 monastère	1 monastère
75 scriptrices	11 scriptrices	14 scriptrices

Le tableau 6.2. indique le lieu de naissance des Ursulines de notre corpus. Les plus anciennes religieuses sont originaires de France. La majorité des Ursulines de Québec sont nées au Canada. Seules les premières sœurs Guyart, Flecelle et Savonnière sont nées en France. Celles de La Nouvelle-Orléans sont toutes françaises (à l'exception de Ramos). Les Ursulines des monastères de France reproduisent à l'évidence des normes orthographiques en vigueur en France. Qu'advient-il lorsqu'elles s'installent dans une communauté outre-Atlantique ? Maintiennent-elles ces normes ou s'adaptent-elles aux nouvelles normes ?

Tableau 6.2. : Liste des scriptrices pour les communautés de La Nouvelle-Orléans et de Québec avec leur date de naissance et de décès et leur lieu de naissance.

QUÉBEC			NOUVELLE-ORLÉANS		
Guyart	1599-1672	Tours	Tranchepain	1680-1733	Rouen
Flecelle	1614-1695	Paris	Hachard	1704-1760	Rouen
Savonnière	1616-1652	Chanay	La Secrétaire	-	-
Bourdon	1644-1711	Québec	Bernard	1675-1763	Caen
Godefroy	1644-1713	Trois-Rivières	La Secrétaire	-	-
Poisson	1651-1732	Trois-Rivières	Bélaire	1701-1792	Landerneau
Boucher	1676-1766	Boucherville	Beaumont	1704-1764	Ancelis
LaGrange	1694-1776	Québec	Lavadière	1701-1779	Lisieux
Wheelright	1694-1780	Boston	Landelle	1716-1788	Nevers
Marchand	1719-1782	Québec	Ramos	1751-1803	Havana
LaFontaine	1756-1821	Québec	Farjon	1786-1810	Pont Saint Esprit
La Secrétaire	-	-	LaClotte	1766-1810	Bagnol sur Ceze
			LeRoy	1751-1835	-
			Ray	1798-	Pradines

Le tableau 6.3. indique la distribution des douze graphies innovantes dans les EFMs de France et de Nouvelle-France au XVII^e siècle et au XVIII^e siècle. Deux facteurs influencent cette distribution. Le premier est temporel : avant et après 1700. Le second est géographique : France et Nouvelle-France.

Tableau 6.3. : Distribution totale des douze graphies nouvelles dans les EFM_s rédigés avant 1700 et après 1700 en France et en Nouvelle-France.

Variables	France avant 1700	France après 1700	Nouvelle- France avant 1700	Nouvelle- France après 1700
Y > I QUI	94 % (150/160)	100 % (39/39)	100 % (85/85)	100 % (406/410)
AY > AI (INTERNE)	77 % (527/684)	99 % (65/66)	82 % (72/88)	99 % (663/671)
Y > I SUBSTANTIFS	8 % (8/98)	38 % (6/16)	21 % (35/164)	96 % (269/281)
Y > I P. P.	18 % (9/51)	88 % (15/17)	53 % (18/34)	93 % (208/223)
I > J (INTERNE)	33 % (65/195)	67 % (22/33)	48 % (21/44)	87 % (244/281)
AY > AI (FINALE)	49 % (56/115)	48 % (10/21)	74 % (29/39)	84 % (220/264)
OY > OI	54 % (326/600)	73 % (45/62)	65 % (94/145)	83 % (439/532)
I > J (INITIAL)	22 % (111/500)	91 % (110/121)	4 % (6/148)	88 % (413/472)
Y > I AUSSI	33 % (57/174)	82 % (23/28)	17 % (17/101)	72 % (158/220)
UY > UI	3 % (11/408)	68 % (30/44)	0 % (0/97)	61 % (310/505)
U > V	3 % (56/1769)	68 % (256/378)	2 % (9/556)	39 % (1115/2862)
V > U	22 % (208/952)	42 % (77/182)	0 % (1/225)	17 % (184/1086)
TOTAL	28 % (1584/5706)	69 % (698/1007)	22 % (387/1726)	59 % (4629/7807)

Avant 1700, la France et la Nouvelle-France produisent un taux similaire de graphies nouvelles, soit aux alentours des 20 %. Pour les variables situées aux extrêmes du continuum de fréquence, telles que UY > UI ou Y > I QUI, l'usage orthographique est semblable de chaque côté de l'Atlantique. Autrement dit, quand l'usage d'une forme nouvelle est très faible, elle l'est en France et en Nouvelle-France et vice versa.

Toutefois, il existe des écarts orthographiques importants entre les éloges rédigés par les religieuses en France et ceux rédigés par les religieuses en Nouvelle-France. Le premier écart à signaler est le nombre élevé de graphies innovantes en Nouvelle-France avant 1700. En effet, la plupart de ces graphies sont plus fréquentes dans les EFMs de la Nouvelle-France (à l'exception du I > J initial, Y > I AUSSI, UY > UI, V > U et U > V). Prenons l'exemple du I en finale absolue des substantifs et des participes passés. En Nouvelle-France, le taux d'usage est de 21 % et 53 % respectivement, alors qu'il est à 8 % et 18 % en France.

Après 1700, le taux d'occurrences demeure similaire entre la France et la Nouvelle-France avec 69 % contre 59 % de graphies innovantes, respectivement. De plus, on remarque que les écarts observés avant 1700 entre la France et la Nouvelle-France persistent après 1700. Certains arrivent même à être substantiels. Les résultats montrent qu'une certaine modernité émane de l'écriture manuscrite des Ursulines installées à La Nouvelle-Orléans et à Québec. À titre d'exemple, l'usage du I dans les digrammes AI (en finale : *vrai*) et les substantifs (*ami*) dans les EFMs de France est moins fréquent : 48 % pour le premier et 38 % pour le deuxième, alors qu'il est presque systématiquement employé dans les EFMs de la Nouvelle-France : 99 % et 84 % respectivement. Le même scénario se produit pour le J interne qui apparaît dans 87 % des occurrences dans les EFMs de Nouvelle-France contre 67 % dans ceux de France.

Toutefois, la tendance inverse se voit aussi dans le tableau. Le J à l'initial est plus fréquent dans les EFMs de France. C'est le cas aussi du I à la fin des mots outils (*aussi*), du digramme UI et, surtout, des graphies U et V. Pour ces variables, le taux d'emploi est nettement plus élevé dans les EFMs de France. À titre d'exemple, 82 % des mots outils (*aussi*) dans les EFMs de France prennent un I contre 72 % de ces mots dans les EFMs de la Nouvelle-France.

Un écart encore plus grand se constate pour les graphies V et U : 68 % / 42 % en France contre seulement 39 % / 17 % en Nouvelle-France.

Le tableau 6.4. montre l'usage de ces graphies dans les deux communautés d'ursulines de la Nouvelle-France. Deux aspects méthodologiques doivent être soulignés ici. Premièrement, les EFMs datés d'avant 1700 proviennent seulement de Québec, ce qui explique pourquoi les chiffres de la colonne « avant 1700 » sont les mêmes dans les tableaux 6.3. et 6.4. Par contre, les occurrences relevées pour les éloges écrits après 1700 proviennent des deux communautés religieuses.

La distribution des données après 1700 est presque identique entre les monastères de La Nouvelle-Orléans (60 %) et de Québec (59 %). Plusieurs graphies innovantes sont employées à un taux similaire. C'est le cas de la graphie AI à l'interne (98 % à La Nouvelle-Orléans et 99 % au Québec). D'autres sont plus fréquentes dans les éloges de Québec : I dans les substantifs et les participes passés, dans le digramme OI, UI et AI (en final). On retrouve seulement trois graphies où le pourcentage est plus élevé chez les Ursulines de La Nouvelle-Orléans : le J à l'initiale, le U et le V, probablement parce que ces graphies ont été normalisées plus tardivement que les autres et que les religieuses en Louisiane sont plus jeunes que celles de Québec.

Qu'est-ce qui peut expliquer cette différence dans la pratique orthographique des Ursulines ? Pourquoi est-ce que les Ursulines de Québec, bien que plus anciennes, ont une pratique orthographie plus avant-gardiste que les Ursulines de La Nouvelle-Orléans ? Au sein de chaque communauté d'Ursulines, quelles étaient les religieuses qui introduisaient les formes graphiques nouvelles dans les EFMs ? Afin de répondre à ces questions, nous examinons dans les sections suivantes l'usage orthographique de chaque religieuse dans chaque communauté.

Tableau 6.4. : Distribution totale des douze graphies nouvelles dans les EFMs rédigés avant 1700 et après 1700 au Québec et à La Nouvelle-Orléans.

Variables	Québec avant 1700	Québec après 1700	Nouvelle-Orléans après 1700
Y > I QUI	100 % (85/85)	100 % (377/377)	88 % (29/33)
AY > AI (INTERNE)	82 % (72/88)	99 % (492/497)	98 % (171/174)
Y > I SUBSTANTIFS	21 % (35/164)	98 % (248/253)	75 % (21/28)
Y > I P. P.	53 % (18/34)	96 % (163/170)	85 % (45/53)
I > J (INTERNE)	48 % (21/44)	84 % (157/188)	94 % (87/93)
AY > AI (FINAL)	74 % (29/39)	93 % (185/200)	55 % (35/64)
OY > OI	65 % (94/145)	89 % (397/446)	49 % (42/86)
I > J (INITIAL)	4 % (6/148)	84 % (237/281)	92 % (176/191)
Y > I AUSSI	17 % (17/101)	95 % (127/134)	36 % (31/86)
UY > UI	0 % (0/97)	68 % (281/415)	32 % (29/90)
U > V	2 % (9/556)	35 % (737/2100)	50 % (378/762)
V > U	0 % (1/225)	14 % (128/901)	30 % (56/185)
TOTAL	22 % (387/1726)	59 % (3529/5962)	60 % (1100/1845)

6.2. I > J à l'initiale et à l'interne

Le tableau 6.5. indique le taux de fréquence (pourcentage et nombre d'occurrences) de la graphie J pour noter la consonne [ʒ] dans chaque contexte grammatical (à l'initiale ou à l'intérieur des mots : *iamais* > *jamais* ; *tousiours* > *toujours*), dans les EFMS de La Nouvelle-Orléans et de Québec. Pour chaque communauté, la colonne de gauche indique le nom de

chacune des rédactrices. Les chiffres juxtaposés au nom des Ursulines correspondent à la date de rédaction de l'éloge (Guyart 1641 = Guyart a rédigé ses lettres autour de 1641). Le chiffre qui se trouve en dessous correspond à la date de naissance des Ursulines (n.1599 = Guyart est née en 1599).

La graphie J à l'initiale (*jour*) et à l'interne (*toujours*) d'un mot présente deux modèles différents en fonction de la communauté. En ce qui concerne les Québécoises, on note qu'à l'initiale d'un mot la pratique des religieuses est plutôt moderne, sauf pour Guyart, Flecelle et Bourdon (0 %), Godefroy (6 %) et Boucher (59 %) qui écrivent encore *iamais* (*jamais*), *iour* (*jour*) (ou *ie* dans les mortuaires). La Savonnière emploie la graphie J, alors que celle-ci est très rare à cette époque, même dans les imprimés religieux. Quant à Poisson, elle écrit *ie* dans ses éloges. Boucher, qui produit un plus grand nombre d'occurrences écrit *iours* (*iournee*), *ieune* (*ieunesse*). Ce sont ces mêmes mots qui sont écrits en suivant la graphie ancienne, ce qui relève plus d'une habitude ici.

À l'intérieur d'un mot, la tendance est plutôt conservatrice jusqu'aux écrits de Bourdon en 1689. Les religieuses qui la précèdent, Guyart, Flecelle et la Savonnière, reproduisent toutes la graphie ancienne. Godefroy (69 %) et Boucher (56 %) semblent, plus ou moins, alterner entre les graphies ancienne et récente. Poisson (89 %) montre une nette préférence pour J, même si elle persiste à écrire *suïet* et *tousiours*. Le J apparaît systématiquement dans les EFM de LaGrange vers 1750. C'est à peu près à la même époque que le J remplace I dans les EFM de La Nouvelle-Orléans.

Tableau 6.5. : Distribution de la graphie J à l'interne et en finale dans le corpus des EFMs de Québec et de La Nouvelle-Orléans. Le signe * correspond à l'année moyenne de rédaction des EFMs ; le signe ** indique l'année de naissance de la religieuse.

QUÉBEC	I > J INITIALE	I > J INTERNE	NOUVELLE -ORLÉANS	I > J INITIALE	I > J INTERNE
Guyart 1641* (n.1599)**	0 % (0/32)	0 % (0/2)	Tranchepain 1728 (n.1680)	100 % (54/54)	100 % (11/11)
Flecelle (n. 1614)	0 % (0/8)	0 % (0/5)	Secrétaire 1728 (n.inconnue)	100 % (6/6)	89 % (8/9)
Savonnière 1641 (n.1616)	100 % (1/1)	0 % (0/5)	Bernard 1733 (n.1675)	33 % (3/9)	50 % (2/4)
Bourdon 1689 (n.1644)	0 % (0/19)	50 % (3/6)	Secrétaire 1753 (n. inconnue)	18 % (2/11)	25 % (1/4)
Godefroy 1695 (n.1644)	6 % (5/88)	69 % (18/26)	Bélaire 1755 (n.1701)	100 % (4/4)	100 % (6/6)
Poisson 1711 (n.1651)	96 % (24/25)	89 % (17/19)	Hachard 1753 (n.1704)	100 % (6/6)	100 % (5/5)
Boucher 1726 (n.1676)	59 % (63/106)	56 % (37/66)	Beaumont 1761 (n.1704)	100 % (3/3)	100 % (3/3)
LaGrange 1750 (n.1694)	100 % (55/55)	100 % (67/67)	Lavadière 1764 (n.1701)	100 % (11/11)	100 % (7/7)
Wheelright 1758 (n.1694)	100 % (8/8)	100 % (4/4)	Landelle 1782 (n.1716)	100 % (10/10)	100 % (11/11)
Marchand 1776 (n.1719)	100 % (21/21)	100 % (20/20)	Ramos 1788 (n.1751)	100% (1/1)	100% (1/1)
LaFontaine 1782 (n.1756)	100 % (65/65)	100 % (9/9)	Farjon 1805 (n.1786)	100 % (4/4)	-
Secrétaire 1811 (n.inconnue)	100 % (1/1)	100 % (3/3)	LaClotte 1820 (n.1766)	100 % (17/17)	100 % (3/3)
			LeRoy 1833 (n.1751)	100% (28/28)	100% (18/18)
			Ray 1842 (n.1798)	100 % (27/27)	100 % (11/11)

La Nouvelle-Orléans présente un taux très élevé de J dans les deux contextes grammaticaux. Selon nous, la date de rédaction des EFMs explique cet usage moderne. Seules trois Ursulines louisianaises varient l'emploi de la graphie J. Ainsi, Bernard écrit *iugerés*, *iamais*,

ioüir ou bien *abiuration*, *séiour*. La première secrétaire de 1728 écrit *ie*, *iointe*, *iamais*, etc., mais *jette* et *joüir* ou bien *touïours* et *suïet*, mais *Majesté*.⁸⁹ La deuxième secrétaire de 1728 utilise J lorsqu'il se trouve à l'initiale, mais elle peut aussi bien écrire *toujours* que *desia*. Ainsi, nous pouvons d'ores et déjà conclure que dès les années 1720, le J était la norme en Nouvelle-France.

Pour résumer, nous pouvons dire que la graphie J, à l'initiale ou à l'interne, dans les EFMs des deux communautés, reflète celle de la France à cette époque (après 1700). La différence se situe au niveau de la date de rédaction des EFMs. En effet, parce que la date est bien plus récente chez les Louisianaises, on retrouve un plus grand nombre de J. Mais cette tendance ne se vérifiera pas pour toutes les conventions orthographiques, comme nous allons le voir.

6.3. U > V et V > U

Les Ursulines qui écrivent au XVIII^e siècle utilisent peu les graphies U et V. Les formes anciennes — U pour la consonne [v] et V pour la voyelle [y] — prédominent. Le tableau 6.6. indique la distribution des graphies innovantes U et V dans les EFMs des religieuses de Québec et de La Nouvelle-Orléans. En ce qui concerne la graphie U, seulement quatre Ursulines l'utilisent dans leurs éloges. Wheelright (100 %), Marchand (13 %), LaFontaine (96 %) et la secrétaire de 1811 (100 %) font un usage mixte *une/vne* dans les annales et dans les mortuaires. En ce qui concerne la graphie V, elle apparaît dans les EFMs d'un nombre plus important de scribes. Il est vrai que les pourcentages restent encore bas (sept ursulines sur douze). Ainsi, dans les EFMS de Bourdon (7 %), Boucher (4 %), LaGrange (43 %), Wheelright (67 %),

⁸⁹ Notons que ce sont les mêmes mots que l'on retrouve écrits en suivant la forme ancienne dans les EFMs de Québec. Ainsi, nous avons affaire ici à une certaine habitude d'écriture où certains mots courants sont plus difficiles à écrire avec la forme nouvelle.

Marchand (58 %), LaFontaine (100 %) ou la Secrétaire (100 %), elles écrivent *avoit*, *conservé*, *ferveur*, *noviciat*, *avec*, *avancer*, *fièvre*, etc.

Tableau 6.6. : Distribution des graphies nouvelles U et V à l’interne et en finale dans le corpus des EFM de Québec et de La Nouvelle-Orléans.

QUÉBEC	V > U	U > V	NOUVELLE -ORLÉANS	V > U	U > V
Guyart 1641 (n.1599)	0 % (0/6)	0 % (0/18)	Tranchepain 1728 (n.1680)	0 % (0/26)	0 % (0/100)
Flecelle (n. 1614)	0 % (0/15)	0 % (0/21)	Hachard 1728 (n.1704)	100 % (8/8)	97 % (34/35)
Savonnière 1641 (n.1616)	0 % (0/1)	0 % (0/6)	Secrétaire 1728 (n.inconnue)	5 % (1/21)	90 % (53/59)
Bourdon 1689 (n.1644)	0 % (0/52)	7 % (9/131)	Bernard 1733 (n.1675)	33 % (1/3)	2 % (1/44)
Godefroy 1695 (n.1644)	0 % (1/151)	0 % (0/380)	Secrétaire 1753 (n.inconnue)	6 % (1/17)	0 % (0/56)
Poisson 1711 (n.1651)	0 % (0/117)	0 % (0/242)	Bélaire 1755 (n.1701)	0 % (0/5)	21 % (9/43)
Boucher 1726 (n.1676)	0 % (0/338)	4 % (31/719)	Beaumont 1761 (n.1704)	0 % (0/11)	34 % (14/41)
LaGrange 1750 (n.1694)	0 % (0/274)	43 % (299/688)	Lavadière 1764 (n.1701)	0 % (0/15)	2 % (1/60)
Wheelright 1758 (n.1694)	100 % (9/9)	67 % (18/27)	Landelle 1782 (n.1716)	0 % (0/24)	34 % (21/61)
Marchand 1776 (n.1719)	13 % (6/46)	58 % (49/84)	Ramos 1788 (n.1751)	0 % (0/10)	63 % (31/49)
LaFontaine 1782 (n.1756)	96 % (95/99)	100 % (316/316)	Farjon 1805 (n.1786)	100 % (4/4)	100 % (22/22)
Secrétaire 1811 (n.inconnue)	100 % (18/18)	100 % (24/24)	LaClotte 1820 (n.1766)	100 % (8/8)	100 % (46/46)
			LeRoy 1833 (n.1751)	100% (18/18)	100% (67/67)
			Ray 1842 (n.1798)	100 % (15/15)	100 % (79/79)

La pratique des Ursulines à La Nouvelle-Orléans est semblable à celle de Québec. Nous avons huit religieuses sur quatorze qui introduisent la graphie U. Seule Hachard qui écrit en 1753 (en dehors des quatre Ursulines qui écrivent au XIX^e siècle) utilise systématiquement le U lorsqu'elle écrit *une*, *un* et *usage*. La Secrétaire de 1728 et celle de 1753 choisissent d'introduire le U dans les mots tels que *un* et *ursulines*. Bernard alterne, elle aussi, entre U et V et écrit *vne*, *vn*, *vsa* et *vrsulines* mais aussi *ursulines*.

En ce qui concerne la graphie V pour la consonne [v], seules Hachard et la Secrétaire de 1728 ont plus de 90 % d'occurrences avant 1700. Bernard, Bélaire, Beaumont, Lavadière, Landelle et Ramos l'introduisent progressivement. On remarque que la graphie ancienne U (*auec*) persiste encore dans beaucoup d'éloges.

Pour résumer, nous notons que, tout comme en France, les graphies U et du V mettent un peu de temps à s'implanter. On a 68 % d'occurrences du V et 42 % de U dans le corpus France, mais ce taux de fréquence ne dépasse pas les 50 % en Nouvelle-France après 1700. Ce ne sera qu'en 1758 avec Wheelright que le U est utilisé dans les EFMs du Québec. Bourdon introduira le V en 1689. C'est en 1728 avec Hachard que le U et le V sont employés dans les éloges du monastère de La Nouvelle-Orléans.

6.4. Y > I en finale absolue

L'introduction de la graphie I en position finale est encore incertaine et dépend des différents contextes grammaticaux. Avec les participes passés (suivi*i*) et les substantifs (ami*i*), les premières Ursulines de Québec emploient la forme ancienne Y, ou alternent Y/I dans leurs écrits. C'est le cas pour Guyart qui écrit *raui* et pour la Savonnière qui écrit *rensanti*, toutes deux en 1641. En fait, l'usage du I dans les participes passés est unique, puisque les imprimés religieux à

cette époque utilisent systématiquement Y. Comme le remarque Sylvie Dubois, cette pratique orthographique

... se démarque à la fois de la pratique conformiste et de la pratique conservatrice [de France]. Mais cette pratique innovante n'est en réalité que la reprise d'un usage bien antérieur, rejeté dans les imprimés au moment où les religieuses écrivent et qui sera rétabli ultérieurement. Il y a le I en position finale dans les verbes (*suiuy/suivi*) [...]. Cette graphie est absente dans les imprimés religieux entre 1594 et 1673, c'est-à-dire au moment où elles écrivent, mais elle apparaît en alternance avec Y dans les versions de la Sainte Bible et du Nouveau Testament, imprimées entre 1551 et 1682, et dans la Grammaire française de Maupas en 1607.

Cette hypothèse pourrait expliquer l'usage du I par certaines Ursulines. Même si ces premières religieuses n'ont certainement pas les connaissances requises pour comprendre toutes les règles qui régissent l'usage du I, elles ont pu être influencées par les écrits qu'elles lisaient. En fait, ce n'est qu'à partir de Boucher en 1726 que le I devient systématique dans les EFMs de Québec.

Dans le mortuaire de La Nouvelle-Orléans, nous avons affaire à une pratique un peu plus hésitante. Hachard, la Secrétaire (1753), Lavadière, Bélaire, Ramos, LaClotte, LeRoy et Ray utilisent la graphie I pour les participes passés : *rempli*, *permi* dans 100 % des cas. Les quatre autres Ursulines alternent entre I et Y. Le taux d'usage pour Tranchepain est de 50 %. Il s'élève à 80 % pour la Secrétaire de 1728 puis il descend à 25 % pour Bernard et à 33 % pour Landelle.

Nous avons relevé l'utilisation du I dans les substantifs dès 1728 avec Tranchepain qui écrit *demi* par exemple. La secrétaire de 1728 et celle de 1753 écrivent les substantifs en suivant systématiquement la nouvelle norme, tout comme Beaumont qui écrit *parti*, LeRoy et Ray (100 % de leur usage est nouveau). Tranchepain, Bernard et Hachard alternent entre un usage nouveau ou ancien.

Tableau 6.7. : Distribution de la graphie nouvelle I en finale absolue des participes passés et des noms dans le corpus des EFM de Québec et de La Nouvelle-Orléans.

QUÉBEC	Y > I P. P.	Y > I NOMS	NOUVELLE -ORLÉANS	Y > I P. P.	Y > I NOMS
Guyart 1641 (n.1599)	33 % (1/3)	-	Tranchepain 1728 (n.1680)	50 % (2/4)	20 % (1/5)
Flecelle (n. 1614)	0 % (0/1)	0 % (0/1)	Hachard 1728 (n.1704)	100 % (1/1)	50 % (2/4)
Savonnière 1641 (n.1616)	100 % (1/1)	-	Secrétaire 1728 (n.inconnue)	80 % (4/5)	100 % (6/6)
Bourdon 1689 (n.1644)	43 % (3/7)	7 % (9/131)	Bernard 1733 (n.1675)	25 % (1/4)	50 % (1/2)
Godefroy 1695 (n.1644)	59 % (13/22)	81 % (26/32)	Secrétaire 1753 (n.inconnue)	100 % (1/1)	100 % (3/3)
Poisson 1711 (n.1651)	71 % (15/21)	88 % (14/16)	Bélaire 1755 (n.1701)	100 % (1/1)	-
Boucher 1726 (n.1676)	100 % (49/49)	100 % (66/66)	Beaumont 1761 (n.1704)	-	100 % (2/2)
LaGrange 1750 (n.1694)	100 % (29/29)	97 % (85/88)	Lavadière 1764 (n.1701)	100 % (1/1)	-
Wheelright 1758 (n.1694)	80 % (4/5)	100 % (6/6)	Landelle 1782 (n.1716)	33 % (1/3)	-
Marchand 1776 (n.1719)	100 % (15/15)	100 % (7/7)	Ramos 1788 (n.1751)	100 % (1/1)	-
LaFontaine 1782 (n.1756)	100 % (32/32)	100 % (48/48)	Farjon 1805 (n.1786)	-	-
Secrétaire 1811 (n.inconnue)	100 % (19/19)	100 % (22/22)	LaClotte 1820 (n.1766)	100 % (3/3)	-
			LeRoy 1833 (n.1751)	100% (18/18)	100% (4/4)
			Ray 1842 (n.1798)	100 % (11/11)	100 % (2/2)

Tableau 6.8. : Distribution de la graphie nouvelle I en finale absolue des mots outils comme aussi et qui dans le corpus des EFM de Québec et de La Nouvelle-Orléans.

QUÉBEC	Y > I AUSSI	Y > I QUI	NOUVELLE -ORLÉANS	Y > I AUSSI	Y > I QUI
Guyart 1641 (n.1599)	40 % (4/10)	100 % (12/12)	Tranchepain 1728 (n.1680)	0 % (0/20)	100 % (15/15)
Flecelle (n. 1614)	50 % (6/12)	100 % (13/13)	Hachard 1728 (n.1704)	100 % (2/2)	50 % (4/8)
Savonnière 1641 (n.1616)	100 % (4/4)	100 % (4/4)	Secrétaire 1728 (n.inconnue)	70 % (7/10)	100 % (7/7)
Bourdon 1689 (n.1644)	21 % (3/14)	100 % (9/9)	Bernard 1733 (n.1675)	0 % (0/1)	-
Godefroy 1695 (n.1644)	0 % (0/61)	100 % (47/47)	Secrétaire 1753 (n.inconnue)	0 % (0/8)	-
Poisson 1711 (n.1651)	79 % (11/14)	100 % (36/36)	Bélaire 1755 (n.1701)	50 % (3/6)	-
Boucher 1726 (n.1676)	94 % (59/63)	100 % (124/124)	Beaumont 1761 (n.1704)	50 % (1/2)	-
LaGrange 1750 (n.1694)	100 % (28/28)	100 % (126/126)	Lavadière 1764 (n.1701)	8 % (1/13)	-
Wheelright 1758 (n.1694)	100 % (2/2)	100 % (9/9)	Landelle 1782 (n.1716)	20 % (1/5)	-
Marchand 1776 (n.1719)	100 % (4/4)	100 % (17/17)	Ramos 1788 (n.1751)	0 % (0/3)	-
LaFontaine 1782 (n.1756)	100 % (22/22)	100 % (53/53)	Farjon 1805 (n.1786)	100 % (2/2)	-
Secrétaire 1811 (n.inconnue)	100 % (1/1)	100 % (12/12)	LaClotte 1820 (n.1766)	100 % (4/4)	100 % (1/1)
			LeRoy 1833 (n.1751)	100% (7/7)	100% (1/1)
			Ray 1842 (n.1798)	100 % (3/3)	100 % (1/1)

Le tableau 6.8. illustre l'usage du I avec les mots grammaticaux QUI et AUSSI. L'usage du I avec le pronom QUI est toujours systématique, sauf chez Hachard. Et il pourrait bien s'agir d'une simple erreur orthographique plutôt que d'une tendance.

Le cas du mot AUSSI est différent. Dix religieuses utilisent au moins une fois la graphie nouvelle pour AUSSI à La Nouvelle-Orléans alors que toutes les Ursulines à Québec l'utilisent (à l'exception de Godefroy). Mis à part son emploi systématique chez cinq Ursulines louisianaises, le pourcentage reste très bas. Cette conclusion est assez différente de ce que l'on retrouve dans le corpus des Québécoises même si Guyart, Flecelle, Bourdon et Godefroy restent conservatrices, certainement parce qu'elles font partie des plus anciennes Ursulines de la communauté. Malgré cette retenue, notons que La Savonnière en fait un usage entièrement nouveau dès 1641 dans chacune de ces occurrences.

6.5. Les digrammes OY > OI, UY > UI et AY > AI à la finale et à l'interne

6.5.1. Les digrammes OY > OI et UY > UI

En final des digrammes OI, UI, AI, nous avons encore à faire à des emplois différents. Il existe bien une incertitude chez les Québécoises, mais elle suit une logique chronologique. Malgré cela, elles sont assez avant-gardistes. Ainsi, dès 1711, nous retrouvons la graphie UI chez Poisson (même si c'est seulement 3 %) et celle-ci se généralise à l'ensemble des EFMs en 1758 avec Wheelright ; soit 30 ans plus tôt qu'en Louisiane. Pour le digramme OI, là aussi, la tendance est plutôt à la modernité. Toutes les Ursulines québécoises reproduisent la forme nouvelle dans plus de la moitié des cas et ceci dès 1689 avec Bourdon.

À l'opposé, les Ursulines louisianaises favorisent la graphie ancienne pour la graphie UI, sauf pour Ramos qui écrit *lui* dans ses EFMs. Parmi les 16 emplois qu'en fait Bernard, aucun ne

reflète la graphie nouvelle, tout comme chez Beaumont (0 %), Lavadière (0 %), Landelle (0 %), et Bélaire (0 %). Tranchepain (17 %), Hachard (67 %) et les deux secrétaires anonymes (6 % et 60 %) jouent sur les deux tableaux et nous offrent aussi bien des occurrences de *luy*, *celuy* que de *lui* et *celui*. Il faut attendre 1788 et Ramos pour que l'usage nouveau se normalise.

Tableau 6.9. : Distribution de la graphie nouvelle des digrammes UI et OI dans le corpus des EFM de Québec et de La Nouvelle-Orléans.

QUÉBEC	UY > UI LUI	OY > OI MOI	NOUVELLE -ORLÉANS	UY > UI LUI	OY > OI MOI
Guyart 1641 (n.1599)	0 % (0/8)	0 % (0/6)	Tranchepain 1728 (n.1680)	17 % (4/24)	44 % (8/18)
Flecelle (n. 1614)	0 % (0/12)	0 % (0/7)	Hachard 1728 (n.1704)	67 % (2/3)	50 % (1/2)
Savonnière 1641 (n.1616)	0 % (0/3)	0 % (0/10)	Secrétaire 1728 (n.inconnue)	6 % (1/16)	42 % (14/33)
Bourdon 1689 (n.1644)	0 % (0/13)	70 % (14/20)	Bernard 1733 (n.1675)	0 % (0/16)	0 % (0/2)
Godefroy 1695 (n.1644)	0 % (0/61)	78 % (80/102)	Secrétaire 1753 (n.inconnue)	60 % (3/5)	50 % (2/4)
Poisson 1711 (n.1651)	3 % (2/62)	56 % (22/39)	Bélaire 1755 (n.1701)	0 % (0/1)	33 % (1/3)
Boucher 1726 (n.1676)	96 % (116/121)	82 % (101/123)	Beaumont 1761 (n.1704)	0 % (0/3)	40 % (2/5)
LaGrange 1750 (n.1694)	54 % (80/149)	95 % (157/165)	Lavadière 1764 (n.1701)	0 % (0/1)	67 % (2/3)
Wheelright 1758 (n.1694)	100 % (10/10)	89 % (8/9)	Landelle 1782 (n.1716)	0 % (0/2)	50 % (1/2)
Marchand 1776 (n.1719)	100 % (10/10)	91 % (10/11)	Ramos 1788 (n.1751)	100 % (1/1)	0 % (0/3)
LaFontaine 1782 (n.1756)	100 % (60/60)	100 % (90/90)	Farjon 1805 (n.1786)	100 % (2/2)	100 % (3/3)
Secrétaire 1811 (n.inconnue)	100 % (3/3)	100 % (9/9)	LaClotte 1820 (n.1766)	100 % (7/7)	100 % (3/3)
			LeRoy 1833 (n.1751)	100% (4/4)	100% (4/4)
			Ray 1842 (n.1798)	100 % (5/5)	100 % (1/1)

On remarque dans l'utilisation de la graphie OI que les occurrences recueillies affichent une certaine variabilité quant à la règle d'écriture, sauf pour Ramos et la Secrétaire de 1728 qui écrivent encore *Roy*, *voye*, *foy* ou *proye*. Mis à part les Ursulines qui écrivent au XVIII^e siècle, moins de la moitié des occurrences sont nouvelles. Cela dénote une période de transition pour les Louisianaises qui continuent à vaciller entre une écriture ancienne et une écriture nouvelle.

Pour résumer, la graphie nouvelle du UI apparaît pour la première fois à Québec en 1689 avec Bourdon et en 1711 avec Poisson pour le UI. À La Nouvelle-Orléans, c'est bien-sûr à partir de 1728 avec Tranchepain dans les deux cas : 17 % pour le UI et 44 % pour le OI. Parallèlement, en 1726 à Québec, Boucher utilise la graphie UI dans 96 % des cas et le OI dans 82 % des cas. Cette distribution est logique et reproduit la tendance orthographique qui œuvre en France. Étonnamment, ce sont les Ursulines de Québec qui se modernise le plus rapidement au courant du XVIII^e siècle puisque la plupart des changements permanents qui se produisent à La Nouvelle-Orléans ont lieu à la fin du XVIII^e, début du XIX^e siècle.

6.5.2. Les digrammes AY > AI à la finale et à l'interne

En ce qui concerne les Ursulines de Québec, l'usage de la graphie AI à l'interne est presque similaire à ce qui se passe à La Nouvelle-Orléans. À l'exception de Guyart, Flecelle, la Savonnière, Bourdon, Godefroy et Poisson, toutes les autres Ursulines usent de la graphie nouvelle dans 100 % des cas. C'est dans l'usage du AI en final que l'on retrouve une très grande différence entre les deux communautés francophones. De toute évidence, c'est dans le couvent de Québec que la nouveauté est installée dès 1689 avec Bourdon. En moins d'un siècle, en 1758, le taux d'usage de la graphie ancienne tombe à 0 % tandis qu'il faut attendre 1820 à La Nouvelle-Orléans pour qu'elle disparaisse.

Tableau 6.10. : Distribution de la graphie nouvelle AI interne et finale dans le corpus des EFMs de Québec et de La Nouvelle-Orléans.

QUÉBEC	AY > AI VRAI	AY > AI AIME	NOUVELLE -ORLÉANS	AY > AI VRAI	AY > AI AIME
Guyart 1641 (n.1599)	0 % (0/1)	0 % (0/3)	Tranchepain 1728 (n.1680)	64 % (9/14)	100 % (25/25)
Flecelle (n. 1614)	0 % (0/3)	-	Hachard 1728 (n.1704)	0 % (0/1)	100 % (1/1)
Savonnière 1641 (n.1616)	0 % (0/1)	0 % (0/1)	Secrétaire 1728 (n.inconnue)	27 % (3/11)	100 % (20/20)
Bourdon 1689 (n.1644)	83 % (5/6)	78 % (7/9)	Bernard 1733 (n.1675)	0 % (0/3)	100 % (12/12)
Godefroy 1695 (n.1644)	86 % (24/28)	87 % (65/75)	Secrétaire 1753 (n.inconnue)	50 % (2/4)	100 % (15/15)
Poisson 1711 (n.1651)	82 % (18/22)	93 % (62/67)	Bélaire 1755 (n.1701)	0 % (0/1)	100 % (12/12)
Boucher 1726 (n.1676)	97 % (61/63)	100 % (201/201)	Beaumont 1761 (n.1704)	0 % (0/1)	100 % (8/8)
LaGrange 1750 (n.1694)	84 % (47/56)	100 % (144/144)	Lavadière 1764 (n.1701)	33 % (1/3)	63 % (5/8)
Wheelright 1758 (n.1694)	100 % (2/2)	100 % (3/3)	Landelle 1782 (n.1716)	50 % (3/6)	100 % (10/10)
Marchand 1776 (n.1719)	100 % (9/9)	100 % (20/20)	Ramos 1788 (n.1751)	0 % (0/3)	100 % (6/6)
LaFontaine 1782 (n.1756)	100 % (42/42)	100 % (58/58)	Farjon 1805 (n.1786)	-	100 % (4/4)
Secrétaire 1811 (n.inconnue)	100 % (6/6)	100 % (4/4)	LaClotte 1820 (n.1766)	100 % (5/5)	100 % (18/18)
			LeRoy 1833 (n.1751)	100% (5/5)	100% (14/14)
			Ray 1842 (n.1798)	100 % (7/7)	100 % (21/21)

En effet, le digramme AY > AI en final de mot reste majoritairement une graphie ancienne surtout pour des mots comme *jay* (*j'ai*), *diray* (*dirais*), *may* (*mai*). La graphie pour le AY > AI interne est entièrement moderne dans tous les éloges écrits par les Ursulines de La Nouvelle-Orléans, sauf pour Lavadière qui écrit aussi bien *gayté* que *plaine* par exemple.

Pour résumer, les Ursulines de La Nouvelle-Orléans et de Québec ont une pratique similaire pour user de la graphie AI en position interne. Cela est différent des occurrences que l'on retrouve dans le corpus France où seulement 48 % des cas sont nouveaux après 1700. Ainsi, en 1728 pour La Nouvelle-Orléans et dès 1726 pour Québec, on retrouve un usage systématiquement nouveau. Bourdon en fait d'ailleurs usage à 78 % dès 1689.

En conclusion, nous pouvons dire que la graphie AI en position finale des EFMs de France et écrits après 1700 fait écho à ceux que l'on retrouve à Québec où 91 % des occurrences sont nouvelles. Ce pourcentage atteint les 55 % dans les EFMs de La Nouvelle-Orléans où il faut attendre 1820 avec LaClotte pour en avoir un usage systématique.

6.6. Interprétations

Ce chapitre a présenté en détail les résultats de l'analyse quantitative menée sur les EFMs de notre corpus Nouvelle-France. Nous avons pu ainsi déterminer qu'elles étaient les anciennes formes orthographiques qui ont cédé le plus rapidement la place aux graphies nouvelles. Nous avons aussi identifié les communautés et les scriptrices qui les ont introduites en premier. Le tableau 6.11. récapitule les résultats. Il indique clairement que les nouvelles conventions orthographiques dans les EFMs manuscrits ne se sont pas imposées en une seule fois, mais une par une. Et que ces changements ont eu lieu à des rythmes variés. Quelques graphies se retrouvent chez pratiquement toutes les Ursulines. Certaines mettent un peu plus de temps à être adoptées. D'autres encore, ne sont employées qu'occasionnellement, et n'apparaissant que rarement dans les manuscrits. Nous constatons que pour chaque convention étudiée, la forme nouvelle est présente et n'est pas stable dans le temps. On observe une fluctuation d'usage entre les scriptrices (qui s'explique par le facteur temps), mais aussi entre les deux communautés. En effet, nous pouvons avancer que les deux communautés d'Ursulines nous offrent deux tendances

bien distinctes : une plus innovante qui est celle de Québec et une plus conservatrice qui se remarque à La Nouvelle-Orléans.

Il y a deux points principaux à souligner sur les données orthographiques que l'on vient d'analyser dans le corpus de Québec. Tout d'abord, la date de rédaction des éloges (avant 1700) va avoir un impact sur l'introduction des formes nouvelles. Évidemment certaines graphies nouvelles, comme le U ou bien encore le UI, ne se retrouvent dans aucun des éloges écrits au XVII^e siècle. Cependant, d'autres variables font leur apparition assez tôt. Cela conduit Québec à surpasser La Nouvelle-Orléans dans l'usage nouveau de la majorité des graphies.

Deuxièmement, les Québécoises ne priorisent pas l'emploi des mêmes formes nouvelles que les Louisianaises même s'il est évident qu'elles les favorisent de façon régulière. À l'exception de la graphie nouvelle J à l'interne et à l'initiale, du U et du V, les Québécoises choisissent d'user majoritairement de la forme nouvelle pour les autres variables au XVIII^e siècle. Pour ces trois formes, ce sont les Ursulines de La Nouvelle-Orléans qui écrivent au XIX^e siècle qui utilisent principalement cet usage nouveau. Pour la forme nouvelle du I, les Ursulines de Québec semblent plus avancées lorsqu'elle est mise en final des participes passés, des substantifs, des mots outils comme AUSSI. L'analyse de la variable des digrammes UI, OI et AI a relevé une grande disparité orthographique entre les deux communautés. Les Québécoises favorisent la forme nouvelle pour ces conventions de façon presque unanime. Nous avons ainsi remarqué qu'à l'opposé, les Ursulines louisianaises utilisent une écriture plus ancienne pour ces formes ; bien que là encore les Ursulines louisianaises qui rédigent des éloges au XIX^e siècle usent toutes d'une graphie nouvelle. L'analyse de ces variables a abouti à la partition de ces digrammes en fonction du contexte orthographique dans lequel les formes sont employées. Le

digramme AI à l'interne favorise un emploi nouveau. Alors que le même digramme en finale met plus de temps à adapter sa forme nouvelle.

En ce qui concerne La Nouvelle-Orléans, il y a deux conclusions principales à tirer des données orthographiques que l'on vient d'analyser. Premièrement, déjà en 1728, grâce aux lettres de Tranchepain que nous avons de cette époque, les conventions nouvelles sont bien présentes et les scriptrices qui la suivent montrent des signes d'incertitude dans leur façon d'écrire, et ce jusqu'à Ramos en 1788. Deuxièmement, ce sont les Ursulines Farjon, LaClotte, LeRoy, et Ray avec qui nous avons un système orthographique entièrement nouveau (lorsque nous avons des occurrences) à partir de 1805. Au XVIII^e siècle, nous pouvons noter des variations importantes qui suggèrent une habitude manuscrite plutôt irrégulière, où les règles ne sont pas encore bien définies et où l'usage ancien est préféré. Comme nous l'avons vu dans les tableaux, le taux de fréquence et la constance des formes graphiques nouvelles ne sont pas les mêmes d'une scriptrice à l'autre. Bien sûr que cette incertitude s'explique en raison de la longueur des EFMs, et aussi par le fait que certaines Ursulines soient plus anciennes que les autres. C'est pourquoi nous rencontrons une alternance entre V et U pour noter [y] à l'initiale des mots écrits en minuscules *vne* > *une*, mais aussi avec une alternance entre U et V pour noter le son [v] à l'intérieur d'un mot écrit en minuscule *auait* > *avait*.

On remarque enfin un emploi inconsistant de la forme nouvelle lorsque le Y > I se retrouve en final des substantifs et des mots outils comme *aussy/aussi*. Les digrammes UY > UI, OY > OI, AY > AI en final et à l'interne, introduisent tous des formes nouvelles, mais cette forme se démarque d'une forme à l'autre, et sont plus ou moins innovantes. Enfin, nous avons les digrammes UI et le AI finale qui restent majoritairement anciens au XVIII^e siècle, tandis que

les digrammes OI et AI interne se distinguent les plus comme puisque les formes anciennes OY et AY ont quasiment disparu.

En tentant de comprendre la transmission de modèles normatifs français aux territoires de Nouvelle-France, nous avons pu constater une grande disparité dans l'emploi des formes nouvelles entre la Louisiane et le Québec. En effet, étant donné que le français écrit par les Ursulines de Nouvelle-France suit la norme française, il serait logique que les Ursulines louisianaises (toutes nées en France) aient une écriture qui s'en rapproche le plus, qui plus est, vu qu'elles sont les plus jeunes de notre corpus. Néanmoins, pourquoi est-ce que l'on trouve que les Ursulines de Québec reproduisent un modèle d'écriture plus récent ? Comment pouvons-nous expliquer cette variation observée ?

En essayant d'interpréter la source de ce si grand écart, nous en sommes venues à mettre en évidence des faits sociohistoriques extérieurs à l'écriture des Ursulines, qui ont, certainement, influencé leurs comportements orthographiques. La première conclusion nous pousse à revenir sur les débuts bien désolants des établissements des colonies de Québec et de La Nouvelle-Orléans. Rappelons que la première a été établie en 1608, la deuxième en 1718.

Pour Québec, il faudra attendre 1665 et la proclamation de Jean Talon comme intendant de Nouvelle-France pour que la province de Québec connaisse un début de prospérité. Les années Talon, qui s'étendent de 1665 à 1672, évoquent la relance économique et démographique de cette partie de la Nouvelle-France. Marie Guyart et ses consœurs arrivent à Québec en 1639 et leurs débuts sont difficiles, mais durant les années Talon, l'immigration va plus que doubler avec l'arrivée des engagés, des soldats, et plus particulièrement des filles du roi. En même pas dix ans, la population passe de 3215 à 7605 habitants (Lalonde 2002, 31). La plupart de ces immigrants viennent des quatre coins de la France amenant avec eux leur savoir parler et écrire dialectal.

Puis, au fur et à mesure que la colonie les réunit et dans l'espoir de créer une communauté unie, l'adoption d'une langue française commune se fait rapidement, bien plus rapidement d'ailleurs que sur le territoire français, comme nous l'avons vu dans ce chapitre. Ainsi, nous avons une communauté francophone, les Ursulines incluses, qui n'hésitent pas à s'unir linguistiquement. Nous savons à travers l'introduction des occurrences des formes graphiques nouvelles que les Ursulines étaient bien informées des nouveaux changements en matière d'orthographe. Conformément aux relations étroites entre le gouvernement français et celui du Québec, il était bien plus avantageux pour les Ursulines de promouvoir le français standard de France surtout si leur objectif était de christianiser la population autochtone. De plus, l'attachement de ces religieuses vis-à-vis de la langue française est indéniable. Non seulement dédient-elles leurs vies à l'instruction de la langue française, elles sont sans aucun doute éprises par les langues en général. À titre d'exemple, Marie Guyart et ses consœurs ont appris les langues indiennes et elles ont par la suite écrit un dictionnaire à cet effet.

Un siècle plus tard, nous retrouvons la colonie de La Nouvelle-Orléans qui connaît deux années de prospérité, de 1718 à 1720. La « Mississippi Bubble » (la Bulle du Mississippi), comme l'appellent les historiens, va finalement désintéresser les aspirants. À partir de 1720, La Nouvelle-Orléans est vue comme un échec et au lieu de se transformer en une vérité exemplaire comme on l'eût souhaité, elle va vite devenir ce sauvage rejeton de la région du Delta du Mississippi (Dawdy 2008, 3). Cette vision de la Louisiane va avoir un impact direct sur l'installation des Ursulines en 1727. Même Hachard, comme on l'a mentionné dans notre chapitre 2, se rend rapidement compte de la décadence qui découle de cette colonie. C'est en mettant en avant cette décrépitude que conclut Dawdy (2008) dans son étude sociohistorique. Elle explique qu'à travers l'implantation de la Louisiane, on peut déferer un sens

d'expérimentation, d'aventure et d'individualisme, basé sur l'ambition personnelle et la recherche d'un idéalisme politique. À cela peut venir s'ajouter la difficulté des différentes classes sociales et raciales de La Nouvelle-Orléans à cohabiter. L'unité linguistique n'est pas aussi présente à La Nouvelle-Orléans comme elle l'est à Québec et se fait plus tardivement. Plusieurs évidences propres à l'histoire louisianaise et relevées par Dubois (2003, 10-11) secondent les résultats de notre analyse puisque,

[a]vant l'arrivée des Acadiens, le français louisianais correspondait à une continuation d'usages qui avaient cours en France. [...] La plupart des locuteurs étaient d'origine modeste et ils étaient illettrés. [...] Il est probable qu'une véritable concurrence linguistique a eu lieu avec l'arrivée massive de colons francophones en Louisiane de 1789 à 1830. Puisque ces nouveaux immigrants provenaient de toutes les couches sociales et de toutes les régions de France. Ils ont pu introduire de nouvelles normes linguistiques. L'élite louisianaise, dont le modèle linguistique était aligné sur celui de l'usage métropolitain, assimila précipitamment les nouvelles normes. Leur variété avait certainement plus de chance d'être diffusée socialement et géographiquement.

Cette explication coïncide de toute évidence avec les résultats que nous avons trouvés lors de notre analyse du corpus des EFMs provenant de La Nouvelle-Orléans. Cette observation explique pourquoi les Louisianaises ont favorisé l'emploi systématique des nouvelles normes linguistiques bien plus tardivement que les Québécoises, aux alentours de 1788.

Nous savons que les Ursulines de La Nouvelle-Orléans qui font un usage variable des formes graphiques sont toutes d'origines françaises, ce qui a peut-être joué en leur défaveur dans un premier temps. Nous savons aussi qu'il fallait du temps à ses normes pour qu'elles s'implantent en France. Lorsque les Ursulines arrivent en Louisiane, elles emportent avec elle un français standard et dialectal, qui se verra transformer grâce à l'attraction et l'influence du modèle linguistique de l'élite française récemment implanté en Louisiane. Cela peut prendre du temps comme nous l'avons vu.

Notre corpus pourrait bien constituer un complément à l'histoire du français en Nouvelle-France. Le questionnement de la valeur sociale et culturelle de nos documents offre un éclairage supplémentaire sur la valeur linguistique des EFMs. La dimension historique quant à elle nous permet d'élargir la portée de l'analyse orthographique et nous autorise à effectuer une comparaison entre la métropole française et la Nouvelle-France à une même époque. Elle appuie le fait que ce sont les effets combinés des facteurs sociohistoriques et géographiques qui ont déterminé l'évolution du français écrit de France et de Nouvelle-France. Nous pouvons comprendre que vu les situations politiques de la Nouvelle-France et le temps qu'il a fallu à la France pour trouver un commun accord à l'unification du français, les communautés de Nouvelle-France ne pouvaient pas reproduire un schéma moderne aussi rapidement. Cependant, la stabilité initiale de Québec a permis aux Ursulines de trouver un moyen de suivre le modèle français et le caractère avant-gardiste des Québécoises a pu être vérifié dans cette étude.

Tableau 6.11. : Tableau récapitulatif des formes nouvelles des douze variables à l'étude pour les Ursulines des communautés de La Nouvelle-Orléans et de Québec. (Légende : √= graphie variable √√= graphie nouvelle)

		V > U	U > V	I > J initiale	I > J interne	Y > I p.p.	Y > I noms	Y > I aussi	Y > I qui	AY > AI finale	AY > AI interne	UY > UI	OY > OI
Québec	Guyart 1641					√		√	√√				
	La Savonnière 1641			√√		√√		√	√√				
	Flecelle 1680							√	√√				
	Bourdon 1689		√		√	√	√	√	√√	√	√		√
	Godefroy 1695			√	√	√	√		√√	√	√		√
	Poisson 1711			√	√	√	√	√	√√	√	√	√	√
	Boucher 1726		√	√	√	√√	√√	√	√√	√	√√	√	√
	LaGrange 1750		√	√√	√√	√√	√	√√	√√	√	√√	√	√
	Wheelright 1758	√√	√	√√	√√	√	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√
	Marchand 1776	√	√	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√
	LaFontaine 1782	√	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√
	Secrétaire 1811	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√
Nouvelle-Orléans	Tranchepain 1728			√√	√√	√	√		√√	√	√√	√	√
	Hachard 1728	√√	√	√√	√√	√√	√	√√	√		√√	√	√
	Secrétaire 1728	√	√	√√	√	√	√√	√	√√	√	√√	√	√
	Bernard 1733	√	√	√	√	√	√				√√		
	Secrétaire 1753	√		√	√	√√	√√			√	√√	√	√
	Bélaire 1755		√	√√	√√	√√		√			√√		√
	Beaumont 1761		√	√√	√√		√√	√			√		√
	Lavadière 1764		√	√√	√√	√√		√		√	√		√
	Landelle 1782		√	√√	√√	√		√		√	√√		√
	Ramos 1788		√	√√	√√	√√					√√	√√	
	Farjon 1805	√√	√√	√√				√√			√√	√√	√√
	LaClotte 1820	√√	√√	√√	√√	√√		√√	√√	√√	√√	√√	√√
	LeRoy 1833	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√
	Ray 1842	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√	√√

CONCLUSION

Cette recherche apporte une dimension inédite aux études portant sur l'implantation des nouvelles normes graphiques du français entre le XVII^e et le XIX^e siècle en France, mais aussi en Nouvelle-France. Tout d'abord, les éloges funèbres monastiques constituent un genre littéraire non conventionnel. Grâce aux nombreuses recherches dans les archives des départements français et des congrégations religieuses, nous avons pu amasser une grande quantité de documents manuscrits de qualité, tels que nous l'avons décrit dans cette thèse. Ces ressources manuscrites reflètent un moment linguistique de la langue française, mais elles témoignent aussi d'une réalité culturelle à une certaine époque en France et en Nouvelle-France.

Une approche multidisciplinaire nous est apparue comme indispensable afin d'aller au-delà du niveau linguistique de ces documents. Des connaissances historiques et culturelles sur la religion catholique, sur la vie monastique et sur la rhétorique se sont avérées nécessaires, comme il a été exposé dans les deux premiers chapitres. Nous n'avons pas seulement fait le choix d'étudier la vie d'une communauté de moniales ursulines. En plus de cette dimension sociologique, nous avons ajouté une dimension historique. Cette approche multiple a permis de renforcer l'analyse centrale de notre thèse. Tous ces facteurs ont été des aspects essentiels à prendre en compte lors de l'analyse linguistique des éloges écrits par ces femmes que ce soit dans les annales, les mortuaires ou dans les lettres circulaires.

Comme nous l'avons vu dans le troisième chapitre, l'évolution de l'orthographe du français s'est faite progressivement, mais sûrement. Certaines conventions nouvelles ont rapidement été adoptées par les religieuses de France et Nouvelle-France ; d'autres ont alterné longtemps avec une forme ancienne. Il y a un aller-retour constant entre un système ancien et l'introduction, souvent critiquée, d'un nouveau, comme l'ont établi les études de Catach et

Baddeley. Puis, nous avons démontré que le français écrit dans les éloges monastiques, rédigés entre le XVII^e et le XIX^e siècle en France et en Nouvelle-France, est variable, sociétal et ne connaît pas de barrières. On constate que les imprimeurs aux XV^e et XVI^e siècles adoptent à des époques différentes les graphies nouvelles dans les imprimés religieux. Les différents modèles des imprimeurs sont autant de témoignages des différentes règles d'orthographe du français selon les régions à cette époque. L'usage des douze variables orthographiques, décrit depuis le latin jusqu'à leur utilisation par les Ursulines, illustre la très grande période d'incertitude orthographique qui a précédé le mouvement d'uniformisation. L'étude quantitative a démontré le processus complexe de normalisation des pratiques orthographiques.

À cela s'ajoute la sélection de notre échantillon de 618 EFMs écrits par 98 Ursulines. Nous avons essayé autant que possible de rendre compte de la diversité sociale, textuelle, géographique et temporelle à travers les écrits d'une population féminine religieuse comme nous l'avons vu dans le chapitre 4. Nous avons choisi des rédactrices situées en France, mais aussi à Québec et à La Nouvelle-Orléans. Le premier corpus permet d'apporter une dimension diachronique puisqu'il contient des EFMs écrits au XVII^e siècle. Le deuxième rassemble un ensemble de documents écrits par des femmes religieuses installées en Nouvelle-France quelques décennies plus tard.

Les chapitres cinq et six nous ont montré que les écarts orthographiques sont nombreux, même chez des religieuses appartenant à une même communauté locale. Cependant, ce qui est vraiment surprenant, c'est que ces écarts existent puisque l'écriture des Ursulines devait être collective, donc homogène. Les Ursulines françaises ont même un comportement orthographique avant-gardiste, en marge des réformes approuvées par l'Académie française. Néanmoins, la conclusion la plus inattendue est le fait que le couvent des Ursulines de Québec se distingue de

celui de La Nouvelle-Orléans. En général, les Ursulines de Québec affichent un comportement innovateur, malgré le fait que leurs EFMs soient plus anciens que ceux écrits par les Ursulines de La Nouvelle-Orléans.

À partir du moment où une jeune femme fait le choix de rejoindre une communauté, elle acquiert un nouveau statut identitaire, un statut qui est lié à un mode de vie spécifique. Nous n'avons pas étudié l'usage d'une communauté linguistique, mais bien celui d'une communauté de pratique : un groupe de jeunes femmes cloîtrées et unies par une idéologie religieuse reproduisant le modèle orthographique jugé acceptable au sein de l'Église catholique.

Les EFMs appartiennent à un genre élogieux qui nous a permis d'isoler deux dimensions dans la pratique des Ursulines : communautaire et individuel. Sur le plan communautaire, notre étude montre que les EFMs sont un témoignage précieux du mode de gouvernance de cette communauté religieuse mais aussi des modes orthographiques de l'époque. Comme nous l'avons vu, la rédaction des éloges présuppose un savoir institutionnel précis : des formats distincts, une variété de structures rédactionnelles et des thèmes récurrents. Encore plus important, leur production implique un savoir-faire orthographique et des connaissances des pratiques associés à l'orthographe française que l'on retrouve dans l'ensemble de la communauté.

Sur le plan individuel, notre étude aborde la notion d'innovation linguistique : quelles Ursulines participent aux changements orthographiques. Où et quand ? En effet, la sélection d'une graphie particulière (le U, le V, le J, le I, etc.) pour un mot précis et les allers-retours entre graphie nouvelle et graphie ancienne ne sont pas le fruit du hasard. L'interdépendance entre les représentations extérieures et les choix de chaque Ursulines n'est pas surprenante pour cette

classe de la population. Outre le caractère communautaire, la performance orthographique de chaque Ursulines correspond clairement et précisément à un ensemble d'aptitudes individuelles.

Ainsi, il existe bien un lien étroit entre les performances coutumières et les performances individuelles d'une langue écrite – la promotion d'une langue, on l'aura compris, se fait à l'intérieur d'un réseau social étroit. L'EFM est l'image de la parfaite Ursuline et cette représentation est d'autant plus originelle qu'elle s'exprime au travers son choix à utiliser une orthographe innovante ou non. L'innovation linguistique chez les Ursulines émerge spontanément, se distinguant ainsi des changements délibérément discutés et entérinés par l'Académie française. Tout comme le font les réformateurs du XVI^e siècle en France, il y a dans la pratique des Ursulines continuité et innovation qui se traduit ici par une prise de position envers les nouvelles formes graphiques.

Les tableaux des pages suivantes récapitulent l'emploi des douze variables à l'étude dans notre thèse. Dans chaque tableau, on commence par préciser, dans la première colonne, la date à laquelle la forme nouvelle de la variable entre en vigueur dans les imprimés religieux d'une part et dans le dictionnaire de l'Académie française d'autre part. Cela nous permet de comparer sa première utilisation dans les EFM^s manuscrits de France qui est listée dans la deuxième colonne. Cet inventaire énumère les monastères qui usent de la forme nouvelle. Elle sera faite de façon chronologique. Arrive ensuite son adoption chez les Québécoises puis chez les Louisianaises.

Le premier tableau (7.1.) résume la forme nouvelle du J dans les EFM^s du corpus de France et de Nouvelle-France. On remarque plusieurs tendances dans les imprimés religieux pour la graphie nouvelle du J à l'initiale et à l'interne. Tout d'abord, le J à l'intérieur des mots est employé depuis 1594 (*jamais*), le J à l'initiale (*toujours*) fait son apparition en 1645. Ce ne sera qu'à partir de 1673 que le J est systématiquement d'usage dans les imprimés religieux, qu'il soit

en position initiale ou interne. Cet usage sera finalement reconnu par l'Académie française dans la première version de son dictionnaire en 1694 bien qu'il faille attendre « la cinquième version du dictionnaire pour que [le J minuscule] fasse partie définitivement de l'ordre alphabétique et de l'alphabet du français » (Catach 1968, 314).

Les monastères français suivis d'une étoile (exemple : Sisteron 1689*) sont ceux qui font systématiquement usage de la forme nouvelle. Si le contexte linguistique n'est pas précisé, il faut comprendre que la graphie nouvelle s'emploie dans les deux contextes. Dans les EFMs provenant de ces monastères, le J apparaît à Paris en 1676. Ainsi, parmi les 45 Ursulines de France qui rédigent des EFMs au XVII^e siècle, 42 % d'entre elles suivent les normes que l'on retrouve dans les imprimés religieux. Les autres scriptrices sont encore incertaines bien que la moitié des occurrences soient nouvelles dans tous les cas, à l'exception de celles rattachées à la maison-mère d'Arles.

Dès 1641, les Québécoises utilisent 57 % de la graphie nouvelle J à l'initiale. La Savonnière qui fait ici figure de pionnière, reproduit le J à l'initiale du mot « jour » et restreint l'usage du J interne aux substantifs appartenant au vocabulaire administratif. À partir de 1689, la graphie J apparaît à l'interne à 77 %. Toutefois, il faudra attendre Godefroy en 1695 pour que le J soit utilisé dans plusieurs autres contextes lexicaux. Les Ursulines en Louisiane qui écrivent à une époque plus tardive (à partir de 1728) suivent la nouvelle norme établie dorénavant par l'Académie française en 1694. En effet, on retrouve 92 % (à l'initiale) et 94 % (à l'interne) des occurrences du J dans leurs éloges. Elles restent tout de même plus conservatrices que les Ursulines de Québec, compte tenu du fait que le J l'emporte sur le I dans tous les contextes vers 1753 dans les éloges de La Nouvelle-Orléans alors qu'il est systématique dès 1726 dans ceux de Québec.

Tableau 7.1. : Tableau récapitulatif de la forme J à l’initiale et à l’interne en France et en Nouvelle-France dans les imprimés religieux et les éloges manuscrits des Ursulines.

FORMES NOUVELLES DU J INITIAL ET INTERNE (<i>iamais</i> > <i>jamais</i> ET <i>toujours</i> > <i>toujours</i>)			
En France		Chez les Québécoises	Chez les Louisianaises
Imprimés	EFMs Manuscrits		
Le J nouveau à l’interne est d’usage à partir de 1594	PARIS 1676	57 % (243 occurrences du J initial – <i>jamais</i> – sur une possibilité de 429 qui commence avec La Savonnière en 1641)	92 % (176 occurrences du J initial – <i>jamais</i> – sur une possibilité de 191 qui commence avec Tranchepain en 1728)
Le J nouveau à l’initiale est d’usage à partir de 1645	ARLES (interne) 1680 CHINON 1680 QUIMPER (interne) 1680* TOURCOING 1680* MONTPELLIER 1682 TROYES 1683		
Le J nouveau à l’initiale et interne est systématiquement d’usage à partir de 1673	AVIGNON (initiale) 1684 MONISTROL (interne) 1685 MONTBRISON (initiale) 1687* CHAMBERY (interne) 1688 CLERMONT 1688* & 1690 SISTERON 1689*	77 % (178 occurrences du J interne – <i>toujours</i> – sur une possibilité de 232 qui commence avec la Bourdon en 1689)	94 % (87 occurrences du J interne – <i>toujours</i> – sur une possibilité de 93 qui commence avec la Tranchepain en 1728)
*****	AIGUEPERSE 1693 & 1696 GRENOBLE 1693 SAINT-DIZIER 1698		
Le dictionnaire de l’Académie française adopte le J minuscule à l’initiale ou à l’interne en 1694		** 100 % nouveau à partir de 1726 pour le J initiale et interne	** 100 % nouveau à partir de 1753 pour le J initiale et interne

Le tableau 7.2. résume la forme nouvelle du U pour la voyelle [y] et celle du V pour la consonne [v] dans les EFM^s du corpus de France et de Nouvelle-France. On remarque plusieurs tendances dans les imprimés religieux pour la graphie nouvelle de ces deux lettres. Tout d’abord, le U fait son apparition en 1649 en même temps que le V. Ce ne sera qu’à partir de 1689 que le U est employé systématiquement dans les imprimés religieux tandis que le V est systématique dès son adoption. Cet usage sera reconnu par l’Académie française dans la première édition du dictionnaire en 1694.

Les occurrences de U et V dans les EFM^s de France se font rares. Au XVII^e siècle, seules les scriptrices des monastères d’Arles, Tourcoing, Chinon, Chambéry, Saint-Jean-de-Losne et Narbonne en font usage. Cependant, leur taux d’usage reste très faible (seulement Tourcoing, Arles et Saint-Jean-de-Losne ont un taux supérieur ; les monastères suivis d’une étoile dans le tableau). Ainsi, les Ursulines de France sont très conservatrices ; 78 % des mots avec la consonne [v] apparaissent avec la lettre U et 96 % des mots avec la voyelle [y] sont écrits avec le V dans les EFM^s de cette époque. Il y a une légère disparition de ces formes anciennes après 1700, mais elles persistent dans les EFM^s de plusieurs monastères.

Cette norme se retrouve aussi en Nouvelle-France avec les graphies nouvelles U et V. Chez les Québécoises, Bourdon introduit le V pour [v] en 1689. Sa successeuse, Godefroy, innove en utilisant le U pour [y] dans les EFM^s vers 1695. Le taux d’usage reste toutefois très bas. Il faut attendre 1811 pour trouver le premier EFM où la graphie U pour [y] est systématiquement utilisée, soit un peu plus de 100 ans après son introduction dans les imprimés religieux. Quant à la graphie V, son usage est systématique dans un document écrit en 1778, donc un peu plus tôt que le U.

Tableau 7.2. : Tableau récapitulatif des formes U > V et V > U en France et en Nouvelle-France dans les imprimés religieux et les éloges manuscrits des Ursulines.

FORMES NOUVELLES DES U > V (<i>auons</i> > <i>avons</i>) ET V > U (<i>vne</i> > <i>une</i>)			
En France		Chez les Québécoises	Chez les Louisianaises
Imprimés	EFMs Manuscrits		
Le U nouveau est d'usage à partir de 1649 . Il devient systématique à partir de 1689 .	ARLES 1680 (V > U) TOURCOING 1680 CHINON 1680 (U > V) CHAMBERY 1688 SAINT-JEAN-DE- LOSNE 1683 (V > U) NARBONNE 1693 (V > U)	11 % (129 occurrences du U initial – <i>une</i> – sur une possibilité de 1126 qui commence avec Godefroy en 1695)	30 % (56 occurrences du U initial – <i>une</i> – sur une possibilité de 185 qui commence avec Hachard en 1728)
Le V nouveau est systématiquement d'usage à partir de 1649 .		28 % (746 occurrences du V interne – <i>avons</i> – sur une possibilité de 2656 qui commence avec Bourdon en 1689)	50 % (378 occurrences du V interne – <i>avons</i> – sur une possibilité de 762 qui commence avec la Secrétaire anonyme en 1728)
*****	BORDEAUX 1750 PERIGUEUX 1756 & 1760 CIOTAT 1714 à 1792 TOURCOING 1755 & 1791 BRIVE 1731 à 1749	** 100 % nouveau à partir de 1811 pour le U	** 100 % nouveau à partir de 1805 pour le U et le V
Le dictionnaire de l'Académie française adopte le V en 1694		** 100 % nouveau à partir de 1778 pour le V	

Ce lent processus d'adoption est similaire chez les Louisianaises. Qu'il s'agisse du U ou du V, il faut attendre 1805 pour que ces graphies soient systématiquement employées par les Ursulines de La Nouvelle-Orléans. Il est difficile d'expliquer pourquoi les Ursulines de France ou de la Nouvelle-France se montrent plus conservatrices à l'égard de ces graphies. Cependant, on suppose que le caractère manuscrit de ce mode d'expression et l'usage variable qui a perduré dans les textes ont contribué à une certaine résistance.

Le tableau 7.3. résume l'usage de la graphie I (au lieu du Y) en finale absolue des participes passés, des substantifs, de QUI et d'AUSSE. Il faut noter que même dans les imprimés religieux l'adoption de cette nouvelle forme se fait en trois temps. Elle débute avec des mots grammaticaux tels que QUI et AUSSE, employés dès 1541. Viennent ensuite les finales des participes passés en I qui apparaissent pour la première fois en 1551 et deviennent la norme dans l'ensemble des imprimés religieux en 1681. Le I à la fin des substantifs apparaît en 1551 et ne parviendra pas à déclasser le Y dans les imprimés du XVII^e siècle. Il faut attendre la troisième édition (1740) du dictionnaire de l'Académie française qui normalisera le I au lieu du Y dans tous les contextes sauf pour QUI et AUSSE que l'on retrouve écrit de façon nouvelle dès la première version du dictionnaire en 1694.

Cet usage variable des imprimés se retrouve dans les EFMs manuscrits en France. Ainsi, au XVII^e siècle, seuls les EFMs dans sept monastères utilisent le I en finale des participes passés. Le monastère de Pignan est le seul à employer le I nouveau (marqué d'une étoile dans le tableau). En ce qui concerne l'usage du I en final des substantifs, on le retrouve dans les EFMs des monastères de Paris, Pignan, Grenoble, Aigueperse et Conflans. Conflans l'emploie systématiquement. Avec le mot AUSSE, vingt religieuses françaises utilisent le I, douze d'entre

elles de manière systématique. Les autres alternent entre AUSSY et AUSSI, SY et SI. L'emploi du I pour QUI est adopté dès le XVII^e siècle.

Pour les EFM de Nouvelle-France, les Ursulines québécoises affichent un comportement innovant alors que les Louisianaises prennent plus leur temps à adopter le I. Ainsi, les Ursulines de Québec font usage du I à 89 % dans les finales de participes passés (contre 85 % chez les Louisianaises). Le rôle s'inverse cependant pour les finales des substantifs où les Québécoises ont une légère longueur de retard (68 % contre 75 % chez les Louisianaises), ici une longueur d'avance avec 61 % dans les mots AUSSI / SI (contre 36 % chez les Louisianaises) et enfin à 100 % dans le pronom QUI (contre 88 % chez les Louisianaises). Le I s'utilise définitivement avec AUSSI en 1750, suivi des substantifs en 1758 et des participes passés en 1776. Lorsque nous comparons les taux d'usage entre les deux communautés, nous remarquons le conservatisme des Louisianaises : le I dans QUI à partir de 1728, de AUSSI en 1786, des participes passés en 1788 et des substantifs en 1805.

Il faut attendre deux décennies au minimum pour retrouver la même norme en Louisiane et au Québec. Les différentes dates de rédaction des EFM ne peuvent pas expliquer cette disparité entre La Nouvelle-Orléans et le Québec. Elles ne peuvent pas non plus justifier le conservatisme linguistique de ces Françaises venues s'installer en Louisiane et qui sont dans l'ensemble bien plus jeune que les natives de Québec de notre corpus. Nous avons posé comme hypothèse que le contexte historique et socio-économique dans lequel se trouvent les Ursulines explique cette distinction orthographique.

Le tableau 7.4. récapitule l'usage des digrammes UI, OI, AI. Comme nous l'avons vu dans les imprimés religieux, ces formes graphiques prennent plus de temps à se normaliser. En effet, ces graphies nouvelles commencent à apparaître dans les imprimés religieux à la fin du

XVII^e siècle. Dès 1689, la forme AI (lorsqu'elle est située à l'intérieur d'un mot) est employée de façon systématique. Quant aux graphies finales : UI, OI, AI, il faut attendre le XVIII^e siècle. C'est en 1740 que l'Académie met de l'ordre dans le désordre ambiant que l'on retrouve dans les dictionnaires précédents. Cependant, il faut noter que la première version du dictionnaire offre des cas nouveaux de AY interne et de OY en final. Cela confirme ce que l'on retrouve dans les imprimés religieux et dans les manuscrits où le Y, variante calligraphique du I, est en retrait dans toute une série de mots, à l'interne plus qu'en finale.

Les Ursulines des monastères de France affichent une très grande variabilité. Les digrammes OI et AI (interne et finale) se retrouvent dans pratiquement tous les EFMs, mais l'usage des formes anciennes OY et AY, tout particulièrement à la finale des mots, perdure pendant tout le XVII^e siècle. Quant au UI, il est très peu utilisé. C'est la forme ancienne UY que l'on trouve dans toute la majorité des EFMs de France.

En Nouvelle-France, les Québécoises commencent à utiliser AI à l'intérieur des mots vers 1689, alors que les premières Louisianaises l'emploient déjà en 1728. Au total, on retrouve plus d'occurrences de AI final dans les éloges des Québécoises (90 %) que dans ceux des Louisianaises (55 %). Cet écart se voit aussi avec OI : 83 % chez les Québécoises contre 49 % chez les Louisianaises. Et aussi avec UI qui est présent dans plus de la moitié des occurrences des Québécoises (55 %), mais moins utilisé (32 %) chez les Louisianaises. Mis à part l'emploi systématiquement de AI à l'intérieur des mots au début du XVIII^e siècle à Québec, les usages des Ursulines suivent le modèle normatif des imprimés après 1750 et même fin du XVIII^e siècle, début du XIX^e siècle en Louisiane.

Tableau 7.3. : Tableau récapitulatif de la forme I des finales absolues en France et en Nouvelle-France dans les imprimés religieux et les éloges manuscrits des Ursulines.

FORMES NOUVELLES DES Y > I PARTICIPES PASSES (<i>suiuy</i> > <i>suivi</i>), DES NOMS (<i>amy</i> > <i>ami</i>), <i>aussy</i> > <i>aussi</i> ET <i>quy</i> > <i>qui</i>				
En France			Chez les Québécoises	Chez les Louisianaises
Imprimés	EFMs Manuscrits			
La graphie -I pour <i>aussy</i> et <i>quy</i> devient entièrement moderne à partir de 1541	<u>Participes Passés :</u> PARIS 1676* LORGUES 1684 PIGNAN 1684/84* CLERMONT 1690 AIGUEPERSE 1693 GRENOBLE 1693	<u>Substantifs :</u> PARIS 1676 PIGNAN 1684 GRENOBLE 1693 AIGUEPERSE 1693 CONFLANS 1696*	89 % (181 occurrences du I p.p. – <i>réussi</i> – sur une possibilité de 204 qui commence avec La Savonnière en 1641)	85 % (45 occurrences du I p.p. – <i>réussi</i> – sur une possibilité de 53 qui commence avec Tranchepain en 1728)
La graphie I pour les p.p. et les substantifs est d’usage à partir de 1551 .			68 % (283 occurrences du I noms – <i>ami</i> – sur une possibilité de 417 qui commence avec Bourdon en 1689)	75 % (21 occurrences du I noms – <i>ami</i> – sur une possibilité de 28 qui commence avec Tranchepain en 1728)
Le I devient systématique dans les p.p. à partir de 1681 .	<u>Aussi :</u> PARIS 1676 ARLES 1680 CHINON 1680 TOURCOING 1680* LIEGE 1680 BEAUCAIRE 1683* ST-JEAN-DE-LOSNE 1683* TROYES 1683* MONTPELLIER 1684* PIGNAN 1684* BAYEUX 1685*/1685 MONISTROL 1685* ROANNE 1685* CLERMONT 1688 CHAMBÉRY 1688 SISTERON 1689 * CLERMONT 1690* GRENOBLE 1693*	<u>Qui :</u> PARIS 1676* ARLES 1680* CHINON 1680* LIEGE 1680* ROUEN 1680* MONTPELLIER 1682*/84* BEAUCAIRE 1683* TROYES 1683*/1683* AVIGNON 1684* PIGNAN LORGUES 1684* BAYEUX 1685*/1685* LYON 1685* MONISTROL 1685* ROANNE 1685* MONTBRISON 1687* CLERMONT 1688*/1690* CHAMBERY 1688* SISTERON 1689 * DIGNE 1692* MARTIGUES 1692* ST-JEAN-DE-LOSNE 1692* AIGUEPERSE 1693*/1696* NARBONNE 1693* GRENOBLE 1693* CONFLANS 1696* ST-DIZIER 1698*	61 % (144 occurrences du I – <i>aussi</i> – sur une possibilité de 235 qui commence avec Guyart en 1641)	36 % (31 occurrences du I – <i>aussi</i> – sur une possibilité de 86 qui commence avec la Secrétaire en 1728)
Le I est toujours variable avant 1713 (dernier imprimé)			100 % (462 occurrences du I – <i>qui</i> – sur une possibilité de 462 qui commence avec Guyart en 1641)	88 % (29 occurrences du I – <i>qui</i> – sur une possibilité de 33 qui commence avec Tranchepain en 1728)
*****			** 100 % nouveau à partir de 1641 pour le I <i>qui</i>	** 100 % nouveau à partir de 1728 pour le I <i>qui</i>
Le dictionnaire de l’Académie française adopte le I en 1694 pour les finales de <i>qui</i> et <i>aussi</i> .			** 100 % nouveau à partir de 1750 pour le I <i>aussi</i>	** 100 % nouveau à partir de 1786 pour le I <i>aussi</i>
			** 100 % nouveau à partir de 1758 pour I substantifs	** 100 % nouveau à partir de 1788 pour le I p.p.
Le dictionnaire de l’Académie française adopte le I en 1740 pour les finales des p.p. et des noms.			** 100 % nouveau à partir de 1776 pour le I p.p.	** 100 % nouveau à partir de 1805 pour le I en final absolue des substantifs

Nos résultats montrent clairement plusieurs aspects de l'évolution de la graphie française. Le premier point à souligner est que même si le français écrit change, il est évident que les membres des communautés francophones ne se conforment pas à un modèle identique et universel. Le choix — ou non — de faire usage de nouvelles normes est personnel. Outre les différences entre les trois communautés, nous devons noter que chaque ursuline possède un niveau d'innovation orthographique unique et personnel, c'est-à-dire que même si ces sœurs proviennent d'un même couvent, d'une même région de France, nous trouvons toujours une importante hétérogénéité dans le choix et la fréquence des graphies innovantes.

Bien plus encore, ce choix est contingent d'un contexte socio-économique précis. En suivant une logique chronologique, nous pouvons dire que les Ursulines françaises installées à La Nouvelle-Orléans ont un avantage sur les Ursulines québécoises quant à l'adoption de formes graphiques nouvelles, et ce pour deux raisons. Les Ursulines en Louisiane sont nées beaucoup plus tardivement et certaines écrivent au milieu du XIX^e siècle. Leurs EFM sont rédigés en moyenne autour de 1773, à une époque où la majorité des formes anciennes a disparu, que ce soit dans les imprimés ou dans les manuscrits de France. Cependant, nous avons démontré à maintes reprises que ces Ursulines françaises sont plus conservatrices dans leurs choix orthographiques.

Cela nous amène à parler de nos possibles futures recherches. En effet, en prolongement de cette étude, il serait fort intéressant de mener la même analyse auprès des Ursulines qui sont allées s'installer dans les Antilles. Le but d'une telle recherche serait de comparer les comportements graphiques des Ursulines de France, de Nouvelle-France et des Antilles afin de déterminer si le même cheminement est observable. Nous avons essayé en vain de trouver des manuscrits écrits par ces Ursulines.

Tableau 7.4 : Tableau récapitulatif des digrammes AI, OI, UI en France et en Nouvelle-France dans les imprimés religieux et les éloges manuscrits des Ursulines.

FORMES NOUVELLES DES DIGRAMMES UY > UI (<i>luy</i> > <i>lui</i>), OY > OI (<i>moy</i> > <i>moi</i>), AY > AI <i>vray</i> > <i>vrai</i> ET <i>ayme</i> > <i>aime</i>					
En France				Chez les Québécoises	Chez les Louisianaises
Imprimés	EFMs Manuscrits				
La graphie AI en interne est d'usage à partir de 1551 . Elle varie avec AY jusqu'en 1689.	<u>AI interne :</u> PARIS 1676 ARLES 1680/1680/1680 CHINON 1680 LIEGE 1680 QUIMPER 1680 ROUEN 1680* TOURCOING 1680* MONTPELLIER 1682/84* APT 1683/1683/1683 BEAUCAIRE 1683/1683* TROYES 1683/1683* AVIGNON 1684 DRAGUIGNAN 1684* LORGUES 1684 PIGNAN 1684 BAYEUX 1685* LYON 1685 MONISTROL 1685 ROANNE 1685* BOURGOIN 1686 MONTBRISON 1687 CLERMONT 1688*/90* CHAMBERY 1688 SISTERON 1689* CARCASSONNE 1693* DIGNE 1692 MARTIGUES 1692 ST-JEAN-DE-LOSNE 83 AIGUEPERSE 1693/1696 NARBONNE 1693* GRENOBLE 1693* CONFLANS 1696	<u>AI finale :</u> PARIS 1676 ARLES 1680/80/80* CHINON 1680 APT 1683 BEAUCAIRE 1683* TROYES 1683* LORGUES 1684* PIGNAN 1684* LYON 1685 ROANNE 1685 BOURGOIN 1686* MONTBRISON 87* CLERMONT 88*/90* NARBONNE 1693* GRENOBLE 1693 AIGUEPERSE 1696* CONFLANS 1696*	<u>OI :</u> PARIS 1676 ARLES 1680/1680/1680 CHINON 1680 LIEGE 1680 QUIMPER 1680 ROUEN 1680* TOURCOING 1680* MONTPELLIER 1682/1684* APT 1683/1683/1683 BEAUCAIRE 1683/1683* TROYES 1683/1683* AVIGNON 1684 DRAGUIGNAN 1684 LORGUES 1684 PIGNAN 1684/1684 BAYEUX 1685/1685 LYON 1685 MONISTROL 1685 ROANNE 1685 MONTBRISON 1687 CLERMONT 1688/1690 SAINT-DIZIER 1698 CHAMBERY 1688 SISTERON 1689 CARCASSONNE 1690 DIGNE 1692 MARTIGUES 1692 ST-JEAN-DE-LOSNE 83/92 AIGUEPERSE 1693/1696 NARBONNE 1693 GRENOBLE 1693* CONFLANS 1696	90 % (214 occurrences du AI final – <i>vrai</i> – sur une possibilité de 239 qui commence avec Bourdon en 1689) 96 % (564 occurrences du AI interne – <i>aime</i> – sur une possibilité de 585 qui commence avec Bourdon en 1689) 83 % (491 occurrences du OI – <i>moi</i> – sur une possibilité de 591 qui commence avec Bourdon en 1689) 55 % (281 occurrences du UI – <i>lui</i> – sur une possibilité de 512 qui commence avec Poisson en 1711) ** 100 % nouveau à partir de 1758 pour le digramme UI et AI final **100 % nouveau à partir de 1776 pour le digramme OI ** 100 % nouveau à partir de 1726 pour les digrammes AI interne	55 % (35 occurrences du AI final – <i>vrai</i> – sur une possibilité de 64 qui commence avec Tranchepain en 1728) 98 % (171 occurrences du AI interne – <i>aime</i> – sur une possibilité de 174 qui commence avec Tranchepain en 1728) 49 % (42 occurrences du OI – <i>moi</i> – sur une possibilité de 86 qui commence avec Tranchepain en 1728) 32 % (29 occurrences du UI – <i>lui</i> – sur une possibilité de 90 qui commence avec Tranchepain en 1728) ** 100 % nouveau à partir de 1788 pour le digramme UI ** 100 % nouveau à partir de 1805 pour les digrammes OI et AI final ** 100 % nouveau à partir de 1782 pour le digramme AI interne
Les graphies AI et OI en final sont d'usage à partir de 1681 .					
Le graphie UI en final est d'usage à partir de 1699 .					

Le dictionnaire de l'Académie française adopte le AI interne et le OI final en 1694 .		<u>UI :</u> PARIS 1676 MONTPELLIER 1682 MONTBRISON 1687 NARBONNE 1693 AIGUEPERSE 1696 CHAMBERY 1688 GRENOBLE 1693			
Le dictionnaire de l'Académie française adopte le AI et UI final en 1740 .					

De plus, il serait aussi pertinent de continuer l'analyse graphique d'autres variables comme les abréviations (*s^{rs}*, *V^{nes}*, *lâgag*e, *doucem^t* par exemple), les signes diacritiques et les accents ou bien encore l'emploi des majuscules. En effet, les manuscrits des Ursulines en sont parsemés. Lors de nos recherches, nous avons remarqué que ces traits orthographiques ne sont pas uniques à cette communauté. Là encore, ils sont le reflet d'un système orthographique en mouvement et il serait pertinent de les analyser afin de voir si l'on peut en tirer les mêmes conclusions.

Une autre voie de recherche serait l'analyse comparative de l'usage des religieuses avec ceux des ordres masculins, comme les Jésuites, à la même époque. Et même avec celui des évêques pour déterminer les écarts possibles au sein du modèle religieux. En fait, l'usage orthographique des Ursulines peut être comparé à celui de plusieurs populations éduquées : les femmes nobles et les femmes de la bourgeoisie, les gens de métier dans les colonies françaises et, finalement, les administrateurs.

Nous espérons avoir ouvert ici un axe de recherche qui apportera une nouvelle perspective à l'histoire de l'orthographe et l'appropriation des normes du français écrit dans une communauté féminine religieuse.

BIBLIOGRAPHIE

- Académie française. (1694). *Le dictionnaire de l'Académie françoise, dédié au Roy*. Veuve de J. B. Coignard & J. B. Coignard
- Adamson, R. (2007). *The Defence of French: A Language in Crisis?* Bristol : Multilingual Matters.
- Alduc-le Bagousse, A. (2004). *Inhumations et édifices religieux au Moyen Âge entre Loire et Seine*. Caen : CRAHM.
- Armstrong, E. (2011) *Robert Estienne, Royal Printer: A Historical Study of the Elder Stephanus*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Baddeley, S. (1993). *L'orthographe française au temps de la réforme*. Genève : Librairie Droz.
- Baddely, S. (1997). L'orthographe de la première moitié du XVI^e siècle : Variation et changement. *L'information Grammaticale*. 74, 24-31.
- Baddeley, S. (1999). L'orthographe française du XVI^e siècle : bibliographie raisonnée. *Nouvelle Revue du XVI^e siècle*. 17(1), 161-176.
- Baddeley, S. et Biedermann-Pasques, L. (2003). Histoire des systèmes graphiques du français (IX^e-XV^e siècle) : des traditions graphiques aux innovations du vernaculaire. *La linguistique*. 39(1), 3-34.
- Baddeley, S., Jecic, F., et Martinez, C. (Eds.). (2013). *L'orthographe en quatre temps 20^e anniversaire des Rectifications de l'orthographe de 1990 : Enseignement, recherche et réforme, quelles convergences ? : Actes du colloque international de 2010*. Paris : Honoré Champion.
- Baddeley, S., Voeste, A. (dir.). (2012). French Orthography in the 16th century. *Orthographies in Early Modern Europe*. 95–125. Berlin : Mouton de Gruyter.
- Beaulieux, C. (1927). *Histoire de l'orthographe française*, Volume 1. Paris : Honoré Champion.
- Bernardi, J. (1995). *Saint Grégoire de Nazianze*. Paris : Cerf.
- Biedermann-Pasques, L. (2001). Approche du système graphique de la *Séquence de sainte Eulalie* (deuxième moitié du IX^e siècle). In *Presencia y renovación de la Lingüística Francesa*, 25-39. Salamanca : Universidad Salamanca. (Article publié originalement en 1990).

- Billiet, A. (1896). *Dissertation sur les diptyques suivie de la description d'un diptyque grec trouvé en Savoie*. Lyon : Puthod.
- Blegny (de), E. (1667). *L'orthographe françoise*. Genève : Slatkine Reprint (1972).
- Brian, I., et LeGall J. M. (1999). *La vie religieuse en France, XVIe-XVIIIe siècle*. Paris : Armand Colin.
- Bruneau, C. (1858). *Petite histoire de la langue française*. Paris : Armand Colin.
- Caput, J. P. (1972). *La langue française. Histoire d'une institution*. Paris : Larousse.
- Catach, N. (1968). *L'orthographe française à l'époque de la renaissance*. Genève : Librairie Droz.
- Catach, N. (1973). Notions actuelles d'histoire de l'orthographe. *Langue française*, 20, 11-18.
- Catach, N. (1978). *L'orthographe*. Presse Universitaire de France.
- Cerquiglini, B. (2004). *La genèse de l'orthographe française (XII^e-XVII^e siècles)*. Paris : Honoré Champion.
- Chassang, A. (1862). Revue agricole, industrielle et littéraire du Nord. *Société d'agriculture, des sciences et des arts (Eds.)*. [s.n.] : Valenciennes.
- Citton, Y., et Wiss, A. (1989). Les doctrines orthographiques du XVI^e siècle en France. *Publications Romanes et Françaises*, 187. Paris : Librairie Droz.
- Clark, E. (2007a). *Masterless Mistresses: The New Orleans Ursulines and the Development of a New World Society, 1727–1834*. Chapel Hill, NC: The University of North Carolina Press.
- Clark, E. (2007b). *Voices from an early American convent: Marie Madeleine Hachard and the New Orleans Ursulines, 1727–1760*. Baton Rouge: Louisiana State University Press.
- Clark, E. (2016). *Women and Religion in the Atlantic Age, 1500–1900*. Londres : Routledge.
- Dawdy, S. (2008). *Building the devil's empire*. Chicago : University of Chicago Press.

- De Gaiffier, B. (1961). De l'usage de la lecture du martyrologe. Témoignages antérieurs au XI^e siècle. *Analecta Bollandiana*, 79, 40-59.
- Delivré, F. (2014). Papes et rois du XIII^e au XV^e siècle. Dans Tallon A. & Vincent C. (Eds.), *Histoire du Christianisme en France (139-153)*. Paris : Armand Colin.
- Deseille, P. (1990). « *Nous avons vu la vraie lumière* » : la vie monastique, son esprit et ses textes fondamentaux. Édition l'âge d'homme.
- Deslandres, D. (2003). *Croire et faire croire, les missions françaises au XVIII^e siècle*. Paris : Fayard.
- Deslandres, D. (1994). Le rayonnement des Ursulines en Nouvelle-France. *Les religieuses dans le cloître et dans le monde*, 885-899. Saint-Etienne : PUSE.
- Desnoyers, M. J. Rapport sur les travaux de la Société de l'Histoire de France, depuis sa dernière assemblée générale, en mai 1862, par M. J. Desnoyers, membre de l'Institut, secrétaire de la Société. (1863). *Annuaire-Bulletin De La Société De L'histoire De France*, 1(1), 96-120.
- Dinet, D. (1988). *Vocation et fidélité : le recrutement des Réguliers dans les diocèses d'Auxerre, Langres et Dijon, XVII^e-XVIII^e*. Paris : Economica.
- Dinet, D. (1999). *Religion et société : Les Réguliers et la vie régionale dans les diocèses d'Auxerre, Langres et Dijon (fin XVI^e-fin XVIII^e siècles)*. Paris : Publications de la Sorbonne.
- Dolet, E. (1547). *La maniere de bien traduire d'une langue en avtre*. Récupéré de <https://play.google.com/books/reader?id=SOM7AAAACAAJ&printsec=frontcover&output=reader&hl=en&pg=GBS.PT2>
- Dubois, J. (1985). *Les ordres monastiques*. Paris : PUF
- Dubois, S. et Jeudy, N. (2016). Les éloges funèbres monastiques des Ursulines de France et de Nouvelle France. *Genre et sciences du langage : enjeux et perspectives*, Vadot, M. Roche, F., Dahou, C. (dirs.), 97-116. Collection Sciences du langage. Montpellier : PUM.
- Dubois, S., Leumas, E. et Richardson, M. (2017). *Speaking French in Louisiana, 1720–1955*. Baton Rouge: LSU Press.

- Dubois, S. (2017). *Certitudes spirituelles et incertitudes orthographiques : les pratiques manuscrites des Ursulines à partir du XVII^e siècle*. pas publié.
- Dubois, S. (2018) *Quand la Nouvelle France découvre l'apostrophe : la pratique orthographique de l'élite religieuse à partir du XVII^e siècle*. pas publié
- Duhoux, J. (2015). *La peste noire et ses ravages : L'Europe décimée au XIV^e siècle*. 50 minutes.
- Encyclopaedia Universalis. (2015). *Dictionnaire du Moyen Âge, histoire et société*. Vol. 34.
- Gabriel, M. (2007). *Le dictionnaire du Christianisme*. Édition Publibook.
- Gamble, H. (2012). *Livres et lecteurs aux premiers temps du christianisme*. Genève : Labor et Fides.
- Gourdeau, C. (1994). *Les délices de nos cœurs : Marie de l'Incarnation et ses pensionnaires amérindiennes, 1639-1672*. Les éditions du Septentrion.
- Gueudré, M. C. (1957). *Histoire de l'Ordre des Ursulines en France*. T.1. Les Monastères d'ursulines sous l'Ancien Régime. Paris : Éditions Saint-Paul.
- Gueudré, M. C. (1960). *Histoire de l'Ordre des Ursulines en France*. T.2. Les Monastères d'ursulines sous l'Ancien Régime. Paris : Éditions Saint-Paul.
- Gueudré, M. C. (1963). *Histoire de l'Ordre des Ursulines en France*. T.3. Les Monastères d'ursulines sous l'Ancien Régime. Paris : Éditions Saint-Paul.
- Guignet, M. (1911). *Saint Grégoire de Nazianze et la rhétorique*. Paris : Picard.
- Guillermou, A. (2007). *Saint Ignace de Loyola : et la Compagnie de Jésus*. Paris : Seuil.
- Higman, F. (1992). *La diffusion de la réforme en France 1520-1565*. Genève : Labor et fides.
- Huyghebaert, N. (1972). *Les documents nécrologiques*. Brepols : Turnhout.
- Jonveaux, I. (2015). Les moniales et l'emprise du genre. *Sociologie*. 2 (6).
- Keller-Lapp, H. et McKenzie, C. (2010). Devenir des Jésuitesses : les missionnaires ursulines du monde atlantique. *Histoire et missions chrétiennes*. 4 (16), 19-51.
- Lafont, G. (1975). *Des moines et des hommes*. Paris : Stock.

- Lalonde, J. L., (2002). *Des loups dans la bergerie : les protestants de langue française au Québec : 1534-2000*. Montréal : Éditions Fides.
- Lelièvre, F. et Lelièvre C. (1991). *Histoire de la scolarisation des filles*. Paris : Nathan.
- Les constitutions des religieuses ursulines de la Congrégation de Paris : divisées en trois parties*. (1705)
- Lorain, P. (1845). *Histoire de l'abbaye de Cluny : depuis sa fondation jusqu'à sa destruction de la Révolution française*. Paris : Sagnier et Bray.
- Lux-Sterrit, L. (2005). *Redefining female religious life: French Ursulines and English Ladies in seventeenth-century Catholicism*. Ashgate Publishing Company : Burlington.
- Machonis, P. (1990). *Histoire de la langue : du latin à l'ancien français*. Landham, MD : University Press of America.
- Marchand, A. (1881). *Moines et nonnes, ou, Histoire, constitution, règle, costume et statistique des ordres religieux*. Vol. 1. Fischbacher.
- Martigny, J. A. (1889). *Dictionnaire des antiquités chrétiennes : contenant le résumé de tout ce qu'il est essentiel de connaître sur les origines chrétiennes jusqu'au Moyen Age exclusivement*. Librairie Hachette.
- Marie de l'Incarnation (1857). *Choix des lettres historiques de la vénérable mère Marie de l'Incarnation : première supérieure des Ursulines de Québec en Canada, dédié aux élèves des Ursulines*. Imprimerie de F. Thibaud.
- Martin, C. (1677). *La vie de la vénérable mère Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines de la Nouvelle-France*. Billaine.
- Martineau, F. (2014). L'Acadie et le Québec : convergences et divergences. *Minorités linguistiques et société*, (4), 16-41.
- Mbida, G. (2014). *Le rapport de la personne à l'institution dans l'histoire de la vie religieuse : son évolution des origines à la fin du XVIII^e siècle*. Université de Strasbourg, France.
- Meigret, L. (1545). *Traité touchât le commvn vsage de l'escritvre francoise*. Récupéré de <https://play.google.com/books/reader?id=osk7AAAACAAJ&printsec=frontcover&output=reader&hl=en&pg=GBS.PP3>

- Milroy, J and Milroy, L. (1985). *Authority in Language: Investigating Standard English*. London: Routledge
- Molinier, A. (1890). *Les obituaires français au Moyen Âge*. Harvard : Harvard University.
- Nevala, M. (2004). Inside and Out: forms of address in the seventeenth and eighteenth-century letters. *Journal of Historical Pragmatics*, 5 (2), 271–296.
- Noret, J. (1995). Grégoire de Nazianze, l’auteur le plus cité après la Bible dans la littérature ecclésiastique byzantine. *Symposium Nazianzenum*, Louvain-la-Neuve, J. Mossay (eds.)
- Oury, G-M. (1999). *Les Ursulines de Québec, 1639-1953*. Les éditions du Septentrion.
- Parisse, M. (1983). *Les nonnes au Moyen Âge*. Christine Bonneton.
- Pellat, J.C. (1983). *Actualité de l’histoire de la langue française*. U.E.R. des Lettres & Sciences humaines.
- Pommereu, M. A. (1673). *Les Chroniques de l’ordre des Ursulines, recueillies pour l’usage des religieuses du mesme ordre*. Paris : J. Henault. (1653). S.l. : s.n.. Récupéré de <https://play.google.com/books/reader?printsec=frontcover&output=reader&id=9G9MrVxde8MC&pg=GBS.PP4>
- Pradié, P. (2004). L’histoire sainte de Fontenelle. Une lecture des *Gesta abbatum. Tabularia* (en ligne).
- Publication of the Louisiana Historical Society*. (1895). Louisiana Historical Society. Vol. 1–2.
- Rapley, E. (1993). *The dévotes: women and church in seventeenth-century France*. Kingston, Ont.: McGill-Queen’s University Press.
- Rapley, E. (2001). *A Social History of the Cloister: Daily Life in the Teaching Monasteries of the Old Regime*. Montreal, QC: McGill-Queen’s University Press.
- Rapley, E. (2011). *Lord as Their Portion: the Story of the Religious Orders and How They Shaped Our World*. Cambridge, UK: William B. Eerdmans Publishing Company.
- Règlements pour les religieuses de Ste Ursule de la Congrégation de Paris*. (1653). S. I. : s. n..

- Reynes, G. (1987). *Couvents de femmes : la vie des religieuses cloîtrées dans la France des XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris : Fayard.
- Riche, D. (2014). *Moines et ermites (XI^e-XV^e siècle)*. Dans Tallon A. & Vincent C. (Eds.), *Histoire du Christianisme en France* (pp. 78-96). Paris : Armand Colin.
- Roy, J. (2006). Femmes et littérature à l'époque de la Nouvelle-France : au-delà de la sainte trinité des manuels. *Québec Français*, 142, 52-56.
- Solignac, A. (1980). *Le monachisme : histoire et spiritualité*. Éditions Beauchesne.
- Sot, M. (2014). *L'Église carolingienne*. Dans Tallon A. & Vincent C. (Eds.), *Histoire du Christianisme en France* (pp. 43-59). Paris : Armand Colin.
- Sylvius, J. (1998). *Isagoge*. (C. Demaizière, Trad.) Paris : Honoré Champion. (Original publié en 1531).
- Théry, C. (2006). *De plume et d'audace*. Montréal : Triptyque.
- Timmermans, L. (2005). *L'accès des femmes à la culture sous l'Ancien Régime*. Paris : H. Champion.
- Tory, G. (1529). *Le Champ fleury*. BNF récupéré de http://expositions.bnf.fr/tory/livres/champ_fleury/index.htm
- Vauchez, A. (2014). *Visionnaires et prophètes dans la France des XIII^e-XV^e siècles*. Dans Tallon A. & Vincent C. (Eds.), *Histoire du Christianisme en France* (pp. 186-196). Paris : Armand Colin.
- Viguerie, J. (1979). La réforme de Fontevraud, de la fin du XV^e siècle à la fin des guerres de religion. *Revue d'histoire de l'église de France*. 65 (174), 107-117.
- Zadié, R. (2007). *Les martyrs Maccabées*. Boston : Brill.

**ANNEXE 1 :
LETTRE DE DIGNE**

Requiescant pace de nostre monastere
de digne de Ste Ursule
ce 4me decembre 1692

Mes Reuerendes Meres et tres cheres soeurs

Nous nauons point de termes pour vous exprimer la
douleur ou nous sommes plongees le Seigneur ayant
enuehes a l'endroit le plus sensible, appelant a soy notre
Reuerende Mere Superieure qui est decee aujourdhuy
son quard heure apres minuit agee de 66 ans en ayant
passé 30 en la Ste Religion apellée Sr Catherine de St
Joseph et du Ciede Oecolonia Et les effets ont repondu
son non ayant esté vne forte colonne de cette maison par
les travaux et les soins quelle a pris pour son augmentation
elle fut des premieres de cet etablissement ayant esté
la premiere pretendante et comme messieurs ces parans
ne faisoit vne peine de l'engager dans vne maison commençante
il n'y eut que sa constance qui l'arresta chey nous et dans
les comencements de la vie Religieuse elle parut si
feruente et si exacte en tout ces devoirs que la superieure
qui estoit alors qui estoit vne sainte pronostiqua quelle
seroit vn Jour superieure ce qui a esté acomplij a la lettre
ayant exercé cette charge quatre fois d'une maniere
tres edifiante et plene de zelle pour la gloire de dieu
ayant un genie extraordinaire un esprit solide un gran

veant
l'ouir #661
89

ement un cœur intrépide. quaucun assidant ne pouoit
être et encore rempli de charité pour son prochain. ^{une d}
tout pour les malades ne pargnent rien pour le ^{desir,}
blager et leur rendre. elle même tout les seruices dont ^{elle}
auoit besoin et elle auoit cette Reyne des vertus au ^{source}
cœur que St paul nous la Represente en ayant pratiqué ^{tant q}
les actes avec perfection en ver dieu et le prochain car ^{Edifi.}
auoit un tres grand amour pour tout ce qui regardoit ^{verbi}
cette diuin on estoit touché de deuotion en voyant celle ^{lierv}
lors quelle estoit aux offices et oraisons elle en auoit encore ^{inposi}
beaucoup a la Ste vierge et a St Joseph son patron les honorant ^{monu}
et le faisant honorer par toutes les pratiques qui estoit de sa ^{de}
enfance on ne peut mes reuerendes meres vous decrire en ^{rien}
detail toutes les vertus quelle a pratiqué Estant si nombreux ^{et As}
qu'il faudroit faire une lettre pour chacune il suffit de vous ^{l'ouir}
dire quelle a estoit tres utile en toute maniere a notre maison soit ^{ina}
par ces bons exemples ou par les charges quelle a exercées ^{be}
aucune ou elle n'ayc esté employée outre celle de Supérieure elle a esté ^{rien}
assistante yelatriee depositaire et metresse de nouices durant ^{na}
neuf ans en diuerces occasions cest dans cest employ ou elle a fait ^{at}
des actes de mortifications et d'humilité heroïques qui persuadoit ^{so}
fiacement aux nouices ce quelle leur enseignoit par ces paroles ⁱⁿ
qui estoit dailleurs vives fortes et persuasives pour leur apprendre ^e
la vertu religieuse on ne sortoit jamais de ces conferences et ^e
leurs spirituels qu'on ne fut touché de deuotion et sa vie

une exortation continuelle de l'observance de nos règles et de
un si grand don de parole quelle estoit exorte de plus legers fautes sur cette matiere n'ayant
jamais rien a censurer sur ce subject elle estoit si zelée pour la pratique de cette admirable ver

une exhortation continuelle de s'operer de nos mesmes pieux et de nous ayant enpart
un si grand don de pureté quelle estoit exante de plus legeres fautes sur cette matiere n'ayant
jamais rien a confesser sur ce subiet elle estoit si zelée pour la pratique de cete aymable vertu
quelle estoit incapable de souffrir l'ombre d'un manquement sans le corriger son exterieur estoit
si reformé et si sérieux que les seculiers et autres qui la voyoit n'auroient peu soubiet de luy
devoir en sa presance nous ne pouvons vous dire la perte que nous avons faite d'une religieuse
si accomplie en toutes les vertus et dieu quelle a serui toute sa vie avec ferueur la voulant
couronner en luy enuoyant une maladie tres grande qui luy a duré pres de deux années qui
fait exercer la patience en toute son etendue ayant eu pendant un long temps des fièvres
violentes que nul remede ne peu soulager et qui a terminée a une diarrée extraordinaire et
une hydropisie prodigieuse qui l'acabloit de douleur mes la douceur ny la presance des spirituels
n'ont jamais esté al force elle se preparoit a tout moment a paraitre deuant son dieu elle se
plaisoit si quoy que nous long faite regarder comme morte tres souuent elle reuenoit de
s'auouiser avec une entiere presance desprit et elle parloit a nre notre confesseur d'un
ressus qui en estoit surpris enfin apres auoir souffert pendant trois semaines tout les jours
doulceurs de la mort et ressus tout ces sacrements avec beaucoup de pieté long temps
elle a rendu sa belle ame a dieu apres une agonie de deux jours ou elle a touiout donné de
son amour pour dieu jusques a ce quelle a esté prinée de luyage de ces sens ce qui nous
fait esperer que le seigneur luy aura fait par de ces misericordes pour luymer dans
l'eternité procurer luy ce bonheur en luy faisant part au platot de souffrages

ostre fait ordre et a moy la grace de me croire dans
un profond Respect

Mes Reuerendes meres et tres cheres soeurs

Votre tres humble et obeissante
sr et seruantc la sacretore
du chapitre
B/c v. Tordigne

Et Mes Reuerendes meres
en Nre. seigneur
Les Reuerendes meres superieures des
monasteres de Ste. Vitale. pariffauxbour
et pariffes pariff rue Ste. adre. montargis et
denis. Ste. claud. pariffes pariffes pariffes
croix a pariffes

Lette

**ANNEXE 2 :
LISTE DES LIVRES DE L'ARTICLE DE DUBOIS (2017)**

Liste chronologique des imprimés religieux incluant la date de l'impression, la ville, les noms des imprimeurs et le titre de l'ouvrage tel qu'imprimé.

- 1541, Genève, MICHEL DV BOIS. EPISTRES DE CALUIN
- 1542, Lyon, IEAN MICHEL. LA DOCTRINE NOUUELLE & ANCIENNE LESQVELLES ARGVENT ENSEMBLE, POUR DONNER A CONGNOISTRE PAR LA VERITE EUANGELICQUE LES ABVZ QUI SONT ADUENVZ AV MONDE. NOUELLEMENT CORRIGEE ET AUGMENTEE SELON LA VERITE DE LA SAINCTE ESCRITVRE, ET DES DROICTZ CANONS. (80/142 pages)
- 1544, Lyon, BALTHAZAR ARNOULLET. LE NOUUEAU TESTAMENT DE NOSTRE SEIGNEUR IESVS CHRIST EN FRANÇOYS (épître de Saint Paul aux Romains)
- 1551, Paris, ROBERT ESTIENNE. NOUVEAU TESTAMENT (section Évangile St. Mathieu)
- 1553, Paris, CONRAD BADIUS. NOUVEAU TESTAMENT (section Évangile St. Mathieu)
- 1560, Lyon, IAN DE TOVRNES. LA BIBLE (section Évangile St. Mathieu)
- 1568, Paris, SEBASTIEN NYVELLE. LA SAINTE BIBLE, Latin & françois, par René Benoist angevin (section Livres des Roys I, II, III)
- 1570, Lyon, ANTHOINE DE HARSY. LE NOUVEAU TESTAMENT DE N.S.I.C. latin & françois
- 1578, Lyon, MICHEL IOUE & IEAN PILLEHOTTE. IEAN GERSON DE L'IMITATION DE IESVSCHRIST, LIVRES III. Nouuellement reuue, conferé avec le Latin, & corrigé.
- 1582, Lyon, BARTHELEMI HONORATY. NOUVEAU TESTAMENT DE N.S.I.C. par les théologiens de Louvain, édité par René Benoist (section Évangile St. Mathieu)
- 1589, Lyon, THIBAVD ANCELLIN. IEAN GERSON DE L'IMITATION DE IESVS CHRIST, LIVRE III, Nouuellement revue, conferé avec le Latin, & corrigé.
- 1594, Arras, GILLES BAUDUYN. PRACTIQUE DE L'ORAIISON MENTALE OV CONTEMPLATIVE De F. Matthias Bellintani de Salo, de l'Ordre des Freres Capucins, Traduite d'Italien en François par M. Jaques Gaultier Parisien. Reueuë & corrigee de nouveau. PREMIERE PARTIE (chapitres I-X)
- 1605, Dovay, BALTAZAR BELLERE. TRAICTE DE L'IMITATION DE NOSTRE DAME, LA GLORIEVSE VIERGE MARIE MERE DE DIEV, contenant vne particuliere description des rares vertus d'icelle, lesquelles tous Chrestiens, qui desirent estre ses

vrays & deuots serviteurs, doiuent imiter. COMPOSE Par le R.P. FRANÇOIS ARIAS de la Compagnie de Iesvs. Reueu & corrigé par le Traducteur en cette derniere edition. (chapitres I-VII)

1622, Paris, IEAN LIBERT. ABBREGE DE LA VIE ET DES RARES VERTVS DE SOEUVR ANNE DE BEAVVAIS RELIGIEVSE DE SAINCTE VRSVLE, decedée l'an 1620. Dedié à la Royne Regnante. Par M. PIERRE VILLEVOIS DOCTEUR EN THEOLOGIE (...). (chapitres I-VI)

1635, Paris, IEAN IOST. L'HONNESTE FEMME, TROISIESME EDITION, REUEUË, CORRIGÉE & AUGMENTÉE PAR L'AUTHEUR (135/278 pages)

1641, Lyon, IAQVES ROVSSIN. LA MANIERE DE PROCEDER A LA RECEPTION ET PROFESSION DES Religieuses de S^{te} VRSVLE, de L'ORDRE DE saint Augustin.

1643, Lyon, CLAUDE PROST. REGLES ET CONSTITUTIONS DES RELIGIEUSES URSULINES DE LA PRESENTATION NÔTRE-DAME DE L'ORDRE DES AUGUSTIN. Approuvées par les Révérendissimes Prélats, aux Diocèse desquels leur Congregation est établie (chapitres I-XVII)

1645, Lyon, PIERRE & CLAVDE RIGAVD. LA DEUOTION A LA GLORIEVSE SAINCTE VURSVLE LA TOUTE AYMABLE MERE DES VRSVLINES. Avec la merveilleuse assistance, qu'elle & les vnze mille Vierges & Martyres ses Compagnes, rendent à leurs Deuots à l'heure de la mort. Par le R.P. PAVL DE BARRY, de la Compagnie de IESVS. (Quatre premiers chapitres, 80 pages)

1645, Paris, SEBASTIEN HVRE. SERMONS DV BIEN-HEVREUX FRANCOIS DE SALES EVESQUE ET PRINCE DE GENEVE, INSTITVTEUR DES RELIGIEVSES DE LA VISITATION, NOUUELLEMENT REUEVS, CORRIGEZ & AUGMENTEZ DE QVELQVES SERMONS, AVEC VNE EXPLICATION MYSTIQUE SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES. SECONDE EDITION.

1646, Paris, GILLES BLAIZOT. LES CONSTITVTIONS RELIGIEVSES DE SAINTE VURSVLE, de la Congregation de Paris. Divisées en trois parties. (Première et seconde parties I-XXI, 163 pages)

1649, Lyon, SIMON RIGAVD. LES VERITEZ ET EXCELLENCES DE IESVS-CHRIST NOSTRE SEIGNEVR, COMMVNIQVEES A SA SAINTE MERE ET AVS SAINTS, DISPOSEES PAR MEDITATIONS. Sur quelques Festes de nôtre Seigneur, & sur tous les Mysteres & Festes de la Sainte Vierge & des Saints, avec leurs Octaues, suiuant l'ordre & l'vsage de l'Eglise. Par le R.P. FRANÇOIS BOVRGOING, Superieur General de la Congregation de l'Oratoire de Iesvs-Christ nôtre Seigneur. Quatrième & derniere partie.

- 1649, Paris, VESVE LOUYS MUGUET. L'ELOGE DES RELIGIEUSES DE SAINTE VRSVLE, appelées communement Vrsulines. Par le tres-humble & affectionné Serviteur du Saint & Diuin Institut des Vrsulines, Frere PIERRE GVERIN (...) (chapitres I-XI)
- 1652, Paris, PIERRE RECOLET. L'IMITATION DE IESVS-CHRIST Divisez en 4 liures Composez Par Thomas a Kempis Chanoine regulier et nouuellement mis en François PAR M.R.G.A. Avec vne methode pour lire avec fruit les liures de l'imitation de Jesus Christ. Dediée à Renée de LA SALLE, ABBESSE de St. ANTHOINE DES CHAMPS, LEZ PARIS (Livres I-III)
- 1653, Rouën, GVILLAVME DE LYNE. L'IMITATION DE IESVS-CHRIST. Traduite en Vers François par P. C. Enrichie de Figures de Taille douce sur chaque chapitre. (Livres I-III)
- 1653, Paris, PIERRE LE PETIT. LA VIE DE MADAME CATHERINE DE MONTHOLON, VEUUE DE M. DE SANZELLES, MAISTRE DES REQUESTES, ET FONDATRICE DES VRSVLINES DE DIION. Par le P.I. FRANÇOIS SENAULT, Prestre de l'Oratoire de IESVS.
- 1656, Paris, ROBERT BALLARD. L'IMITATION DE IESVS-CHRIST, Traduite & pa.... en Vers François Par P. CORNEILLE. PREMIERE PARTIE. (Livres I-III)
- 1662, Paris, CHARLES SAVREUX. DE L'IMITATION DE IESVS-CHRIST. Traduction nouvelle, Par le Sieur DE BEÜIL, Prieur de Saint Val. SECONDE EDITION. (Livres I-III)
- 1664, Lyon, PHILIPPE BORDE et cie. L'IMITATION DE IESVS-CHRIST, composée par TH. DE KEMPIS, Chanoine Regulier: Fidelement traduite du Latin par M.R.C.A. (chapitres I-XX)
- 1665, Paris, GEORGE IOSSE. LA VIE DE LA VENERABLE MARGUERITE DE ST. XAVIER RELIGIEUSE URSULINE...par Iean Marie, Religieux...St. François.
- 1666, Paris, VEUUE DENYS THIERRY. SAINTE URSULE TRIOMPHANTE DES COEURS, DE L'ENFER, DE L'EMPIRE ET PATRONE DU CELEBRE COLLEGE DE SORBONNE. R. PERE DAMASE de S. LOÜYS, CARNE DE LA PROVINCE DE TOURAINE. Dedié à Francoise Renee de Lorraine, Abbesse du Royal Monastere de Mont-Martre (Livres I & II).
- 1673, Paris, IEAN HENAULT. LES CHRONIQUES DE L'ORDRE DES VRSULINES RECUEILLIES POUR L'USAGE des Religieuses du mesme Ordre. PREMIERE PARTIE. Par M.D.P.V.
- 1681, Toulouse, GUILLAUME BOSC. CHRONIQUE DES RELIGIEUSES AUGUSTINES URSULINES DE LA CONGREGATION DE TOULOUSE. Dressée par le R. P. PARAYRE, Docteur en Theologie, & Religieux Augustin. Premiere partie (Pages 1-120)

- 1681, Lyon, IEAN-BAPTISTE DE-VILLE. DE L'IMITATION DE IESVS-CHRIST. Traduction nouvelle, Par le Sieur DE BEÜIL, Prieur de Saint Val. DERNIERE EDITION. (Chapitres I-XXV)
- 1684, Bourg en Bresse, JOSEPH RAVOUX. JOURNAL DES ILLUSTRES RELIGIEUSES DE L'ORDRE DE SAINTE URSULE, AVEC LEURS MAXIMES & Pratiques spirituelles. Tiree des Chroniques de l'Ordre, & autres Memoires de leurs Vies. Composé par une Religieuse du même Ordre, au Monastere de Bourg en Bresse. TOME PREMIER.
- 1689, Paris, G. & L. JOSSE. L'ANNEE SPIRITUELLE, HISTORIQUE ET CHRONOLOGIE DES RELIGIEUSES URSULINES, Qui contient autant de Billets, qu'il Y a de jours en l'An, Pour estre distribuez chaque Mois dans les maisons de leur Ordre. Par M. Hamel, Curé de Moüy. PREMIERE PARTIE.
- 1699, Paris, ANTOINE DEZALLIER. DE L'IMITATION DE JESUS-CHRIST. Traduction Nouvelle. Quatrième Edition. PAR L'ABBÉ DE CHOISY (François-Timoléon Choisy 1664-1724). (Chapitres I-XXV)
- 1701, Paris, JEAN BAPTISTE COIGNARD. DE L'IMITATION DE JESUS-CHRIST. Traduction nouvelle DÉDIÉE A MADAME LA DAUPHINE. Nouvelle Edition revûë & corrigée. Par Louïs de Genade. (Chapitres I-XXV)
- 1705, Paris, LOUIS JOSSE. REGLEMENS DES RELIGIEUSE URSULINES DE LA CONGREGATION DE PARIS, DIVISEZ EN TROIS LIVRES (108/190 pages)
- 1710, Rouen, MAURRY. MEDITATIONS POUR LES RETRAITES, SUR LES DEVOIRS DES RELIGIEUSES, ET DE CELLES QUI INSTRUISENT LES JEUNES FILLES : AVEC UN EXERCICE DE SAINTES PENSÉES en forme de Prières, pour l'Office Divin, la Sainte Messe, & pour toutes les Actions de la Journée. Composées par une Supérieure des URSULINES de Montargis, de la Congrégation de Paris
- 1713, Toulouse, LOÜIS LARROQUE. LA MANIERE DE PROCEDER A LA VÊTURE ET Profession d'une ou de plusieurs Religieuses de Sainte Ursule. DE L'ORDRE DE Saint Augustin. LATIN ET FRANÇOIS. Aves des reflexions sur ce Cérémonial. (Pages 1-100)

ANNEXE 3 :
SCRIPTRICES DE QUÉBEC
– LISTE PAR ORDRE D’APPARITION (PAGES) ET AUTRICES –

Godefroy, Sr. Saint François Xavier
Trois-Rivières, Québec 1644-1713
1701 – Décès de Marie Boutet (10/11)
1702 – Décès de Agnes Duguet (20/1)
1705 – Décès de Marie Bouteville (45)
1703 – Décès de Magdeleine de Comporté (58)
1703 – Décès de Marie Dupuy (71)

Poisson, Sr. Saint-Jean de L’Évangile
Trois-Rivières, Québec 1651-1732
1711 – Décès de Anne Bourdon (7/8)
1713 – Décès de Jeanne Godefroy (13/4)
1721 – Décès de Magdeleine Pinguet (23/4)
1720 – Décès de Charlotte Godefroy (25/6)
1714 – Décès de Marie Le Bert (28/9)
1722 – Décès de Catherine Juchereau (47/8)
1725 – Décès de de Catherine de Ramezay (91/2)
1726 – Décès de Marguerite Gauthier (80/1)
1727 – Décès de Angélique Normandin (117)
1729 – Décès de Madeleine de Demeloise (141/2)

Boucher, Sr. Saint-Pierre
Boucherville, Québec 1676-1766
1732 – Décès de Angelique Poisson (17/8)
1731 – Décès de Magdeleine Lauzon (32/3)
1732 – Décès de Angélique Lauzon (34/5)
1739 – Décès de Catherine Pinguet (37/8)
1747 – Décès de Magdeleine Amiot (30/41)
1739 – Décès de Anne Anceau (42/3)
1739 – Décès de Elisabeth Dailleboust (50/1)
1748 – Décès de Louise Rose de la Noguere (53)
1743 – Décès de Anne Robineau (55/6)
1745 – Décès de Jeanne Chorel (62)
1759 – Décès de Françoise Chorel (64/5)
1751 – Décès de Angélique Roberge (69)
1749 – Décès de Anne Davis (83/4)
1739 – Décès de Genevieve Baudouin (89/90)
1734 – Décès de Anne Duboct (92/3)
1749 – Décès de Louise Pinguet (105)
1747 – Décès de Elisabeth Baudouin (114/5)
1732 – Décès de Louise Juchereau (126/7)
1739 – Décès de Madeleine de Repentigny (128/9)
1746 – Décès de Angélique Perthuys (139)

1743 – Élisabeth de Villedonné (144)
1751 – Décès de Marie Dailleboust (151)
1733 – Décès de Reine Lepage (156)
1749 – Décès de Louise Lefebvre (169)

La Grange, Sr. Saint Louïs,
Québec, n. 1694, d. 1776

1751 – Décès de Renée Dumenil (124/5)
1759 – Décès de Charlotte Du Muy (119/120)
1759 – Décès de Dorothée Jerjenne (146)
1754 – Décès de Felicité Poulin (148)
1752 – Décès de Angélique Mariaudeau (161/2)
1754 – Décès de Marguerite Thérèse Baudouin (165/6)
1756 – Décès de Magdeleine Drouard (60/1)
1766 – Décès de Genevieve Boucher (74/5)
1770 – Décès de Françoise Hertel (77/8)
1771 – Décès de Anne Mignon (86/7)
1764 – Décès de Louise Gaillard (102/3)
1770 – Décès de Marguerite Cloutier (107/8)
1772 – Décès de Anne de Boucherville (110)
1773 – Décès de Claire Gaillard (133)
1759 – Décès de Marie Agathe LeClair (137)
1767 – Décès de Genevieve Perthuys (154)
1775 – Décès de Anne Catherine Petit (158)
1769 – Décès de Françoise de Lantagnac (188)
1769 – Décès de Angélique de Lantagnac (190)
1763 – Décès de Françoise Poulin (192)
1770 – Décès de Françoise Soupiran (200)
1773 – Décès de Angélique Parisé (206)
1762 – Décès de Françoise Comparé (208)

Wheelright, Sr. de L'Enfant Jésus
Boston, USA, 1694-1780

1757 – Décès de Angélique Langlois (134/5)
1758 – Décès de Françoise Cureaux (194)

Marchand, Sr. Saint Etienne,
Québec, 1719-1782

1776 – Décès de Genevieve LaGrange (96)
1789 – Décès de Ester Wheelright (99/100)
1781 – Décès de Anne Buto (112)
1781 – Décès de Marie Desroches (198)

LaFontaine, Sr. Thérèse de Jésus

Québec, 1756-1821

1782 – Décès de Jeanne Claude Marchand (171/3)

1802 – Décès de Marguerite Davanne (175)

1798 – Décès de Elizabeth Richard (177)

1790 – Décès de Catherine Lagère (182/3)

1790 – Décès de Antoinette Poulin (185/6)

1778 – Décès de Charlotte LeFebvre (196)

1797 – Décès de Charlotte Brassard (204)

1794 – Décès de Madeleine Massot (210)

1785 – Décès de Françoise Besançon (214)

1782 – Décès de Marie Joseph Blais (218)

1796 – Décès de Genevieve Curieux (220)

1796 – Décès de Jeanne Papin (224)

1793 – Décès de Apolline Marchand (235/6)

1801 – Décès de Marie Borne (240)

1792 – Décès de Charlotte de Varenne (242/3)

Anonyme

1811 – Décès de Madeleine Curieux (202)

1815 – Décès de Louise Desroches (229)

Desroches, Sr. Sainte-Angèle

1815 – Décès de Anne Brassard (212)

1815 – Décès de Marguerite Marchand (229)

1819 – Décès de Elizabeth DeLage (238)

1821 – Décès de Marie-Joseph Lafontaine (233)

1825 – Décès de Anne Taschereau (216)

1830 – Décès de Marguerite Blais (222)

ANNALES

Bourdon, Sr. de Sainte-Agnès,

Québec 1644-1711

1689-1700 – Le vieux récit (éloges des premières ursulines)

Godefroy, Sr. de Saint-François Xavier

Trois-Rivières, Québec 1644-1713

1695 – Décès de Marguerite de Flecelle (1-2)

1691 – Décès de Genevieve Gravel (3)

1697 – Décès de Françoise Oüen (4-5)

1699 – Décès de Marie le Vaillant (6-7)

1699 – Décès de Françoise Gravelle (7)

1699 – Décès de Cécile Biché (9)

1700 – Décès de Genevieve Bourdon (11-12)

1701 – Décès de Marie Boutet (13-14)

1701 – Décès de Charlotte Barre (15-17)
1702 – Décès de Jacqueline (fille de) (18)
1702 – Décès de Agnès Duguet (19)
1703 – Décès de Sœur de l'Enfant Jesus (20-24)
1703 – Décès de Magdeleine Gautier (25)
1703 – Décès de Marie Droüet (26-27)
1710 – Décès de Marie Dodier (28-19)

Poisson, Sr. Saint-Jean de L'Évangile

Trois-Rivières, Québec 1651-1732

1711- Anne Bourdon (30)

1720 – Décès de Charlotte Godefroy
1725 – Décès de Madelene Demeloise (34-37)
1725 – Décès de Catherine de Ramezay (38-39)
1726 – Décès de Marguerite Denavenne (40-41)

Boucher, Sr. Saint-Pierre

Boucherville, Québec 1676-1766

1731 – Décès de Marie Saint Charles (42-45)
1732 – Décès de Angélique deLauzon (45-46)
1733 – Décès de Reine la Page (47)
1733 – Décès de Anne Comporté (47)
1734 – Décès de Sainte Madeleine (47)
1735 – Décès de Marguerite Constantine (48)
1739 – Décès de Catherine Pinguet (50)
1739 – Décès de Elisabeth Dailbout (51-52)
1740 – Décès de Saint Joachim (52)
1740 – Décès de Marie Momemi (53)
1744 – Décès de Sainte Anne (54)
1745 – Décès de Sainte Ursule (55)
1746 – Décès de Angélique Victoire (56)
1747 – Décès de Françoise Baudouin (57)
1747 – Décès de Madeleine Amiot (59-60)
1748 – Décès de Anne Robineau (61-62)
1748 – Décès de Louïse Lanoguere (63)
1749 – Décès de Anne de Saint Benoît (65)
1749 – Décès de Claire Couillard (66)
1749 – Décès de Lefevre / Levasseur (66)

La Grange, Sr. Saint-Louïs,

Quebec, n. 1694, d. 1776

1750 – Décès de Angélique Roberge (67)
1750 – Décès de Angélique Bourrassa (68)
1750 – Décès de Angélique Mariauchau (68-69)
1751 – Décès de Renée Denoré (70-71)
1754 – Décès de Felicité Poulin (72)

1754 – Décès de Marguerite Baudouin (73)
 1755 – Décès de Genevieve Besançon (74)
 1756 – Décès de Madelène Droüard (75)
 1758 – Décès de Françoise l'Anglois
 1759 – Décès de Marie le Clair (79)
 1760 – Décès de Sainte Marthe / Saint Hiacinthe (80-81)
 1762 – Décès de Marie Joseph Patenôte (82)
 1762 – Décès de Saint Clément (83)
 1762 – Décès de François Comparé (84)
 1763 – Décès de Françoise Poulin (85)
 1764 – Décès de Louïse Gailard (86-87)
 1765 – Décès de Françoise de Lantagnac (88-89)
 1766 – *Décès de Genevieve Boucher (90)*
 1767 – Décès de Elizabeth Bedard (92)
 1769 – Décès de Angelique de Lantagnac (93)
 1770 – Décès de Françoise Hertel (94)
 1770 – Décès de Marguerite Cloutier (95)
 1770 – Décès de Françoise Soupiran (96-97)
 1770 – Décès de Anne Racine (98)
 1771 – Décès de Anne Migeon (99-100)
 1772 – Décès de Anne Boucheville (101)
 1773 – Décès de Louïse Claire Gaillard (102)
 1774 – Décès de Julienne Maufis (103)
 1775 – Décès de Catherine Petit (104)

Marchand, Sr. Saint-Etienne

1719-1782

1776 – *Décès de Genevieve LaGrange (105)*
 1776 – Décès de Louise Gertrude (106)
 1780 – Décès de Enfant Jésus / Clement (107)

LaFontaine, Sr. Thérèse de Jésus

1756-1821

1782 – *Décès de Claude Marchand (108)*
 1785 – Décès de Françoise Besançon (109-110)
 1788 – Décès de Saint Antoine (111)
 1790 – Décès de Antoinette Poulin (112-113)
 1790 – Décès de Catherine Lagere (113)
 1792 – Décès de Charlotte de Varenne (114-115)
 1793 – Décès de Apolline Marchand (117)
 1793 – Décès de Angélique Déry (118)
 1794 – Décès de Madeleine Massot (119)
 1794 – Décès de Marie Joseph Gagnon (119)
 1796 – Décès de Rosalie Bedard (120)
 1796 – Décès de Genevieve Curieux (121-122)
 1796 – Décès de Marie Marguerite Galardon (122)

1797 – Décès de Sainte Claire (123)
1798 – Décès de Elizabeth Richard (125-126)
1799 – Décès de Marguerite Hamel (127-128)
1800 – Décès de Marie Anne Levasseur (129)

ANNEXE 4 :
SCRIPTRICES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS
– LISTE PAR ORDRE D’APPARITION (ÉLOGES) ET AUTRICES –

Marie Tranchepain, Sr. Saint-Augustin
Rouen, Normandie, 1680-1733, (04)

Hachard
1728 – Décès de Madeleine Mathieu de Saint-Francois Xavier (01)

Secrétaire Anonyme
1731 – Décès de Marguerite Judde de Saint-Jean l’Évangile (02)
1733 – Décès de Marguerite Salaun de Sainte Thérèse (03)

Marguerite Bernard de Saint Martin, Sr. Saint-Pierre (02)
Caen, Normandie, 1675-1763 (13)
1733 – Mort de Marie Tranchepain de Saint-Augustin (04)
~~1747~~/ 1748+- Décès de Jeanne Melotte de Saint-Andre (06)

Secrétaire Anonyme
1753 – Décès de Elisabeth Jérôme Perrine Bigeaud de Belaire, Sainte-Therese de Jesus (07)

Marguerite de Belaire, Sr. Sainte-Madeleine de Jésus (03)
Landerneau, Bretagne, 1701-1792, manque éloge funèbre
1755 – Décès de Marie-Therese Ramachard de Saint-Francois de Paule (08)

Marie Caillau de Beaumont, Sr. Sainte-Thérèse de Saint Paul (04)
Ancelis, Loire Atlantique, 1704-1764 (15)
1760 – Décès de Marie Madeleine Hachard de St Stanislas (09)
1761 – Décès de Marie Turpin de Sainte-Marthe (10)

Catherine Paule Eulalie Louchard de Lavadière, Sr. Saint-Louis de Gonzague Lisieux,
Normandie, 1701-1779 (21)
1762 – Décès de Charlotte Hebert Saint-Francois Xavier (11)
1763 - Décès de Rénee Yviguel dite de Sainte-Marie (12)
1763 - Décès de Françoise Marguerite Bernard de St. Martin dite de Saint-Pierre (13)
1764 - Décès de Marie Jeanne de St Marc dite de Sainte-Radegonde (14)
1764 - Décès de Marie Caillau de Beaumont dite de Sainte-Thérèse (15)

Marie Thérèse Landelle, Sr. Saint-Jacques (06)
Nevers, Bourgogne, 1716-1788 (26)
1766 - Décès de Anne Boulanger dite de Sainte-Angélique (16)

1768 - Décès de Jeanne de Cormoray dite de Saint-Gabriel (17)
1773 - Décès de Rose Leblanc dite de Sainte-Monique (18)
1779 - Décès de Anne de Cane dite de Saint-Augustin (19)

1779 - Décès de Marie Madeleine Leverne dite de Saint-François Regis (20)
1779 - Décès de Catherine Eulalie de Lavadiere dite de Saint-Louis de Gonzague (21)
1780 - Décès de Françoise du Plessis dite Marie des Anges (22)
1782 - Décès de Antoinette de Cane dite de Sainte-Angèle (23)
1782 - Décès de Marguerite Antoinette Ramachard dite de Saint-Bernard (24)

Antonia Maria Ramos, Sr. Sainte-Monique (07)
Havana, Cuba, 1751-1803, manque éloge funèbre
1785 - Décès de Therese Lardas dite de Sainte-Marthe (25)
1788 - Décès de Marie Therese Landelle dite de Saint-Jacques (26)
1788 - Décès de Marie de la Merci Lopez dite de Sainte-Ursule (27)

Marie Thérèse Farjon, Sr. Saint-François Xavier
Pont St. Esprit, Languedoc, 1786-1810, (32)
1805 - Décès de Félicité Nicolas Saint-Jean L'Évangéliste (31)

Marie Saint-Vincent de la Clotte, Sr. Saint-Joseph
Bagnol sur Ceze, Languedoc, 1766-1827, (42)
1810 - Décès de Marie Thérèse Farjon dite Saint-François Xavier (32)
1811 - Décès de Anne Chandron Sainte-Therese (33) (feuille volante copié)
1817 - Décès de Marguerite Carriere Saint-Charles (35)
1818 - Décès de Emilie Jourdan dite de Saint-Francois d'Assise (28)
1819 - Décès de Mariane Rey de Saint-Thérèse (34)
1819 - Décès de Gertrude Braud dite de Sainte-Marie Joseph (36)
1820 - Décès de Françoise Olivier de Verin Sainte-Marie (37)
1820 - Décès de Marthe Delatre dite de Saint-Antoine (38)

Adélaïde Le Roy, Sr. Marie de l'Incarnation (10)
Languedoc, arrivée à la Nouvelle Orléans en 1826, 1755-1837^{est.}, manque éloge funèbre
Comme secrétaire du chapitre sous Françoise Alzas, Sr. Sainte-Félicité du Languedoc, 1751-1835 (47)
1822 - Décès de Françoise Agathe Gonsoul Saint-Michel (39)
1825 - Décès de Mary Rowling Saint-François de Sales (40)
1826 - Décès de Charlotte de Mony Sainte-Thérèse (41)
1827 - Décès de Marie Saint-Joseph de la Clotte (42)
1833 (18avril) - Décès de Angélique Bougie, Saint-Louis de Gonzague (29)

Marie-Thérèse Ray, Sr. Sainte-Séraphine (11)
Pradines, près de Lyon, 1795-1866^{est.}, manque éloge funèbre
Comme secrétaire du chapitre sous Françoise Alzas, Sr. Sainte-Félicité du Languedoc, 1751-1835 (47)
1833 (15juin) - Décès de Antoinette Rouveroly Saint-Xavier (43)
1833 (17juin) - Décès de Françoise Gavanon dite de Sainte-Agathe (44)

Comme Mère Supérieure

1834 - Décès de Rosalie Boutin dite Sainte-Scolastique (45)
1834 - Décès de Marguerite Aucoin dite Sainte-Anne (46)
1835 - Décès de Françoise Alzas dite Sainte-Felicite (47)
1837 - Décès de Adelaide Brunest dite Saint-Augustin (48)
1837 - Décès de Christine Madgier dite Saint-André (49)

Marie Angele Pelagie Morin, Sr. Saint-Étienne (12)
Québec, Canada, 1800-1865, manque éloge funèbre
1840 - Décès de Villard dite Sainte-Ursule (50)
1842 - Décès de Webb dite Sainte-Victoire (51)

ANNEXE 5 :
SCRIPTRICES DE LA FRANCE
– LISTE PAR MONASTERES –

Monastères	Diocèse	Province Ecclésiastique	Maison-Mères	Doc	Scriptrices	Éloges	Date
PERI	Périgueux	Bordeaux	Bordeaux	A	Anonyme A	6	1756
PERI	Périgueux	Bordeaux	Bordeaux	A	Anonyme B	2	1760
CARC	Carcassonne	Narbonne	Bordeaux	A	Anonyme A	5	1731
CIOT	Marseille	Arles	Lyon	A	Audric	5	1714
CIOT	Marseille	Arles	Lyon	A	Boulle	1	1720
CIOT	Marseille	Arles	Lyon	A	Ambroise	4	1727
CIOT	Marseille	Arles	Lyon	A	Clément	2	1737
CIOT	Marseille	Arles	Lyon	A	St Louis	1	1742
CIOT	Marseille	Arles	Lyon	A	St Jérôme	1	1743
CIOT	Marseille	Arles	Lyon	A	St François	1	1747
CIOT	Marseille	Arles	Lyon	A	Portalis	6	1753
CIOT	Marseille	Arles	Lyon	A	St Albert	3	1756
CIOT	Marseille	Arles	Lyon	A	St Paulin	2	1758
CIOT	Marseille	Arles	Lyon	A	Hodoul	1	1762
CIOT	Marseille	Arles	Lyon	A	Audibert	1	1763
CIOT	Marseille	Arles	Lyon	A	Imbert	1	1768
CIOT	Marseille	Arles	Lyon	A	St Basil	1	1774
CIOT	Marseille	Arles	Lyon	A	Brunet	5	1777
CIOT	Marseille	Arles	Lyon	A	Gairsard	3	1792
BRIVE	Limoges	Bourges	Toulouse	A	Anonyme A	14	1731
BRIVE	Limoges	Bourges	Toulouse	A	Anonyme B	38	1734
BRIVE	Limoges	Bourges	Toulouse	A	Anonyme C	7	1749
AVIG	Avignon	Avignon	Arles	L	Anonyme A	1	1684
MART	Marseille	Arles	Avignon-les-Royales	L	Claire d'Artaud Secrétaire	1	1692

MONT	Montpellier	Narbonne	Avignon-les-Royales	L	Anonyme A	1	1682
MONT	Montpellier	Narbonne	Avignon-les-Royales	L	Sœur des Anges Secrétaire	1	1684
NARB	Narbonne	Narbonne	Avignon-les-Royales	L	Secrétaire Chapitre	1	1693
BORD	Bordeaux	Bordeaux	Bordeaux	L	Anonyme A	1	1750
DAPT	Apt	Aix	Avignon-les-Royales	M	Anonyme A	15	1683
DAPT	Apt	Aix	Avignon-les-Royales	M	Anonyme B	3	1683
DAPT	Apt	Aix	Avignon-les-Royales	M	Anonyme C	4	1683
LIEG	Liège	Liège	Bordeaux	L	Anonyme A	5	1682
CARC	Carcassonne	Narbonne	Bordeaux	L	Cécile de Noé	1	1690
QUIM	Quimper	Tours	Bordeaux	L	Anonyme A	3	1680
CHIN	Tours	Tours	Bordeaux	M	Anonyme	13	1680
DIZIER	Langres	Lyon	Dijon	L	Marie des Anges	1	1698
LOSN	Dijon	Lyon	Dijon	L	Anonyme A	1	1692
TROY	Troyes	Sens	Dijon	L	Anonyme A	1	1683
TROY	Troyes	Sens	Dijon	L	Anonyme B	1	1683
LOSN	Dijon	Lyon	Dijon	M	Séraphique	17	1683
LORG	Fréjus	Aix	Lyon	L	Anonyme A	1	1684
SIST	Sisteron	Aix	Lyon	L	Sœur Séraphique Secrétaire	1	1689
BEAU	Marseille	Arles	Lyon	L	Anonyme A	1	1683
BEAU	Marseille	Arles	Lyon	L	Anonyme B	1	1683
AIGU	Clermont-Ferrand	Bourges	Lyon	L	Anne de l'Incarnation	1	1693
AIGU	Clermont-Ferrand	Bourges	Lyon	L	Jacqueline Culhas St Sacrement sup	1	1696
CLER	Clermont-Ferrand	Bourges	Lyon	L	Marie de Saint François	1	1688
CLER	Clermont-Ferrand	Bourges	Lyon	L	Anonyme	1	1690
MONI	Lepuy	Bourges	Lyon	L	M. Poularques des Archang.	1	1685
DIGN	Digne	Embrun	Lyon	L	Digne Secrétaire du Chapitre	1	1692
LYON	Lyon	Lyon	Lyon	L	Secrétaire	1	1685
MONB	Lyon	Lyon	Lyon	L	M. Chapin de l'Annonciade	1	1687
ROAN	Lyon	Lyon	Lyon	L	Anonyme A	1	1685
BOUR	Chambéry	Vienne	Lyon	L	Secrétaire	1	1686

CHAM	Chambéry	Vienne	Lyon	L	Sœur Catherine Secrétaire	1	1688
GREN	Grenoble	Vienne	Lyon	L	Secrétaire du Chapitre	1	1693
MAGN	Rouen	Rouen	Paris	L	Anne de St François Secrétaire Chapitre	1	1711
MAGN	Rouen	Rouen	Paris	L	Madeleine de Lamberville	1	1714
DRAG	Fréjus	Aix	Lyon	M	Anonyme	19	1684
PIGN	Fréjus	Aix	Lyon	M	Mère l'Incarnation	29	1684
PIGN	Fréjus	Aix	Lyon	M	Anonyme B	7	1684
TOURC	Arras	Cambrai	Paris	L	Anonyme A	1	1680
APAR	Paris	Paris	Paris	L	Françoise Magdeleine Brulant	1	1676
CONF	Paris	Paris	Paris	L	Sœur Varambon de St Bernard Seraphique	1	1696
BAYE	Bayeux	Rouen	Paris	L	Anonyme A	1	1685
BAYE	Bayeux	Rouen	Paris	L	Sr Anne de la Trinité Assistante	1	1685
ROUE	Rouen	Rouen	Paris	L	Mère Supérieure	1	1680
TOURC	Arras	Cambrai	Paris	M	Anonyme A	11	1755
TOURC	Arras	Cambrai	Paris	M	Anonyme B	5	1763
TOURC	Arras	Cambrai	Paris	M	Anonyme C	13	1778
TOURC	Arras	Cambrai	Paris	M	Anonyme D	5	1791
ST DENI	Paris	Paris	Paris	M	Anonyme	11	1790
ARLE	Arles	Arles	Tulles	M	Anonyme B	23	1680
ARLE	Arles	Arles	Tulles	M	Anonyme C	25	1680
ARLE	Arles	Arles	Tulles	M	Anonyme A	16	1680

VITA

Natacha Jeudy was born in Poitiers, France. After graduating from high school in 2005, she spent a year in Ireland where she discovered the beauty of English. She, then, decided to enter Université de Poitiers in 2007 to study the English language and culture. During the year 2008–2009, she was an exchange student at the University of Oregon in Eugene, Oregon and after completion of her year abroad she obtained her Licence de Lettres, Langues et Civilisations Étrangère, mention Anglais, in June 2009. She entered Graduate school, still at Université de Poitiers, where she majored in linguistics but then decided to enter the Doctoral at Louisiana State University in the Fall of 2011. She received her Master of Arts in December 2012. Upon completion of her dissertation, she will return to work for the Department of Defense as an Assistant Professor of French.